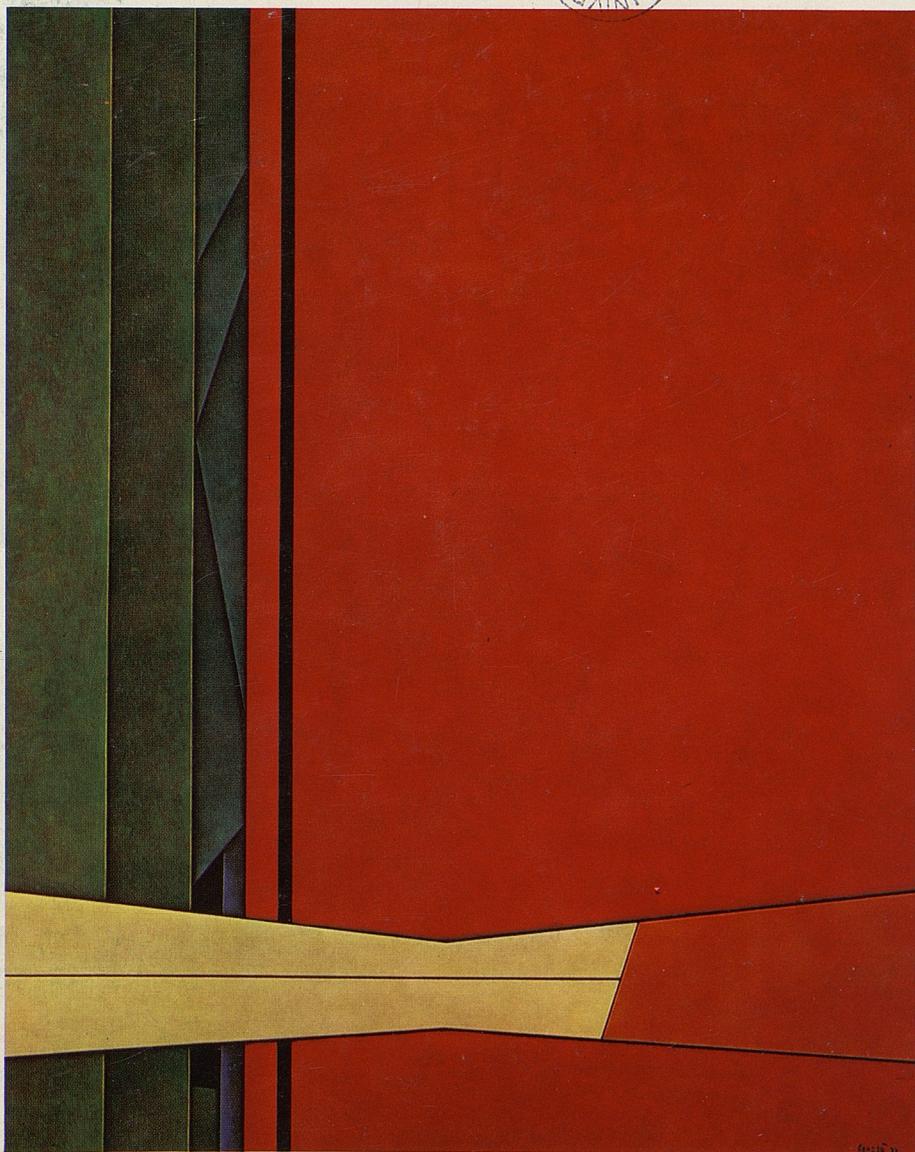


NOUVELLES du MEXIQUE

Revue trimestrielle

N^{os} 84 et 85

JANVIER à JUIN 1976



*La nouvelle peinture
mexicaine*

*La Justice Economique
Internationale*

*Le Mexique à la
Conférence de Paris*

*Logements sociaux
à Mexico*

*La pensée politique
de José López Portillo*

40P 6139

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

Abonnement :
1 an : 20 F

N^{os} 84-85

Janvier-Juillet 1976

SOMMAIRE

Couverture : Tableau de Gunther Gerzo.

Justice Economique Internationale. Contribution à l'étude de la Charte des Droits et Devoirs Economiques des Etats (pages 1-7)

La Conférence de Paris. Expectative et Réalité (pages 8-11)
par le Dr Jorge Navarrete

Un programme de Logements Sociaux de la ville de Mexico (pages 12 et 13)
par Graciela Alvarez

LA NOUVELLE PEINTURE MEXICAINE

(pages 14 à 35)

Gunther Gerzo, par Luis Cardoza Y Aragón. — Pelaez, par Octavio Paz. — Soriano, par Sergio Pitol. — Coronel, par Juan Acha. — Cironella, par Edouard Jaguer. — Toledo, par Jorge Alberto Manrique. — Rojo, par Fernando Benítez. — Cuevas, par Juan García Ponce.

LA PENSÉE POLITIQUE ET LE PROGRAMME DE JOSÉ LÓPEZ PORTILLO
(pages 36 et 37)

AU MEXIQUE

(page 38)

Loi Urbaine. — Le jour de la Liberté de Presse. — Congrès Internationaux au Mexique, etc.

LE MEXIQUE DANS LE MONDE

(pages 39 à 41)

Le Chancelier García Robles réaffirme les principes essentiels de la Diplomatie Mexicaine. — Le Président Echeverría à la Conférence de l'Habitat. — Visite au Mexique du Maréchal Tito, du Président du Guatemala, des Premiers Ministres du Canada, d'Israël et du Luxembourg, du Secrétaire d'Etat Américain, du Président de la Commission de la C.E.E., des leaders socio-démocrates européens. — Le Mexique à la IV^e UNCTAD et à la Conférence des Droits de la Mer. — En s'abstenant de participer à la Conférence de l'O.E.A. à Santiago, le Mexique refuse de légitimer le régime militaire chilien, etc.

LE MEXIQUE EN CHIFFRES

(pages 42 et 43)

Progrès réalisés au cours du sexennat. — Rapport annuel de la Banque du Mexique. — Déclaration du Ministre du Patrimoine National. — Rapport de la Banque Mondiale. — Exposition Mexicaine à Rotterdam. — Anniversaire de la nationalisation du pétrole. — Inauguration de la Centrale Electrique de Tula. — Ralentissement de l'inflation, etc.

LA VIE CULTURELLE AU MEXIQUE

(page 44)

Festival de Guanajuato. — Exposition de tableaux de Leningrad à Mexico. — Décès de deux écrivains : Daniel Cosío Villegas et José Revueltas.

PRÉSENCE DU MEXIQUE EN FRANCE

(pages 45 à 47)

Coopération pour le développement : Nouveau protocole de crédit acheteur à Pemex. — Expositions de photographies d'Alvarez Bravo, de peintures de Cuevas et de monnaies du Mexique. — Festival de Cannes. — Nouveaux diplomates mexicains en France : le Dr Navarrete. — Congrès international de Mexicanistes, etc.

Lu dans la presse française

(page 48)

Publications récemment parues

(3^e de couverture)

Dos de couverture : dessin original de Juan Soriano, spécialement pour « Les Nouvelles du Mexique ».

Directeur : Sergio Pitol
Rédacteur en Chef : Elena de Ribera y La Souchere
Secrétaire de Rédaction : Jaime García Amaral
Traductions : Gabrielle Cabrini et Rafael Segovia

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
75116 PARIS

JUSTICE ECONOMIQUE INTERNATIONALE

CONTRIBUTION
A L'ÉTUDE
DE LA CHARTE
DES DROITS
ET DES DEVOIRS
ÉCONOMIQUES
DES ÉTATS



M. Mario Moya Palencia, Ministre de l'Intérieur, venu à Paris à l'occasion du lancement de « Justice Economique Internationale » s'entretient avec M. Claude Gallimard, éditeur de l'ouvrage.

Justice économique internationale

GALLIMARD



Kurt Waldheim / Roméo Flores Caballero
Jorge Castaneda / Mihnea Gheorghiu
Eliseo Mendoza Berrueto / Raúl Prebisch
François Perroux / Gunnar Myrdal / François Xavier Ortoli
Barbara Ward / André Fontaine

Sous ce titre les Editions Gallimard viennent de publier un ouvrage groupant plusieurs essais dans lesquels d'éminents spécialistes analysent, dans leurs champs d'intérêt respectifs, la portée de la Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats, les problèmes qui exigent l'établissement d'un nouvel ordre économique mondial et le processus qui aboutit au vote de la Charte par l'Assemblée Générale des Nations Unies, le 12 décembre 1974. Plus encore qu'un point d'aboutissement, ce vote, qui ouvre un domaine nouveau du Droit International Public, constitue le point de départ d'une action en vue de faire passer le concept de justice économique internationale dans la réalité des relations entre les puissances industrialisées et les pays du Tiers-Monde. Nous publions ci-dessous quelques extraits de diverses prises de positions groupées dans « Justice Economique Internationale ».

KURT WALDHEIM

(a)

*La Charte : une contribution importante
aux efforts des Nations Unies.*

La Charte est une expression concrète du dévouement du Gouvernement du Mexique aux principes et objectifs des Nations Unies. Elle représente une contribution importante aux efforts de l'Organisation en vue d'établir ou améliorer des normes d'application universelle pour le développement de relations économiques internationales sur une base plus équitable. La clause de la Charte



M. Mario Moya Palencia s'entretient avec l'Ambassadeur Maldonado, observateur du S.E.L.A. à la Conférence sur la Coopération Economique Internationale.

LE SEJOUR A PARIS DE M. MOYA PALENCIA

M. Mario Moya Palencia, Ministre de l'Intérieur, a séjourné à Paris, du 14 au 17 juin, à l'occasion de la publication à Paris de l'ouvrage « Justice économique internationale ».

Le mardi 15 juin, le Comte de Billy, Président de la Maison de l'Amérique Latine, a offert, en l'honneur du Ministre, un déjeuner auquel assistaient notamment, du côté français, M. Gros, Vice-Président du Sénat, le Sénateur Bonnefous, Président de la Commission des Finances du Sénat, M. de Bagneux, Président du Groupe d'amitié Franco-latino américain du Sénat, les sénateurs Fleuri et Chauvin, M. Bertrand Flornoy, Président du Groupe d'amitié France Amérique Latine de l'Assemblée Nationale, M. Raymond Offroy, député, ancien Ambassadeur de France au Mexique et M. de Laboulaye, Directeur des Affaires Politiques au Ministère des Affaires Etrangères; et du côté latino-américain, l'Ambassadeur du Mexique en France et le célèbre écrivain Cubain Alejo Carpentier.

Le même jour à 18 h 30, la librairie Gallimard, qui édite « Justice économique internationale », offrait, en sa résidence de la rue Sébastien-Bottin, un cocktail à l'occasion du lancement de cet ouvrage.

Parmi les nombreuses personnalités qui se pressaient dans les salons des éditions Gallimard, autour de M. Moya Palencia, de l'Ambassadeur du Mexique et de Mme Carlos Fuentes, on reconnaissait notamment : M. Raymond Aron, le professeur Monbeig,

relative à l'examen périodique de ses dispositions, constituera l'un des instruments de base par lesquels l'Assemblée générale s'efforcera, de façon systématique et totale, d'étendre les sphères d'accord et de réduire les controverses possibles, en tenant compte de l'évolution de tous les facteurs valables — qu'ils soient de caractère économique, social, juridique ou politique — relatifs aux principes et à l'esprit qui sont à la base de la Charte.

ANDRÉ FONTAINE

(b)

Le Mexique, premier pays qui ait ressenti la nécessité d'aider les pays en danger.

On nous pardonnera de risquer quelques réflexions personnelles sur les raisons pour lesquelles c'est du Mexique que nous vient l'idée de la Charte, idée tout à fait révolutionnaire si l'on y réfléchit bien, puisque c'est la première fois que se trouve formulée noir sur blanc, dans un code international, l'obligation d'assister les peuples en danger, corollaire logique de l'obligation d'assister les personnes en danger que contient plus d'un code civil.

Quiconque a visité Mexico s'est rendu à Tlatelolco, où un vaste ensemble architectural, fait de ruines aztèques, d'une église franciscaine à la pureté de lys et de bâtiments modernes, traduit dans la pierre et le béton l'union des « trois cultures » où le Mexique moderne a puisé son génie. C'est à cet endroit que Cuauhtémoc livra sa dernière bataille contre le conquistador Hernan Cortès, et la perdit. Une stèle commémore l'événement avec un rare mélange de sobriété et de grandiloquence, célébrant la naissance d'un « peuple métis, enfanté dans la douleur par ce qui ne fut ni une victoire ni une défaite ». Car le sang de Cortès et de ses compagnons, venus sans femmes, s'est mêlé à celui des Indiennes. Malgré les effroyables persécutions auxquelles ont été soumis les autochtones, la culture hispanique, la foi catholique, ont fini par s'interpénétrer avec les civilisations préexistantes. Au métissage des hommes correspond l'extraordinaire syncrétisme de leurs croyances.

La géographie a fait le reste, qui a placé le Mexique au carrefour de trois univers auxquels il a conscience d'appartenir pleinement : l'Amérique du Nord, l'Amérique latine et le tiers-monde, puisque aussi bien ils cohabitent, se mêlent ou s'opposent sur son sol même. Nulle part mieux qu'au Mexique, où la culture la plus raffinée côtoie l'analphabétisme, et la haute technologie des modes de production quasi primitifs, on ne ressent la nécessité d'un effort massif de développement dans tous les domaines, le coût énorme de cet effort, et donc l'obligation, pour y parvenir, d'utiliser au maximum ce qui existe déjà, autrement dit celle de préférer la transformation pacifique des relations entre le monde développé et l'autre à un affrontement qui ne laisserait que des vaincus.

ROMEO FLORES CABALLERO

(c)

L'élaboration de la Charte.

Pendant les deux ans de négociations au sein du Groupe de Travail, plusieurs formules furent pratiquées pour arriver au consensus sur le contenu de la Charte; mais les difficultés pour arriver à un accord total étaient très grandes, car les prises de position contraires venaient de directions différentes.

Il existait, de plus, un désaccord entre le Groupe des 77 et les pays socialistes d'un côté, et les pays capitalistes les plus avancés de l'autre, en ce qui concerne l'article 2. L'opposition ne fut pas uniforme. Pendant les consultations informelles faites à Genève il y avait eu un accord provisoire sur les paragraphes relatifs aux entreprises transnationales et à la réglementation des investissements étrangers. Néanmoins, le groupe des pays capitalistes les plus avancés fit dépendre son acceptation d'un accord plus large sur d'autres sujets compris dans l'article 2, et échoua.

Finalement, le vote eut lieu. Chaque paragraphe du préambule et des quatre chapitres de la Charte furent soumis séparément au vote par pays. Plusieurs dispositions importantes y compris la Charte même dans son ensemble reçurent

un certain nombre de votes négatifs et d'abstentions; il fut donc impossible d'adopter la Charte par consensus.

Tous les pays membres étaient présents à la réunion plénière de l'Assemblée générale, sauf les Iles Maldives, lorsque eut lieu le vote définitif. Le résultat en fut le suivant : 120 voix pour, 6 contre : Etats-Unis, Grande-Bretagne, République Fédérale d'Allemagne, Belgique, Luxembourg et Danemark, et 10 abstentions : Autriche, Canada, France, Islande, Israël, Italie, Japon, Pays-Bas, Norvège et Espagne.

Le 12 décembre, peu après que l'Assemblée générale de l'ONU eut approuvé la Charte des Droits et des Devoirs économiques des Etats, le Mexique exhorta tous les pays du monde — faibles et puissants — à unir leurs efforts dans un acte authentique de fraternité internationale, pour créer une nouvelle et véritable ère de solidarité mondiale.

JORGE CASTAÑEDA

(d)

La Charte au point de vue du Droit International.

Les questions traitées dans l'article 2 furent les plus controversées. On consacra plus de temps à leur discussion et de plus grands efforts pour les négocier que pour n'importe quel autre thème.

Les règles sur l'investissement étranger et les thèmes connexes doivent obligatoirement se situer, dans le monde actuel, entre deux coordonnées : la première est la nécessité de maintenir et même de renforcer la souveraineté de l'Etat, particulièrement sur ses ressources naturelles; la deuxième représente les exigences de la coopération internationale dans un monde de jour en jour plus interdépendant.

— *L'énoncé du principe de la souveraineté permanente.*

Le premier paragraphe de l'article 2 de la Charte approuvée dit ceci :

« 1. Chaque Etat détient et exerce librement une souveraineté entière et permanente sur toutes ses richesses, ressources naturelles et activités économiques, y compris la possession et le droit de les utiliser et d'en disposer. »

Le terme clé dans l'énoncé du principe est le qualificatif « permanent ». Par le mot « permanent » on veut indiquer que l'Etat ne peut perdre sa souveraineté sur ses ressources naturelles. S'il octroie des concessions à des étrangers, ou même s'il conclut des traités avec d'autres Etats pour l'exploitation de ses ressources et si un changement de régime politique ou économique ou même de législation survient, de telles concessions ou traités ne peuvent avoir pour effet de faire perdre à l'Etat sa capacité légale pour changer le destin de ces ressources.

— *Réglementation des activités des entreprises transnationales.*

La règle figure dans le paragraphe 2, b) de l'article 2, dans les termes suivants :

« 2. Chaque Etat a le droit de :

a)

b) De réglementer et de surveiller les activités des sociétés transnationales dans les limites de sa juridiction nationale et de prendre des mesures pour veiller à ce que ces activités se conforment à ses lois, règles et règlements et soient conformes à ses politiques économique et sociale. Les sociétés transnationales n'interviendront pas dans les affaires intérieures d'un Etat hôte. Chaque Etat devrait, compte dûment tenu de ses droits souverains, coopérer avec les autres Etats dans l'exercice du droit énoncé au présent alinéa.

La proposition initiale des Etats-Unis contenait, en plus des éléments qui furent inclus, quelques autres qui, d'après eux, équilibreraient la disposition en signalant certaines « obligations » de l'Etat hôte. Il y était indiqué que :

« Chaque Etat doit maintenir une stabilité raisonnable du régime juridique et économique dans lequel les entreprises transnationales sont induites à agir, appliquer d'une façon non discriminatoire ses lois, dispositions et règlements qui affectent les entreprises transnationales et éviter les actes arbitraires ou capricieux qui affectent les opérations des entreprises transnationales et respecter, d'autre part, le droit international. »



M. Mario Moya Palencia et l'Ambassadeur du Mexique en France, M. Carlos Fuentes, devisent avec l'actrice mexicaine Maria Félix.

Directeur de l'Institut des Hautes Etudes d'Amérique Latine, M. Pierre Cabanes, secrétaire général de l'Union Latine et M. Roger Caillois, les ambassadeurs du Pérou, de Yougoslavie, de l'Equateur et du Panama, l'ambassadeur Maldonado, observateur du SELA auprès de la Conférence sur la Coopération Economique Internationale, M. Cesaire, Sous-Directeur pour l'Amérique Latine au Ministère Français des Affaires Etrangères, M. Maldonado, Président de la République Espagnole en exil, accompagné de son Premier Ministre M. Fernando Valera, les écrivains latino-américains Arturo Usler Pietri et Alejo Carpentier, M. José Barroso, Président de la Croix Rouge Mexicaine, M. Cuevas Cancino, ambassadeur du Mexique auprès de l'Unesco et M. Alfonso Herrera Salcedo, ambassadeur du Mexique en Egypte, l'ambassadeur Navarrete, Chef de la Délégation Mexicaine à la Conférence de Paris sur la Coopération Economique Internationale, l'industriel mexicain José Represas, l'actrice Maria Félix, les cinéastes Felipe Cazals et François Reichenbach, etc.

LA CHARTE ETUDIEE A L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ADMINISTRATION PUBLIQUE

Le lendemain 16 juin à 10 heures du matin, M. Mario Moya Palencia donna une conférence au siège de l'Institut International d'Administration Publique (IIAP) dont l'objet est la formation des futurs dirigeants administratifs des pays du Tiers Monde.

Entouré de M. Carlos Fuentes, ambassadeur du Mexique en France, et de M. Henri Roson, Directeur de l'Institut, M. Moya Palencia expliqua la genèse et la portée de la Charte aux 300 élèves qui se pressaient dans l'auditorium.

L'exposé fut suivi d'un débat animé. Les étudiants posèrent de nombreuses questions



M. Mario Moya Palencia prononce une brève allocution au cours du déjeuner offert à la Résidence, par l'Ambassadeur du Mexique. A la droite du Ministre de l'Intérieur, M. Manuel Pérez Guerrero, Ministre des Affaires Economiques Internationales du Venezuela et co-Président de la Conférence sur la Coopération Economique Internationale.

auxquelles le Ministre répondit avec aisance et franchise. A un étudiant algérien qui s'inquiétait de savoir dans quelle mesure la Charte devait et pouvait être appliquée, M. Moya Palencia répondit en mentionnant les nombreuses décisions, résolutions et programmes d'organismes internationaux auxquels la Charte, moins d'un an et demi après son approbation, a déjà servi de base.

Le Ministre a montré comment le Gouvernement Mexicain s'attachait à mettre en œuvre la Charte, tant dans ses relations bi-latérales et multi-latérales, avec les pays du Tiers Monde, qu'à travers certains organismes économiques internationaux comme le Système Economique Latino-Américain (SELA) et le Système Economique du Tiers Monde.

A l'occasion d'une question sur les relations entre les accords de la IV^e UNCTAD sur les matières premières et la Charte, M. Mario Moya Palencia réitéra l'adhésion du Mexique aux décisions de l'UNCTAD et au Fonds Commun créé récemment à Nairobi.

Les étudiants africains ayant demandé si l'opposition des pays avancés permettait de mettre en œuvre les principes inscrits à l'article 2 de la Charte, M. Moya Palencia répondit que ce texte reflétait les aspirations de la grande majorité des peuples du monde et qu'il était désormais impossible de méconnaître des normes juridiques telles que le droit de tous les Etats à réglementer les investissements étrangers, à contrôler les activités des entreprises transnationales et à exproprier les biens des compagnies étrangères lorsque l'intérêt national l'exigeait.

Plusieurs étudiants africains ayant mar-

Les 77 estimèrent que l'énoncé de telles obligations non seulement était inacceptable mais même offensant. Il est certain que les Etats-Unis ne reçurent pratiquement aucun appui et, à l'occasion de versions postérieures, ils n'insistèrent plus sur l'inclusion de ces éléments.

MIHNEA GHEORGHIU

(e)

La Charte et le désarmement.

On affirme souvent que le développement et le désarmement sont des processus parallèles, distincts. En effet, ce sont des processus indépendants, mais nous ne pouvons oublier que la réalité apporte des arguments pertinents tendant à leur symbiose : un développement réel des Etats, des peuples, est inconcevable tant que se poursuit la course aux armements, qui absorbe de gigantesques valeurs matérielles et crée une ambiance d'insécurité. De même, le désarmement peut et doit, à son tour, apporter une importante contribution à la réalisation du développement, en libérant des fonds considérables pour la disparition des déséquilibres et l'élévation du niveau de vie de tous les peuples.

La paix et la sécurité ne pourront être réalisées que par la liquidation des situations anachroniques dont nous avons parlé, par l'instauration de relations nouvelles qui éliminent tout usage de la force et de la menace et les ingérences dans les affaires des autres Etats, par une collaboration libre, égale en droits dans tous les domaines, entre les pays de notre « vieux » continent, comme entre les pays européens et les autres nations du monde. Et c'est en cela que l'initiative mexicaine apparaît noble et réaliste.

La signification politique, largement mise en relief dans la Charte, consiste à réaffirmer l'étroite corrélation qui existe entre paix, sécurité et désarmement d'une part, et réalisation du progrès économique et social d'autre part, objectifs globaux et fondamentaux de notre époque.

ELISEO MENDOZA BERRUETO

La Charte, base d'une réglementation des investissements étrangers et des transferts de technologie.

(f)

La pénétration du capital étranger a fini par entraver la croissance des économies sous-développées, car ces dernières ont souffert, paradoxalement, d'un processus ininterrompu de décapitalisation dû à la sortie de devises sous forme de bénéfices obtenus par le capital étranger, de paiements à titre d'intérêts, de brevets, de redevances et, en général, d'autres services de la dette extérieure, de sorte que la sortie de devises relatives à l'investissement extérieur est supérieure à la rentrée du capital étranger.

Pour illustrer ce qui précède, nous allons citer l'exemple suivant : pendant la période 1960-1969, sur un total de revenus provenant de l'investissement direct nord-américain de 38 milliards 106 millions de dollars, 25 milliards 773 millions de dollars, soit 68 %, furent rapatriés ; il faut préciser que cette somme ne comprend pas les bénéfices réinvestis ni les paiements au titre de brevets et redevances. Pierre Jalée a estimé qu'en incluant les bénéfices rapatriés et réinvestis, le paiement des intérêts, les paiements aux compagnies de transport maritime propriété des pays industrialisés et un calcul de la détérioration des termes de l'échange avec l'extérieur, le montant des revenus de l'investissement nord-américain à l'extérieur peut atteindre plus de 80 %.

La situation décrite ne peut être redressée par l'investissement indirect qui est, en grande partie, motivé par le déséquilibre intérieur même de ces économies et tend même à s'aggraver. A ce sujet, déjà en 1965, 64 % des nouveaux prêts bilatéraux et multilatéraux furent destinés au paiement des services de la dette publique ; ce qui indique que les nouveaux crédits sont destinés fondamentalement à rembourser et rémunérer les prêts antérieurs accumulés.

Parmi les paiements faits par les pays sous-développés à l'extérieur, le coût

des services technologiques tend à acquérir une importance singulière étant donné que le gros de leurs importations est constitué par les moyens de capital, la technologie et les biens de consommation intermédiaires. La CNUCED a estimé, en 1968, que le montant des paiements des pays dépendants à titre de redevances, d'utilisation de brevets, de bénéfices assignés au capital étranger, d'augmentation de prix pris en charge par les entreprises dans leurs achats de pièces de rechange, de services après-vente a été de l'ordre de 1 milliard 500 millions de dollars. Ces transferts augmentent au rythme de 20 % par an et, à partir de 1980, ils représenteront 9 milliards de dollars, c'est-à-dire 20 % des exportations probables du monde sous-développé à la fin de la décennie en cours.

La Communauté internationale, et en particulier les pays du tiers-monde, ne pourra résoudre les problèmes inhérents à ces nouvelles formes de dépendance au moyen de politiques exclusivement nationales, aussi efficaces soient-elles.

D'où l'importance de la Charte des Droits et des Devoirs économiques des Etats, dans le domaine de la coopération internationale pour le développement, comme dans le cas particulier du transfert de technologie et de l'investissement étranger, en particulier en ce qui concerne les entreprises transnationales.

RAÚL PREBISCH

(g)

La Charte et la politique commerciale internationale.

Les forces du marché non seulement sont incapables d'assurer des relations équitables, mais en plus, comme l'expérience le prouve, elles n'ont pu éviter ni la pollution ni l'emploi irresponsable des ressources naturelles épuisables.

D'un côté, pour juger de l'efficacité des forces du marché, il faut partir de certains jugements de valorisation. Les forces du marché n'ont pas non plus d'horizon social, et manquent d'équité. Etant donné une certaine répartition du revenu et l'absence de combinaisons monopolistes, qui existent fréquemment, il ne fait pas de doute que les forces du marché mènent à une meilleure distribution des ressources productives. Mais si la répartition du revenu est manifestement inéquitable, si, comme en Amérique Latine, les disparités distributives sont croissantes, les forces du marché mènent nécessairement à une répartition des ressources qui répond à cette distribution inéquitable.

La répartition du revenu n'est pas un phénomène exclusivement économique bien qu'elle paraisse l'être. Elle ne peut s'expliquer par aucune théorie économique. Je pense qu'elle est le résultat d'un jeu complet de relations de pouvoir, émergeant d'une structure sociale déterminée à laquelle participent des composants économiques, technologiques, cohésifs, politiques et culturels.

Sur le plan international aussi, la distribution des bénéfices du progrès technique de la périphérie, entre celle-ci et les centres, obéit au jeu des relations de pouvoir. Les forces du marché servent généralement à ces relations de pouvoir. Ainsi se pose un problème très ardu et difficile. D'où l'importance historique de l'initiative de la Charte des Droits et des Devoirs économiques des Etats.

FRANCOIS PERROUX

(h)

Une date dans l'Histoire de l'Humanité.

La Charte des Droits et des Devoirs économiques des Etats marque une date significative dans l'histoire de l'humanité; c'est qu'elle est le prolongement enrichi de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Le changement dans le vocabulaire employé est remarquable. Il ne retient pas seulement des droits mais aussi des *devoirs*. Les optiques individualistes paraissent dépassées puisqu'il s'agit des devoirs et des droits *des Etats*. Enfin, l'humanisme des XVIII^e et XIX^e siècles et l'ordre politique correspondant de la citoyenneté, s'épanouissent, au moins en intention, dans le vaste domaine des *activités économiques*.

Au lieu de présenter l'*« économisme »* comme régulateur suprême des relations



M. Carlos Fuentes prononçant son allocution au cours du déjeuner qu'il offrit à la Résidence en l'honneur de M. Mario Moya Palencia. A ses côtés, les Ambassadeurs de Yougoslavie et du Pérou.

qué un vif intérêt pour les problèmes relatifs aux transferts de technologie, le Ministre de l'Intérieur analysa les lois adoptées par l'administration Echeverría sur l'enregistrement des importations de technologie et sur l'usage et l'exploitation des licences et des marques.

LA RESTRUCTURATION DE L'ORDRE ECONOMIQUE CONDITION DU DEVELOPPEMENT

Très chaleureusement applaudi par les assistants, M. Moya Palencia quitta l'IIAP pour se rendre à la Résidence de l'Ambassade du Mexique, où M. Carlos Fuentes offrait un déjeuner en son honneur.

Parmi les convives figuraient un certain nombre de personnalités qui avaient pris part aux manifestations des jours précédents, comme les Ambassadeurs de Yougoslavie et du Pérou, M. Cuevas Cancino, Ambassadeur du Mexique auprès de l'UNESCO, M. Herrera Salcedo, Ambassadeur du Mexique en Egypte, l'Ambassadeur Jorge Eduardo Navarrete, chef de la Délégation mexicaine à la Conférence de Paris, M. Sergio Pitol, Conseiller Culturel à l'Ambassade du Mexique en France, le Professeur François Perroux, l'Editeur Claude Gallimard, M. Lionel Jospin, Secrétaire National pour les Affaires du Tiers Monde du Parti Socialiste français, M. Jean Sirol, et l'industriel mexicain José Represas. Etaient également présents M. Manuel Pérez Guerrero, Ministre des Affaires Economiques Internationales du Venezuela, co-Président de la Conférence de Paris sur la coopération internationale, Sir Egerton Richardson, Délégué de la Jamaïque à cette Conférence, M. Flores Olea, Ambassadeur du Mexique en Union Soviétique, et M. André Fontaine, Rédacteur en Chef du quotidien « Le Monde », auteur de la préface de « Justice Economique Internationale ».

A l'heure des toasts, M. Carlos Fuentes

improvisa une brève allocution dans laquelle il rendit hommage à M. Mario Moya Palencia, qui « au cours des six dernières années, a été le plus proche collaborateur du Président Luis Echeverría, dans l'immense tâche de réorienter notre pays sur les voies de la démocratie sociale et du développement qualitatif, aussi bien sur le plan interne que sur le plan international ».

« Car maintenant, nous savons tous — poursuivit l'Ambassadeur — que le véritable développement est inséparable d'une profonde restructuration du vieil ordre économique créé par une minorité de pays au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. La révolution anticoloniale des vingt dernières années a rendu caduques les institutions d'injustice économique sur lesquelles se fondait un colonialisme ouvert ou dissimulé. Le caractère précaire de la paix armée, le mirage d'un équilibre de la terreur, la menace réelle de l'établissement d'un condominium planétaire comportant des zones d'influence hermétiques, tous ces facteurs rendent aujourd'hui plus indispensable que jamais la création d'un nouvel ordre économique international, unique visage véritable de la paix. Se fondant sur ces évidences, le Mexique, frontière de l'Amérique Latine et du Tiers Monde, frontière où finit une civilisation de la transplantation et où commence une civilisation du métissage, le Mexique, forgé aussi dans une expérience historique particulièrement douloureuse, a proposé, par la voix du Président Echeverría, à l'occasion de la III^e UNCTAD, à Santiago du Chili, une Charte des Droits et des Devoirs des Etats capable de dépasser le dilemme dans lequel les pays se trouvaient enfermés — d'un côté l'intolérable soumission, de l'autre la périlleuse confrontation — en ouvrant une nouvelle voie de coopération. »

M. Mario Moya Palencia répondit brièvement en soulignant une fois de plus la volonté permanente du Mexique de lutter pour l'établissement d'un ordre international équitable. « La couverture du livre qui vient de paraître — dit-il — est un excellent résumé graphique de l'injuste distribution de la richesse dans le monde. Un couteau divise le pain de l'humanité en deux grosses portions qui, selon toutes apparences, sont destinées aux deux grands blocs de nations industrielles. Quelques miettes restent sur la table : telle est symboliquement la part réservée au Tiers Monde. La Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats a été proposée et approuvée précisément pour mettre en vigueur une série de mesures juridiques et socio-économiques afin que l'injuste partage des biens de l'humanité ne puisse plus être représentée de cette façon aussi éloquente que dramatique. » « Le 16 septembre prochain — poursuit le Ministre — sera inauguré à Mexico, en présence de plusieurs Chefs d'Etats et de Gouvernements, et d'intellectuels distingués

entre les Etats, on proclame que c'est un « économisme » qui doit être régulé par les exigences d'une morale internationale.

Des analyses antécédentes découlent l'énoncé de droits et de devoirs généraux des Etats.

a) Les Etats ont tous le devoir de veiller à ce que l'accumulation du capital ne se fasse pas au détriment des hommes, c'est-à-dire d'édicter des lois et règlements tels que la formation cumulative de moyens de production n'ait pas pour contrepartie la destruction ou la dévalorisation des êtres humains.

b) Les Etats doivent reconnaître que la monnaie n'est qu'un instrument et que les équilibres monétaires ne peuvent jamais être considérés comme une fin en soi.

c) Les Etats avancés ont le devoir de participer au développement des pays moins développés par tous les moyens et, notamment, par l'emploi régulier d'aides de solidarité.

d) Les Etats ont le droit et le devoir d'imposer aux grandes unités implantées ou aux firmes nationales la charge d'une participation au développement local.

e) Les Etats ont le droit et le devoir de promouvoir des contrôles appropriés et effectifs de l'action des monopoles sur les prix des matières premières et de l'énergie.

GUNNARD MYRDAL

(i)

Le problème de l'égalité dans le développement mondial.

Au cours des années écoulées des changements importants et soudains se sont produits dans l'économie mondiale. Pour la majorité des peuples des pays sous-développés ces changements ont aggravé les perspectives de développement et, dans beaucoup d'entre eux, la survie d'une grande partie de leurs masses pauvres est menacée.

Il y a certainement dans cette situation, des raisons morales et rationnelles qui militent en faveur d'un nouvel ordre mondial et, avant tout, pour que l'aide soit d'une qualité beaucoup plus élevée. En particulier, les habitants des pays riches devraient être obligés de réduire leur consommation démesurée de vivres. On a estimé que si l'Américain moyen réduisait sa consommation de bœuf, de porc et de volailles de 10 %, 12 millions de tonnes ou plus de céréales seraient économisées. Une plus grande aide dans le domaine de l'alimentation serait donc possible et éviterait peut-être à cinq fois autant de millions de gens que de tonnes libérées, de mourir de faim dans les pays sous-développés.

Un véritable planning économique pourrait être fait dans des termes rationnels. Une telle planification pourrait nous aider à mieux réussir à résoudre les problèmes d'égalité intérieure, et en même temps, aider plus largement au développement des pays sous-développés.

FRANCOIS-XAVIER ORTOLI

La Charte et la coopération internationale.

(j)

La « Charte des droits et des devoirs économiques des Etats » constitue une étape fondamentale dans le développement et le renforcement de la coopération internationale. Sous l'impulsion du Président Echeverría, elle a permis aux pays en voie de développement de présenter dans un ensemble cohérent leurs aspirations à l'indépendance et au bien-être économique. Les négociations, longues et difficiles, ont permis de dégager un large accord sur des points essentiels de la coopération internationale. A notre avis toutefois, la volonté d'aboutir rapidement et une certaine rigidité dans les positions de principe ont fait que l'un des objectifs principaux des négociations n'a pas été atteint, à savoir l'adoption, par l'ensemble de la communauté internationale, d'un texte qui constituerait la base de nouvelles relations économiques axées sur l'interdépendance des nations.

Il ne faut toutefois pas s'arrêter sur le constat des divergences qui se sont

manifestées lors du vote à l'Assemblée générale. Le progrès est toujours possible, nous en sommes convaincus, parce que le renforcement de la coopération économique internationale reste l'objectif de tous les Etats qui ont souscrit à la Charte des Nations-Unies.

La coopération internationale ne peut reposer que sur des droits et devoirs réciproques et mutuellement acceptés et assumés par tous. Une fois que les problèmes concrets auront été débattus dans cet esprit et que des solutions équilibrées et réalistes auront été trouvées, il sera certainement possible de reprendre la discussion sur les points contestés de la « Charte » et d'arriver à un accord complet. La « Charte » deviendra alors vraiment, selon les aspirations du tiers-monde, l'instrument de base pour l'instauration d'un nouvel ordre économique international pour la paix et la justice.

BARBARA WARD

(k)

La Charte et la protection de l'environnement.

Même si les nations industrialisées peuvent introduire beaucoup de changements technologiques utiles axés sur une utilisation des ressources plus rationnelle et même si leur désir incontrôlable de plus d'énergie se trouve quelque peu diminué, il est impossible de concevoir que l'infiltration de telles améliorations, aussi louables soient-elles, évitera une détérioration absolue et effroyable de l'environnement dans les pays en voie de développement dans les vingt-cinq prochaines années. La seule stratégie qui permettrait la préservation d'un environnement correct pendant les vingt-cinq prochaines années serait un effort massif, tenace, mobilisant les ressources des riches et les énergies des pauvres afin d'éviter une détérioration supplémentaire des conditions déjà catastrophiques. La situation n'exige pas une infiltration mais un transfert massif, direct, bien planifié, basé sur la morale et sur un transfert régulier de ressources provenant des riches — dont la richesse peut être ancienne ou récente — en faveur des indigents, de façon à jeter les bases d'un environnement pleinement humain avant que ce siècle ne prenne fin.

Il nous faut faire là une supposition — mais c'est une supposition qui est à la base du concept total d'une Charte mondiale des Droits et des Devoirs. Les transferts n'auront lieu à l'échelle requise que si l'on considère la planète comme une simple communauté morale au service de l'humanité entière.

-
- a) Kurt Waldheim : Secrétaire général des Nations-Unies.
 - b) André Fontaine, Rédacteur en chef du « Monde ».
 - c) Romeo Flores Caballero : Directeur des Affaires Internationales auprès du Ministère du Patrimoine National du Mexique.
 - d) Jorge Castañeda : Secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères du Gouvernement mexicain.
 - e) Mihnea Gheorghiu : Professeur à l'Université de Bucarest, Président de l'Académie des Sciences politiques de Roumanie.
 - f) Eliseo Mendoza Berrueto : Secrétaire d'Etat au Commerce du Gouvernement mexicain.
 - g) Raúl Prebisch : Economiste argentin, Conseiller du Secrétaire général de l'ONU pour les problèmes du Développement.
 - h) François Perroux : Economiste français, Professeur au Collège de France.
 - i) Gunnar Myrdal : Economiste et homme politique suédois, Prix Nobel de Sciences Economiques, 1974.
 - j) François-Xavier Ortoli : Economiste français, Président de la Commission unique des Communautés Européennes à Bruxelles, ancien ministre.
 - k) Barbara Ward : Ecologiste anglaise, Présidente de l'Institut International pour l'Environnement et le Développement.

venus de tous les continents, le Centre d'Etudes Sociales et Economiques du Tiers Monde. Cette institution de recherches et d'enseignement a été fondée à l'instigation du Président Luis Echeverría. Les thèmes traités dans le livre « Justice Economique Internationale », lancé en ce jour, correspondent pleinement aux préoccupations de ce centre chargé d'étudier et d'analyser les problèmes du monde en développement et ses relations avec les pays industrialisés.»

« JUSTICE ECONOMIQUE INTERNATIONALE »

commenté par la presse mexicaine

Tous les journaux du Mexique ont consacré de longs commentaires à la publication du livre « Justice Economique Internationale » et aux déclarations formulées à cette occasion par M. Mario Moya Palencia. Sous le titre : « *Le talent universel commente la Charte* » *El Nacional*, de Mexico, écrit dans son édition du 16 juin : « *La Charte qui a éveillé l'attention de la grande majorité des hommes d'Etat de la terre, qui a été approuvée à une très large majorité par l'Assemblée Générale des Nations Unies, et qui est considérée par presque tous les peuples comme un instrument capable de conduire l'humanité vers de nouvelles étapes de paix et de justice, se convertit aujourd'hui en objet de méditation pour des sociologues, des économistes, des politologues et autres hommes de science d'un prestige indiscutable. Ceci constitue un symptôme de la véritable importance historique de ce document.* »

De son côté, le quotidien « *El Día* », de Mexico, consacre, dans son édition du 16 juin, une page entière à « *Justice Economique Internationale* », ouvrage dont « *l'objet fondamental est de montrer pour quelles raisons la Charte était nécessaire,*

Le lendemain, 17 juin, dans un éditorial, le quotidien « *El Nacional* » revenant sur « *Justice Economique Internationale* », souligne que les essais contenus dans cet ouvrage émanent de « *quelques-unes des intelligences les plus claires de notre temps* ». « *La Charte — poursuit l'éditorialiste — annonce le nouvel ordre que nous souhaitons tous et qui apparaît comme indispensable pour permettre à l'humanité de se délivrer des déséquilibres et des menaces de conflits qui pourraient jeter à bas tous ses progrès techniques et culturels. Ce qui est en jeu est l'avenir de notre espèce. Aussi les normes de conduite que le Mexique a suggérées en 1972 à Santiago du Chili, ont-elles acquis une plus grande actualité et un caractère de nécessité plus évident, à mesure que le temps passait, que les problèmes entraient en crise et que le colonialisme démontrait de plus en plus clairement son incapacité à continuer à diriger le monde.* »



LA CONFÉRENCE DE PARIS, EXPECTATIVE ET RÉALITÉ

par Jorge NAVARRETE
Ambassadeur du Mexique

La Conférence sur la Coopération Economique Internationale communément nommée par la presse « Dialogue Nord-Sud » a terminé, à la mi-juin à Paris, la première phase de ses délibérations. Bien que l'information publique sur l'effort qu'accomplissent, à cette nouvelle tribune internationale, les représentants de dix-neuf pays en voie de développement et de dix-sept pays à économie avancée (neuf d'entre eux, ceux de la Communauté Economique européenne réunis en une seule délégation), ait été particulièrement réduite, les éléments qui ont été divulgués sont suffisants pour donner un sens à notre tentative d'évaluer dans ces notes les progrès réalisés jusqu'ici, dans le cadre de références aux antécédents principaux de cette Conférence ainsi qu'à d'autres efforts internationaux de simple orientation, et d'examiner la perspective qui s'ouvre pour la deuxième phase de la même, qui doit avoir lieu pendant le

deuxième semestre de l'année en cours (1).

Il s'agit surtout de comparer un jeu d'expectatives, manifestées à divers niveaux, tant dans les pays en voie de développement que dans les pays à économie avancée, avec une réalité concrète, observée au long d'une réunion initiale, au niveau ministériel, en décembre dernier, et quatre périodes de sessions des quatre commissions — énergie, matières premières, développement et affaires financières — de la Conférence, durant les mois de février, mars, avril et juin. Cette comparaison offre, semble-t-il, une bonne base pour examiner la perspective des travaux de la Conférence de Paris pendant la deuxième partie de l'année et son rapport avec l'effort, plus vaste et permanent, qui se déroule à d'autres tribunes, en vue de transformer l'ordre économique international de notre temps.

ANTÉCÉDENTS : LA RECHERCHE D'UNE FORMULE DE NÉGOCIATION

Indépendamment des antécédents formels de la Conférence de Paris, analysés plus loin, on trouve, à l'origine un fait indéniable : le choc produit dans l'économie internationale et, plus particulièrement, dans les pays à économie avancée, par les actions et les décisions de l'Organisation des Pays Exportateurs de Pétrole (OPEP). L'embargo sur le pétrole et les réajustements qui ont suivi le relèvement du prix d'exportation du pétrole ont représenté un choc d'amplitude considérable pour l'organisation institutionnelle et la forme d'opération du système économique international de l'après-guerre ; ils ont constitué, de même, l'une des premières instances dans lesquelles un groupe de pays en voie de développement, c'est-à-dire un groupe de pays périphériques, s'est placé en situation d'imposer des décisions aux pays à économie avancée, c'est-à-dire aux pays dominants, qui jusqu'à ce moment-là avaient exercé un contrôle total sur l'opération internationale du système. Pour ces derniers pays, il fut vite évident qu'il était inévitable de partager, suivant de nouveaux critères, la tâche de maintenir en fonctionnement l'ordre économique mondial et aussi qu'il était nécessaire d'y introduire des modifications capables de maintenir sa viabilité à long terme.

Il existe, à cet égard, un rapport qui ne peut être négligé si l'on ne veut pas perdre complètement la perspective de l'analyse : les actions de l'OPEP ont été, en bonne partie, autonomes, dans le sens qu'elles se sont basées sur leur propre expérience et sur la minutieuse et solide organisation solidaire que ses membres mirent laborieusement au point au long de plus d'une décennie ; cependant, elles furent aussi dans une mesure également considérable, le résultat d'un processus de

mûrissement politique et économique au niveau de l'ensemble des pays en voie de développement, sans lequel elles auraient eu lieu dans un vide politique qui, très probablement les eût rendues impossibles. Les points culminants de ce processus de mûrissement ont été, dans le domaine politique, les actions des pays non alignés et la solidarité croissante du vaste ensemble de pays en voie de développement, exprimée devant de nombreuses instances internationales et, sur le plan économique, l'important processus, commencé il y a quatre ans à la III UNCTAD à Santiago, qui mena à l'approbation de la Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats et aux initiatives qui ont débouché sur la VI^e et VII^e Assemblées Générales Extraordinaires des Nations Unies. Si, surtout au cours de la première moitié des années soixante-dix, l'ensemble des pays en voie de développement n'avait pas exprimé avec clarté sa détermination de transformer l'ordre économique international en cours, aucun groupe de pays appartenant à cette vaste communauté n'eût pu réaliser des actions effectives dans ce même sens, car il aurait été forcé de le faire dans des conditions d'isolement telles que la réponse à ses actions aurait revêtu les formes traditionnelles par lesquelles, en d'autres étapes historiques, furent neutralisées les actions libératrices des pays colonisés.

(1) Bien que l'auteur ait dirigé la Délégation du Mexique aux réunions des Commissions de la Conférence en mars, avril et juin, les opinions qu'il exprime dans ces lignes ont un caractère personnel et ne coïncident pas nécessairement, ne reflètent peut-être pas non plus celles de la totalité de sa délégation ou de son gouvernement.

Ainsi, bien qu'en une première instance la Conférence de Paris réponde à des motivations relativement immédiates, elle s'imbrique, dans le fond, avec un grand nombre d'autres efforts internationaux dont l'origine remonte au moins, à la Conférence sur le Commerce et l'Emploi, qui a eu lieu à La Havane à la fin des années quarante, lorsqu'on s'efforça, sans succès, de parfaire le système économique international par une institution qui, parallèlement à celles de Bretton Woods, eût assuré un fonctionnement des relations commerciales internationales compatible avec la croissance économique rapide des pays pauvres.

Les actions et les décisions de l'OPEP ainsi que la croissante belligérance économique des pays en voie de développement, qui se manifesta surtout par une position d'offensive dans la bataille des matières premières, suscite, dans les pays à économie avancée, deux types de réponse. D'une part sont adoptées des actions préparatoires d'un possible et, pour certains, inévitable affrontement : ainsi par exemple, dans le domaine de l'énergie, les pays à économie avancée établissent une sorte d'anti-OPEP, l'Agence Internationale de l'Energie, et ils adoptent certaines mesures coercitives contre les membres de l'Organisation. D'autre part, certains chefs d'Etats de pays à économie avancée adoptent un mode d'action plus compatible avec le maintien des possibilités de coexistence et de coopération internationales. Parmi eux, le Président de la France lance la première convocation pour la Conférence de Paris et, en avril 1975, a lieu une réunion préparatoire qui se termine sans qu'aucun accord ne soit intervenu. A cette réunion prirent part, sur invitation du Président Giscard d'Estaing, sept pays en voie de développement, parmi lesquels quatre exportateurs de pétrole (Arabie Saoudite, Algérie, Iran et Venezuela) et trois importateurs (Brésil, Inde et Zaïre) et onze pays à économie avancée, groupés en trois délégations (Communauté Economique Européenne, Etats-Unis et Japon).

Cette première tentative préparatoire du dialogue de Paris, révèle une différence fondamentale : les pays à économie avancée et, particulièrement les Etats-Unis sont disposés (et même anxieux) de discuter les questions relatives à l'énergie, mais ils ne voient aucune raison de débattre et négocier d'autres problèmes. Par contre, les pays en voie de développement, aussi bien exportateurs qu'importateurs d'énergie, sont intéressés à voir transformer de façon fondamentale l'ordre économique international et ne se montrent pas disposés à discuter un seul des problèmes à savoir, l'énergie, à l'exclusion des autres.

Cette « impasse » sera résolue, des mois plus tard, par ce que

beaucoup considèrent comme un tournant fondamental dans la position nord-américaine. Dans un discours prononcé à Kansas City, au cœur de la « Middle America », le Secrétaire d'Etat nord-américain annonce que son pays est disposé à participer à un large dialogue destiné à considérer les principaux problèmes de l'économie internationale de nos jours. Il est ainsi implicitement accepté que la Conférence de Paris se réfère, de façon parallèle et coordonnée, à quatre ordres de questions : énergie, matières premières, développement et affaires financières. Les travaux de la Conférence se subdivisaient donc en quatre commissions ; on élargit, afin d'inclure une plus grande représentation géographique, le nombre de pays participants, portant de sept à dix-neuf celui des pays en voie de développement et de onze à dix-sept celui de ceux à économie avancée. Ces éléments sont formellement adoptés au cours d'une deuxième réunion préparatoire, tenue en octobre 1975, qui convoque une réunion ministérielle, en décembre de cette même année, pour mettre en train le dialogue Nord-Sud.

Tout au long des travaux préparatoires, les pays à économie avancée s'efforcèrent de restreindre au minimum acceptable le nombre de pays participants à la Conférence de Paris. La raison donnée pour cela fut d'ordre pratique : il fut dit alors qu'un petit nombre de participants aurait plus de possibilités de mener à terme un « dialogue fructueux », duquel seraient bannies les réclamations politiques qui, d'après un nombre non négligeable de dirigeants des pays à économie avancée, ont paralysé d'autres négociations internationales. Cependant, plusieurs commentateurs internationaux ont soupçonné que cette attitude avait une motivation plus précise : en effet, en même temps que se préparait la Conférence de Paris, en d'autres assemblées, et particulièrement à l'Assemblée générale des Nations Unies, il était de plus en plus fréquent de voir dénoncer des décisions politiquement orientées, adoptées à la « majorité automatique ». Il fut signalé, de même, qu'existait également l'intention d'introduire un élément nouveau de division entre les pays en voie de développement, en plus du désir toujours évident, de voir s'affronter entre eux producteurs et consommateurs de pétrole. Tout paraît indiquer que les pays en voie de développement qui entrèrent alors dans le groupe des 19, acceptèrent le schéma de la participation restreinte, mais ils furent pleinement conscients, à tout moment, de ses motivations explicites et implicites. En d'autres termes, ils acceptèrent les règles du jeu qui leur était présenté, mais ils se rendirent parfaitement compte du piège qui s'y cachait.

PREMIÈRE PHASE : L'EXPLORATION DU TERRAIN DÉJÀ EXPLORÉ

La réunion de décembre 1975 se borna à déterminer de façon très générale les thèmes de travail de la Conférence. Il était en effet difficile d'accepter à ce moment des thèmes de conversation pouvant impliquer une promesse de négociation ou d'accord. On préféra donc laisser à chaque commission le soin d'établir son propre programme de travail. Le « groupe des 19 » décida pour sa part, de s'attacher à obtenir un accord unanime sur les thèmes que les pays en développement désiraient inclure à l'ordre du jour.

A cet effet, le groupe organisa, en janvier 1976, une réunion spéciale au cours de laquelle fut élaborée une longue « liste

de thèmes », incluant certaines questions comme l'indexation et les mesures de protection du pouvoir d'achat, que les pays avancés n'étaient guère disposés à aborder et sur lesquels ils se refusaient catégoriquement à toute négociation. Quelques-unes des délégations des nations industrialisées en particulier celles des Etats-Unis et de la C.E.E., proposèrent, pour leur part, l'inscription à l'ordre du jour de certaines questions dont le simple énoncé impliquait déjà par lui-même de l'avis du « groupe des 19 » une prise de position. C'est ainsi que l'on fut amené à décider que chacune des Commissions se bornerait à établir une brève liste de thèmes très généraux dans laquelle

pourraient prendre place toutes les questions que l'une et l'autre partie étaient disposées à discuter.

On se mit également d'accord de façon implicite pour que la première partie de travail des Commissions — qui devait s'étendre sur 4 périodes de sessions de 7 jours chacune — soit consacrée à une « première lecture » ou à un examen général des thèmes. Au milieu de l'année aurait lieu une réunion plénière de la conférence, au niveau politique, pour faire le bilan des travaux menés à bien au cours du premier semestre et pour déterminer le processus à suivre dans la seconde partie de l'année. Il y a lieu de rappeler que le présent article a été écrit précisément à la veille de cette réunion de bilan prévue pour le début de juillet.

Il existe un autre élément formel qu'il est important de ne pas perdre de vue. Alors que les pays avancés sont partisans d'une action individuelle dans laquelle chacune des délégations expose uniquement son point de vue et non celui de l'ensemble des 8 délégations de son groupe, les pays en développement, par contre, adoptent dans tous les cas, le procédé qui consiste à n'énoncer que des thèses ayant recueilli l'accord unanime de tous les membres du groupe. Aussi ces prises de position — qui interviennent, dans la plupart des cas, aux termes d'un processus préalable de discussion interne et d'entente — offrent-elles une base pour la négociation et pour la discussion sur le fond. Ces caractéristiques ne se retrouvent pas dans les prises de position, souvent qualifiées de préliminaires, des diverses délégations des pays avancés.

Jusqu'à ce jour, la Commission de l'Énergie a débattu 3 des 4 grands thèmes généraux qui lui ont été assignés : l'examen de l'évolution et des tendances dans le domaine énergétique, la question des prix des diverses sources d'énergie et le problème de l'approvisionnement de l'énergie, tant pour les pays avancés que pour les pays en développement. On doit examiner ultérieurement la question de la coopération internationale en ce domaine. Il est apparu de façon évidente au cours de ces débats que l'économie mondiale se trouve actuellement en ce qui concerne l'énergie dans une « période de transition ». On assistera au cours de cette phase à une transformation radicale de la structure de la consommation énergétique, qui dépendra de moins en moins des combustibles fossiles, notamment du pétrole, pour recourir de plus en plus aux sources non épuisables. Tandis que certains pays souhaitent que cette transformation s'effectue à un rythme lent permettant l'examen et l'élaboration minutieuse des projets de développement des sources non conventionnelles, d'autres pays par contre, désiraient une évolution plus rapide en vue de libérer le pétrole de son usage énergétique actuel, afin qu'il puisse être réservé, d'une part, à des usages économiques supérieurs, et, de l'autre, être utilisé pour constituer des réserves naturelles d'énergie permettant de faire face aux futurs besoins des pays exportateurs. Ces derniers estiment que le prix du pétrole devrait être suffisamment élevé pour accélérer la transition. De leur côté, les pays importateurs souhaitent que les prix soient maintenus à des niveaux assez bas pour assurer un approvisionnement sans problème. La Commission a examiné tout particulièrement le cas des pays en développement qui dépendent de l'énergie importée et dont l'actuel niveau de consommation est fort loin de répondre aux besoins réels. Ces pays se trouvent confrontés à des problèmes financiers à court terme qui découlent en partie de leurs importations d'énergie et auxquels ils ne pourront faire face que dans la mesure où seront élaborées des formules adéquates de coopération internationale. Il convient d'organiser de façon plus libre et plus efficace les transferts internatio-

naux de technologie-énergétique, spécialement de celle qui s'applique au développement des sources d'énergie non conventionnelle.

Comme il fallait s'y attendre, les prises de position des pays en développement à la Commission des matières premières et à celle du développement, ont coïncidé avec les thèses exposées dans la déclaration et le programme d'action de Manille, adoptées en janvier dernier par la réunion au niveau ministériel du « groupe des 77 », en vue de la IV^e réunion de la « Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement » (IV^e UNCTAD). C'est ainsi que Paris a été le théâtre d'une revue générale des thèmes fondamentaux qui allaient être discutés à Nairobi.

Comme les résultats de la IV^e UNCTAD devaient le démontrer, les problèmes fondamentaux de commerce et de développement auxquels sont confrontés les pays faibles, ne sont pas encore pleinement compris aux termes de maintes années d'études et de débats sur le plan international.

Aussi les conditions ne sont-elles pas encore réunies pour que les pays avancés manifestent une volonté politique favorable à la rapide solution de ces problèmes. Il est donc logique que l'examen initial de leurs respectifs programmes de travail auquel procéderaient les deux Commissions, des matières premières et du développement, se caractérise — comme l'a fait remarquer le « groupe des 19 » — par son caractère de généralité et par l'absence de tout progrès réel sur la voie des solutions concrètes. Il y eut toutefois une exception : la Commission du Développement décida, au mois de mars, de recommander l'adoption rapide des mesures financières permettant la constitution du Fonds International de Développement Agricole (F.I.D.A.). Les pays participants firent connaître presque immédiatement le montant de leurs contributions respectives et, dès le début juin, la réunion constitutive du F.I.D.A. pût se tenir à Rome.

La lenteur des travaux de la Conférence de Paris et la perspective de voir la IV^e UNCTAD prévue pour le mois de mai se heurter aux mêmes obstacles, incita les pays en développement à adopter et à diffuser en avril une déclaration dans laquelle, après avoir exprimé leur insatisfaction pour le déroulement de la Conférence de Paris, ils soulignaient le lien entre les travaux de cette dernière et ceux de la IV^e UNCTAD. Cette déclaration laissait entendre que la dialogue de Paris pourrait être mis en péril au cas où des progrès substantiels ne seraient pas réalisés à Nairobi. Au début de la réunion de juin, le « groupe des 19 » fit savoir qu'en dépit de l'insuffisance des résultats de la IV^e UNCTAD la poursuite de la Conférence de Paris pourrait offrir une nouvelle possibilité aux pays avancés pour exprimer une volonté politique positive permettant de donner une solution concrète aux problèmes en cours d'examen.

Il n'y a pas lieu d'ébaucher ici un bilan même schématique des résultats de la Conférence de Nairobi. Par contre, il importe de souligner une fois de plus l'interconnexion qui existe entre les résultats de la IV^e UNCTAD la poursuite de la Conférence de Paris pourrait offrir une nouvelle possibilité aux pays avancés pour ainsi dire s'épauler mutuellement, en outre, la plupart des résultats auxquels la Conférence de Paris pourra éventuellement parvenir, devront, sans doute, être tout d'abord ratifiés par l'UNCTAD, et, ensuite, mis en pratique par les mécanismes de cette dernière.

De ce fait, les Commissions des Matières Premières et du Développement, et aussi dans une large mesure celles des Finances, devront réorienter leurs travaux, au cours du second semestre 76, à la lumière des décisions adoptées à Nairobi.

Cette conviction a été exprimée de façon pratiquement unanime, par les délégations du « groupe des 19 » au cours de la session de juin, qui s'est ouverte précisément quelques jours après la fin de la IV^e UNCTAD.

A la Commission des Finances, le débat général a porté sur un grand nombre de thèmes, ce qui a permis l'examen des problèmes financiers à court et à long terme de la Communauté Internationale, et notamment ceux des pays en développement. L'année dernière les balances des comptes des pays avancés ont retrouvé leurs soldes positifs et les excédents des pays exportateurs de pétrole se sont nettement accrus. Par contre, on a enregistré une détérioration spectaculaire de la balance des comptes des autres pays en développement, particulièrement de ceux qui réalisent d'importants achats de pétrole. Selon l'opinion qui prévaut dans les pays avancés, ces déficits devraient être couverts principalement par des appels au capital privé. Aussi insiste-t-on sur la nécessité de donner des garanties aux investissements privés étrangers dans les pays en développement. Mais ces derniers estiment pour leur part, qu'il est avant tout nécessaire d'accroître de façon substantielle l'aide officielle au développement, et ceci de deux façons : adoption des mesures tendant à alléger la charge de la dette

pour les pays moins développés ou plus gravement affectés, et, d'autre part, amélioration des conditions d'accès aux marchés des capitaux pour ceux des pays en développement qui se trouvent déjà relativement avancés.

La meilleure façon de résumer les débats à la Conférence de Paris, au long des quatre périodes de sessions, consiste probablement à signaler la réalisation d'une exploration de fond, dans un terrain qui, en général avait été déjà exploré plusieurs fois. La signification formelle de cet exercice a été, sans aucun doute, celle d'avoir permis à la Commission de l'Energie de réaliser, pour la première fois, une exploration dans ce terrain précis. De telle sorte qu'on a réussi à avoir une vision claire des points de vue des délégations participantes à la Conférence, sur les différents problèmes traités, et on a défini d'une manière très nette les différentes positions : d'un côté, l'opinion unifiée des 19 pays en voie de développement et de l'autre, les positions diverses des pays avancés, lesquelles, d'ailleurs, ne coïncident pas toujours. Il n'y a pas de doute qu'entre les uns et les autres apparaît clairement défini un champ de négociation sur lequel on travaillera à la Conférence dans la deuxième partie de l'année.

DEUXIÈME ÉTAPE : UNE NÉGOCIATION EFFECTIVE ?

Après la première phase de la Conférence de Paris, ayant exploré les questions terriblement complexes comprises dans les programmes de travail de chaque commission ; ayant constaté, dans la plupart des cas, les différences de points de vue qui restent entre pays avancés et pays en voie de développement, non seulement en ce qui concerne la nature même des problèmes, mais tout particulièrement en ce qui concerne le type de solutions qu'on peut prendre en considération, quelle perspective est donc ouverte pour les travaux de la Conférence de Paris dans la deuxième partie de l'année ?

Pour essayer de donner une réponse à cette question, il faudrait rappeler l'objectif général de la Conférence et la nature spéciale de sa formation et de son programme de travail. Les 19 pays en voie de développement qui y participent sont, en fait, les représentants de l'ensemble des pays en voie de développement qui constituent le « groupe des 77 ». Pourtant, ils présentent à Paris les positions et demandes convenues au niveau de ce dernier. Cette situation n'a pas manqué de surprendre les pays avancés. Ceux-ci pensaient, sans doute, qu'un groupe numériquement réduit de pays en voie de développement, dans lequel prédominent d'ailleurs les plus avancés relativement, auraient des positions plus flexibles, tout en se préoccupant davantage de ses problèmes particuliers à court terme, que de l'objectif général de transformer l'ordre économique international. D'autre part, pour les pays avancés le thème principal de la Conférence de Paris est celui de l'énergie. Il faut rappeler qu'ils ont accepté d'introduire les autres sujets seulement pour que la discussion du premier ait lieu. Néanmoins, les différences entre eux ont été très évidentes, différences qui se sont aussi clairement manifestées à Nairobi. Enfin, la réunion de Paris a une nature temporaire très bien définie : les travaux de la Conférence s'étaleront seulement

sur un an, et il ne semble pas exister la moindre possibilité de lui donner un caractère permanent.

Tout ce qu'on a expliqué antérieurement vise clairement à un objectif : le rôle de la Conférence de Paris, est celui de provoquer la manifestation de volonté politique, pour adopter des décisions dont la ratification et la mise en marche correspondront aux institutions déjà établies dans la communauté internationale, ou bien à celles qui pourraient s'établir par l'intermédiaire de la Conférence. Dans ce sens, elle peut jouer un rôle d'accélérateur d'une série équilibrée de décisions urgentes dans les quatre domaines de ses travaux. Bien entendu il ne serait pas prudent maintenant d'être catégorique sur la portée des résultats concrets.

Il est prévisible que, dans la deuxième partie de l'année, les travaux de la Conférence se concentreront sur un numéro limité de sujets : mesures applicables dans la période de transition et formules effectives de coopération internationale, dans le domaine de l'énergie ; autres progrès que ceux obtenus lors de la quatrième réunion de l'UNCTAD, dans celui des matières premières ; amélioration des conditions du commerce de manufactures et semi-manufactures, coopération internationale pour le développement de l'infrastructure et régulation du transfert de technologie, dans le domaine du développement ; et problèmes d'endettement externe, d'accès aux marchés de capitaux et d'accroissement de l'aide officielle au développement, dans le domaine du financement. Si cette concentration se réalise, si l'unité d'action des pays en voie de développement est maintenue comme jusqu'à présent, et si on réussit à obtenir la manifestation de volonté politique positive de la part des pays avancés, il sera tout à fait possible d'espérer un résultat général positif. Il est clair, néanmoins, que les conditions pour la réussite sont nombreuses et difficiles de réunir.

Un programme de logements sociaux de la ville de Mexico

par Graciela ALVAREZ

La grande crise de logement que connaît notre époque est encore plus sensible dans les pays en développement. La saturation des grandes agglomérations est, en effet, constamment aggravée par l'afflux de cohortes de paysans qui, désireux d'améliorer leurs conditions de vie et attirés par le rayonnement de la grande ville, cherchent à s'y établir et n'y trouvent ni emploi, ni sécurité, ni logement.

Au cours des six dernières années, le Gouvernement mexicain a mis en œuvre un programme complet visant à résoudre le problème du logement dans l'ensemble du pays.

En ce qui concerne la ville de Mexico, le déficit de logements à vocation sociale était estimé en 1970 à 2 300 000. La population de la capitale augmentant annuellement de 1 300 000 personnes, il faudrait construire ou rénover 1 000 logements par jour pendant six ans, et cela uniquement pour faire face à la croissance démographique.

Pour porter remède à cette situation, divers organismes ont été appelés, depuis 1970, à apporter leur contribution : tout d'abord l'Institut Mexicain de la Sécurité Sociale et son homologue destiné aux fonctionnaires et employés du secteur public — l'ISSSTE — et, par ailleurs, l'INFONAVIT, organisme chargé de la construction de logements sociaux destinés aux travailleurs. Les ressources de cet Institut proviennent exclusivement de cotisations patronales représentant 5 % des salaires versés aux ouvriers et employés.

Nous nous bornerons aujourd'hui à étudier les activités menées à bien, en ce domaine, par la Direction Générale du Logement Populaire du District Fédéral en vue de fournir des logements aux sans travail et aux familles installées dans des bidonvilles.

Le programme de construction de nouveaux logements et de rénovation d'anciens édifices, élaboré par cet organisme en 1971, sous l'impulsion du Président Luis Echeverría, se fonde sur les principes suivants :

- construction massive de logements groupés en cités ouvrières ;
- assignation de terrains sur lesquels sont édifiées des constructions élémentaires susceptibles d'être complétées ultérieurement par les bénéficiaires eux-mêmes ;
- acquisition de terrains pour la réinstallation de familles déplacées lors de la construction d'ouvrages publics ou à la suite de sinistres ;
- élimination des bidonvilles.

Un bon exemple des résultats obtenus nous est offert par l'ensemble urbain « Ermita-Zaragoza », qui comprend 9 818 logements ainsi que les infrastructures urbaines nécessaires aux 90 000 habitants. Le schéma directeur vise à l'harmonisation des rapports humains en milieu urbain, afin d'éviter les névroses provoquées par la densité démographique et par la sensation d'isolement des individus dans les grands centres. L'ensemble, qui a été subdivisé en huit quartiers, comprenant

chacun une population de 1 250 familles, est desservi par un réseau de rues piétonnières et de passages commerciaux débouchant au centre même de chaque quartier. Chacun de ces grands ensembles est doté de tous les services nécessaires : école, auditorium, salle de projection, marché, commerces spécialisés..., ainsi que d'églises.

Conformément à une série de dispositions de caractère technique et financier, deux sortes de lotissements ont été prévus : les premiers de 6-m sur 15, les seconds de 9 m sur 12. Sur ces terrains, la première phase des travaux incombe au Département du District Fédéral, qui se charge de la création des services nécessaires, de l'aménagement urbain et du développement de la communauté (par l'intermédiaire de programmes administratifs divers).

Les étapes suivantes, et notamment la construction, sont à la charge des familles bénéficiaires. Elles sont assistées techniquement par la Direction Générale du Logement Populaire, et obtiennent des matériaux de construction à prix réduit et à crédit chez les fournisseurs désignés par le D.D.F.

A « Ermita-Zaragoza », il a été construit 3 523 unités familiales du type « Tapanco » comportant une pièce polyvalente (séjour, repas et repos), plus 2 561 logements comprenant 2 pièces (une pour le séjour et le repas et une pour le repos), et enfin 934 unités comportant deux pièces d'habitation plus une troisième servant de local commercial. Chaque unité possède une cuisine et des installations sanitaires. Ce programme de 7 018 logements d'intérêt social — dont le coût n'excède en aucun cas 40 000 pesos — est principalement destiné au relogement des habitants des « cités perdues » (bidonvilles).

On compte aussi 1 600 petites maisons uni-familiales du genre « duplex » comportant deux chambres à coucher et 1 200 logements, situés dans des immeubles multi-familiaux, comprenant 3 chambres à coucher. Le coût maximal de cette catégorie d'habitations est de 95 000 pesos.

Le mode d'acquisition de ces différents types de logements est le suivant :

- pour le premier type (une pièce) : versement de 1 200 pesos au comptant et ensuite des mensualités de 220 pesos ;
- pour les logements à deux pièces : 1 600 pesos au comptant et des mensualités de 325 pesos ;
- lorsque le logement de deux pièces comporte en outre un atelier ou un local commercial, les paiements s'élèvent à 2 000 pesos au comptant plus des mensualités de 400 pesos.

Si l'on prend pour base le salaire minimum de 1972, qui était de 1 140 pesos mensuels, on constate que le paiement du logement représentait alors 25 % du salaire. Par la suite, lorsque le salaire minimum fut porté à 2 340 pesos, la Direction Générale du Logement Populaire réussit à réduire les dépenses de logement à 13 % du salaire. Ce processus de baisse se poursuivra régulièrement, car la Direction Générale du Logement Populaire a décidé que le montant des paiements

pour les logements ne serait pas augmenté, alors que les salaires sont révisés chaque année.

Le « régime financier » de ces divers types de logements est identique. La Banque du Mexique perçoit un intérêt de 6 % sur les crédits. Mais cet intérêt est compris, comme le capital, dans le versement initial et les mensualités étagées sur 15 ans. Ce programme imposa une modification de la législation en vigueur; il fallut porter l'exonération fiscale sur la propriété bâtie (patrimoine familial) à 95 000 pesos, alors qu'elle ne couvrait jusqu'alors que les biens construits d'une valeur inférieure à 80 000 pesos.

La réalisation de ce programme a permis de supprimer 170 bidonvilles où vivaient cent mille personnes. A ce jour, 14 grands ensembles ont été construits; ils comportent 34 115 logements et 5 000 lots individuels et abritent une population de deux cent mille personnes. En outre 3 200 logements sont en cours de construction, ce qui permettra de porter à 42 315 le nombre de logements construits, dans le cadre de ce programme, au cours du sexennat 1970-1976.

Ces ensembles immobiliers ont été édifiés dans des zones à forte croissance démographique ou dans des quartiers en cours de rénovation. A la périphérie de ces ensembles, des espaces ont été réservés dans le but d'y mettre en œuvre des programmes de développement urbain et de favoriser ainsi, non seulement les destinataires des futurs logements, mais encore l'ensemble des habitations situées dans les zones intéressées.



Maison du type « Duplex » de l'ensemble « Ermita Zaragoza » où est établi présentement un dispensaire gratuit à l'usage des habitants de ce quartier.



Terrain de jeu devant l'un des bâtiments du grand ensemble « Président Madero » (logements de trois pièces).

LA NOUVELLE PEINTURE MEXICAINE

Nous ne prétendons pas offrir à nos lecteurs une vision exhaustive de la peinture mexicaine d'aujourd'hui. Nombre de créateurs contemporains, et des plus valables, ne figurent pas dans cette enquête qui n'étudie pas tous les peintres, mais quelques-uns des meilleurs artistes qui caractérisent le moment actuel de l'art mexicain.

GUNTHER GERZO

Luis CARDOZA Y ARAGON

L'art est à la mesure de l'homme, il en adviendra ce qu'il adviendra de l'homme. Tout est nouveau sous le soleil. Un art immobile, quel contresens ! Ce serait la négation de l'art, de la continuelle transformation de la vie.

L'opposition qui est faite entre les termes « abstrait » et « réaliste » est confuse, artificielle.

Comme le remarque Léon Dégand, l'art abstrait n'a plus pour objet l'expression des réactions affectives de l'artiste dans le monde, mais une technique trouvant en elle-même sa source et son aboutissement. Cependant, Dégand « ne peut pas nier les relations d'interdépendance entre l'artiste et le monde extérieur ».

Ne nous soucions pas des étiquettes. Le problème, si toutefois il en existe un, se déplace vers la question de savoir ce que sont de telles relations et comment elles se manifestent. L'art abstrait se trouve en apparence séparé de la vie, de la réalité : il exprime, ou plutôt il révèle, quelque chose, ou une grande partie, de ce qui déjà existait préalablement au langage qui cherche à le dévoiler. Il n'y a pas de création *ex nihilo*. « L'art de toutes les époques — dit Jean Bazaine — a toujours été non figuratif », et il nous propose comme suprême exemple Vermeer. Il serait également valable d'affirmer que « l'art a toujours été non figuratif », et ces deux assertions signifient dans le fond, la même chose. Vermeer sait aller au-delà de son émotion et incarner, rendre concrète sa vision subjective : son génie donne à son abstraction une suprême objectivité. Donner une corporéité aux marées obscures de l'esprit, en se servant du monde réel, de l'objet, ou en exécutant une transmutation extrême de ceux-ci, c'est-à-dire : en se servant toujours d'eux ; une telle opération, n'a-t-elle pas toujours été l'espoir le plus intrinsèque de l'art ?

Quelle soit abstraite ou réaliste, nous parlons toujours de la même chose : la peinture. Un sectarisme international voudrait faire croire que l'abstractionnisme est aujourd'hui le seul courant, et le seul authentiquement valable. On le disait déjà en Europe à l'époque de Bonnard ! Mais l'œuvre anthologique de nos grands muralistes garde et continuera à garder sa place magnifique.

Il est non moins certain que le galimatias pédant que l'on a si souvent employé pour plonger dans la peinture abstraite, a contribué, dans une mesure non négligeable, à éloigner d'elle le grand public. Malgré tout, face à l'indiscutable renouveau de la peinture abstraite ou non, on n'observe plus, au Mexique, le même dédain, la même froideur que voici quelques années. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'indifférence ou l'unanimité de jugement — quand bien même celui-ci serait élogieux jusqu'à l'idôlatrie — porterait à l'œuvre d'art un préjudice d'une toute autre gravité.

La vie d'une création se manifeste dans la polémique que son empire irrévocable engendre et dans les différents problèmes qu'elle pose à chaque génération.

Je n'ai jamais rencontré Gunther Gerzso. Je le connais à travers sa peinture. J'écris à partir de données immédiates de sa conscience. J'aurais voulu dire quelque chose à propos de son œuvre sans tourner mes yeux vers de vieux nuages. Peut-être faudrait-il au Mexique que nous tentions de cerner le mouvement de la peinture contemporaine, dont l'un des courants les plus marqués jusqu'à ce moment est celui, multiple, de l'art abstrait.

Pour qui a vu une exposition de Gerzso, il serait superflu de dire que l'artiste ne s'est occupé que de ce qui lui est

essentiel et non de ce qui est de l'ordre des apparences. L'abstraction ou la transmutation de Gerzso nous fait prendre conscience de notre primitif lien caché avec le monde. Le thème a été sublimé : il reste l'émotion, la façon de sentir, la réalité intérieure qui ne peut naître que d'une réalité extérieure, et qui nous permet d'accéder à celle-ci par l'éblouissement qu'elle crée. Les vertus personnelles sont manifestes : une architecture du regard, un sens du monde et le talent qui peut le faire apparaître. Lorsque nous voyons un tableau de Gerzso, nous savons qu'il est de Gerzso.

L'œuvre s'impose d'elle-même. L'analyse technique, comme d'habitude, ne nous mènerait pas très loin. J'aurais préféré faire offrande d'un sonnet à ces chimères angoissées. C'est avec acharnement et précision, avec logique et étonnement, que Gerzso a édifié son étrange refuge. Très souvent, cette peinture brûle par sa froideur, sa lumière métallique de nuits diafanées, par la minutie épurée qui enrichit délicatement chaque millimètre de la surface qu'il a peinte. L'œuvre de Gerzso, que ceux qui la connaissent admiraient depuis de nombreuses années, ouvre aujourd'hui un large débat, qu'elle impose en nous faisant participer de sa vision ; et cela grâce à l'extraordinaire qualité de ses valeurs et à la hiérarchie de ses caractéristiques. Parmi la jeune ou la nouvelle peinture mexicaine, Gerzso a toujours été seul et il le demeure. Sa compréhension de la peinture quant à ses limites, ses possibilités et ses singularités, lui est très particulière. En choisissant cette voie à une époque où seulement un ou deux de nos compatriotes s'y étaient engagés en faisant œuvre originale, Gerzso a suivi son impulsion la plus secrète. La poésie en son œuvre naît de la rigueur, de la tension, comme dans les ouvrages d'un petit nombre choisis de nos peintres. Dans l'unité de Gerzso, on peut discerner des tendances diverses : souci du chromatisme, souci du tactile, de la construction — pour donner une intensité au rectangle à travers un encerclement plus étroit, et interminable, de la réalité, de ses obsessions. Tableaux aux riches textures, ou lisses, dans lesquels l'accent est mis sur l'ajustement harmonieux des plans, l'équilibre des surfaces, les rythmes, l'unité mélodieuse de la couleur, ou sur le contraste des textures avec des surfaces dépolies, fondant ainsi un ordre admirable par ses valeurs picturales. Rien n'est laissé au hasard, à l'impulsion immédiate, aux accidents de la matière, ou dans son antipode : l'expressionnisme abstrait. Il y a là un témoignage sans contenu précis, d'une extrême liberté, et dense, qui, comme dans toute grande poésie, parle par l'exaltation intérieure gouvernée : elle nous transmet l'essentiel, avec ou sans références à ce qui nous entoure. L'émotion que créent ses fermentations et ses cargaisons d'images est plus profonde qu'une émotion purement esthétique. Elle dépasse toujours la sécheresse géométrique ou géométrisante, que seules la couleur et la composition peuvent généralement libérer de l'état de simple décoration, où la règle et le compas étouffent la peinture pour demeurer en tant que schéma ou ennui abstractionniste, aussi caducs que la redoutable peinture de genre ou la littérature de mœurs qui hantent encore les artistes d'Amérique.

Ce n'est qu'avec une vocation aussi vitale que celle de Gerzso, et avec la certitude de celui qui est en possession d'une véritable personnalité, que l'on parvient à une peinture aussi personnelle. Puisqu'il s'agit d'un moyen créatif différent, ma partialité l'atteint avec facilité et félicité. Il y a

dans chaque capitale une « avant-garde traditionnelle », un « académisme d'avant-garde », et aussi d'authentiques valeurs. La peinture de Gerzso appartient à un grand courant contemporain, mais elle ne s'efface pas en lui, elle ne se fait pas opaque, ni ne s'amenuise. Elle a un débit propre. Elle n'est ni une dérivation ni un affluent. L'on croit parfois percevoir des sublimations de nos céramiques, ou je ne sais quelles visions d'une saveur archéologique et d'un envol qui la ravit à tout souci d'enracinement forcé. Dans un prologue au catalogue d'une exposition de Gerzso, Wolfgang Paalen signale une « fusion de gloires antiques et de nouvelles promesses ».

La série pierreuse et viscérale dans laquelle il évoque et crée son Yucatán, chœur de verts et labyrinthes fluviaux, contraste avec la série où il évoque et crée sa Grèce, avec sa solitude harmonieuse, sa lumière calcaire, sa tragique blancheur érodée, jusqu'aux dernières toiles dans lesquelles débouchent *La Noche* et *Sur*. Son anthologie est surprenante. Il donne toujours une forme poétique au naufrage et à la sensation, au-delà de l'objectivité. Qu'advient-il d'elle si elle n'avait pas la possibilité magique de transcender l'émotion détachée des formes figuratives ?

Dans toute son œuvre de transfiguration, d'abstraction, la disponibilité est si vaste — c'est là sa vertu la plus importante —, que la « littérature » pourrait lui offrir sa pacotille en guise d'entremetteuse. Mais l'on ne peut pas traduire les langages. Chacun d'entre eux existe par lui-même, en lui-même, pour lui-même ; et, plus il sera langage en tant que tel, plus il le sera pour tout le monde. La poésie ne révèle pas ce qu'est la musique, ni la musique ce qu'est la peinture, ni la sculpture ou la danse ce qu'est la poésie des mots. Personne n'est clair dans pareille tentative. Justement, l'essence des arts est de ne pouvoir être traduits. Le reste : forêts qui empêchent de voir les arbres. Il n'y a pas d'ambiguïté par manque de résolution dans les meilleures tentatives, dans les plus valables. Il n'y a que des approximations, des déchiffrements. Et néanmoins...

Chacun trouvera des résonances, des appels et des défis différents. Gerzso a créé un monde visionnaire, dont l'accent le plus intime peut être entendu partout et a une valeur poétique pour tout homme. Œuvre d'une transparence qui intimide et dans laquelle nous pénétrons toujours plus loin aussi bien qu'en nous-mêmes. La fidélité s'impose d'elle-même envers son exigence, incarnée dans des signes qui lui sont propres et qu'elle a formés, avec lucidité, à tâtons, jusqu'à créer ces strophes de plaines désertiques et de tremblantes géométries blessées.

Angoissant est le dépouillement de ses derniers tableaux, de plus en plus désincarnés, de plus en plus plongés dans le tréfonds obscur des érotismes métaphysiques, des scepticismes passionnés, des enthousiasmes et des déceptions nés du réel. Où est la peinture en de telles œuvres ? Elle se trouve non seulement dans la ligne, la couleur, la matière, la composition — dans la forme au sens le plus large du terme — mais aussi dans la palpitation profonde et transcendante d'un esprit. Sur ces surfaces, accidentées ou planes, qui font songer à des émaux, nous touchons la chair vivante. La plus austère, la plus glaciale brûle d'un feu blanc. Sa flamme est de la couleur de l'air. Où prend fin et où commence le monde extérieur ? De même que le poète écrit perpétuellement le même poème, le peintre peint toujours le même tableau. N'est-ce pas vrai, Gunther Gerzso ?

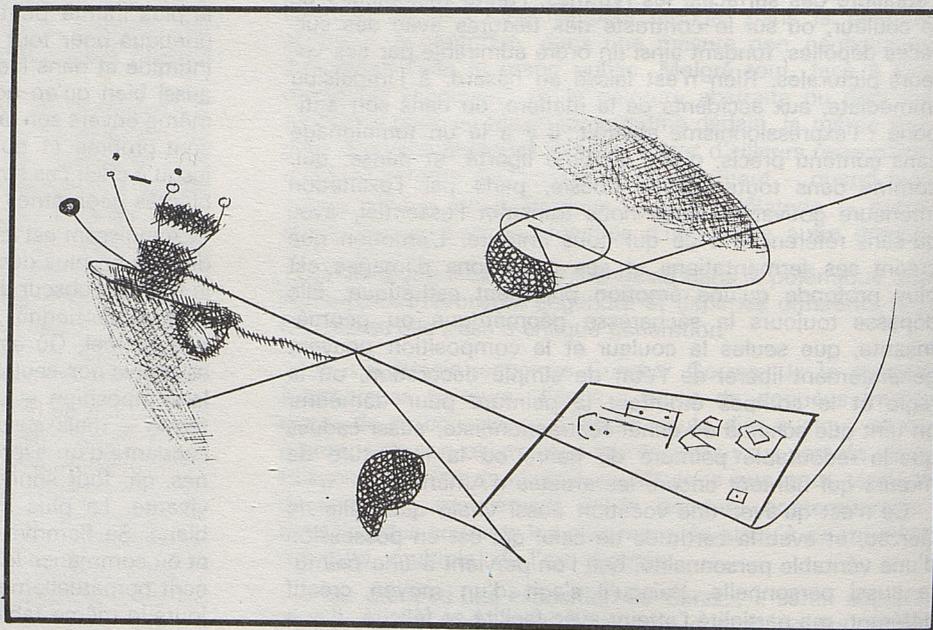
PELAEZ

par Octavio PAZ

Lorsque j'ai connu Antonio Peláez, il pouvait avoir dix sept ans. Il était depuis peu rentré d'Espagne et vivait avec un de ses frères, l'écrivain Francisco Tario, mon voisin et ami. Un jour, Francisco me dit : « Toño peint et j'aimerais que tu voies ce qu'il fait. Comme il n'ose pas montrer ses œuvres, il vaudrait mieux que tu les voies quand il n'est pas à la maison ». Quelques jours plus tard, Francisco et Carmen, sa femme, m'appelèrent : Antonio était sorti et tous deux m'attendaient pour me montrer sa peinture. Ce qui me frappa en premier fut la singulière (exemplaire) indifférence de ce garçon devant l'art qui prédominait au cours de ces années. Mais si dans ses tableaux il n'y avait pas de réminiscences des muralistes et de leurs épigones, par contre il était indéniable qu'il avait vu avec une sensibilité intelligente la peinture de Julio Castellanos et celle de Juan Soriano. Ces préférences indiquaient une double passion : la volonté d'ordre et l'impulsion poétique. La géométrie et le jeu. Dans ses tableaux d'adolescent se trouvaient déjà les semences de son œuvre future. Il me vint à l'idée que José Moreno Villa — poète, peintre et critique d'art : trois ailes et un seul regard de verdier — aimerait connaître la peinture d'Antonio. Je ne me trompais pas. Ils se connurent et quelques semaines plus tard Peláez travaillait dans l'atelier de Moreno Villa. Tout en peignant, ils écoutaient du jazz. Ils buvaient des pots de bière et le vieux poète espagnol rappelait Garcia Lorca ou Buñuel, Juan Ramón ou

Gómez de la Serna. C'est ainsi que commencèrent les années d'apprentissage d'Antonio Peláez, peintre ami des poètes. Je ne crois pas que le timide surréalisme de Moreno Villa ait laissé des traces dans la peinture d'Antonio. Je crois — cela oui — que sa conversation et sa poésie ouvrirent des fenêtres. Plus tard, il fit une rencontre décisive : Rufino Tamayo. Ensuite ce furent des voyages : Paris, Madrid, New York, Milan, Llanes, Salonique, Constantinople, Mycènes et Tapiés, un amas de grosses pierres frappées par la mer Cantabrique, et Rothko, Dubuffet et une après-midi insupportable à Maine Street, à Olivo Seco, dans l'Arizona. Voyager pour voir, voir pour peindre, peindre pour vivre. Un jour, le peintre resta seul avec lui-même : fin de l'apprentissage, début de l'exploration intérieure. Il avait ouvert les yeux pour voir le monde : il les ferma pour se voir lui-même. Lorsqu'il les rouvrit, il avait oublié tout ce qu'il avait appris.

L'espace dans la configuration de la plupart des toiles d'Antonio Peláez est un espace autre : le mur urbain. Paroi de collège ou de prison, de patio ou d'habitation populaire ou d'hôpital : superficie qui est plus temps qu'espace, étendue subie sur laquelle le temps écrit, efface et écrit à nouveau ses signes adorables ou atroces : les pas de l'aube, les empreintes des genoux écorchés de la nuit, la violence qui couve sous une paupière entr'ouverte, l'horreur qui a abandonné un front, la mémoire qui frappe à des portes, la mémoire qui avance en



tâtonnant le long des parois. Peláez peint l'espace de l'espace : le tableau est le mur et le mur est le tableau. Espace où se déploient les autres espaces : la mer, le ciel, les plaines, l'horizon, autre mur. La fonction du mur est double : il est la limite du monde, l'obstacle qui arrête le regard, et il est la surface que le regard transperce. Les yeux, guidés par le désir, tracent sur le mur leurs images, leurs obsessions. Le regard les change en un miroir magnétique où l'invisible devient visible et où ce qui est visible se dissipe. Le tableau est une paroi : la maison du bleu, le jardin des sphères et des triangles, la tour des soleils, la chaux qui garde les empreintes digitales de la lumière. Dans le ciel rosé du tableau se dessine un paysage — éclairé à peine par un soleil enfantin qui se dégage des griffures laissées sur le mur par les ongles des jours. La paroi est le monde réduit à quelques signes : ordre, luxe, calme, volupté, beauté.

Les quatre mots que je viens de citer s'associent en des couples contradictoires : « ordre/luxe, calme/volupté. » L'ordre est une valeur qui atteint sa perfection quand il ne lui manque ou qu'il ne lui reste rien ; le luxe est une surabondance, un excès ; le luxe bouleverse l'ordre. Le calme est la récompense spirituelle de l'ordre mais la volupté l'altère : l'agitation du plaisir transforme le calme en halètement. Le luxe et la volupté sont des transgressions de l'ordre et du calme. Les uns sont des puissances sensuelles, corporelles ; les autres sont des valeurs intellectuelles, morales. L'ordre est économie, la sensualité est dépense vitale ; l'un est proportion visuelle, l'autre est obscurité sexuelle. Dans la peinture de Peláez, la transgression de l'ordre par la sensualité s'exprime par l'irruption d'un enfant qui barbouille le tableau de dessins obscènes, qui égratigne les couleurs, pique les volumes, trace des figures indécentes ou agressivement idiotes sur les triangles et les hexagones sacrosaints, viole continuellement les limites du tableau, peint en marge des gribouillis et rend dérisoire ou inexistante la frontière entre l'art et la vie. Le critique puérile opère à l'intérieur du tableau-mur et le convertit en un véritable mur-tableau. Le rite public de la peinture se transforme en transgression privée du graffiti. Le tableau du peintre Peláez subit continuellement la profanation de l'enfant Peláez. Cette profanation est parfois l'agression de la sexualité phallique : d'autres fois, le plus souvent, elle se manifeste comme le retour à la

sexualité prégénitale, perverse et polyforme : érotisation infantile de tout le corps et de tout l'univers. La libido prégénitale est souriante, paradisiaque et totale : elle vit dans l'indistinction originelle, avant la séparation des sexes et des fonctions physiologiques, avant le bien et le mal, et le moi et le toi. Avant la mort. Elle est la grande subversion. La grande pureté. Ainsi que d'autres peintres de notre époque, Antonio Peláez a subi la fascination du mur. Dans son cas il ne s'agit pas d'une prédilection esthétique mais d'une fatalité psychique. Comme tout artiste authentique, Peláez a transformé cette fatalité en une liberté, et avec cette liberté il a construit une œuvre. Sa peinture nous séduit par les qualités esthétiques que désignent les mots ordre et calme ; également par la sobriété — luxe suprême. Mais la véritable séduction est d'ordre moral ; l'artiste se propose de libérer l'enfant que nous portons tous au dedans de nous-mêmes. Antonio Peláez pourrait dire comme Wordsworth : « L'homme est le fils de l'enfant ». Les pouvoirs sont terribles et sont divins : ce sont des pouvoirs de création et de destruction. Les enfants, ainsi que les dieux, ne travaillent pas : ils jouent. Leurs jeux sont des créations et des destructions, qu'ils jouent dans les cabinets ou à Teotihuacan. Sur le mur métaphysique de Peláez, les inscriptions délirantes, obscènes ou indéchiffrables sont la transcription des danses, des prodiges, des sacrifices, des crimes et des copulations que nous relatent les mythologies. Les gribouillages de l'enfant sont la traduction en langage du corps des contes de la création et de la destruction des mondes et des hommes. Tous les jours et sous toutes les latitudes les enfants répètent (reproduisent) dans leurs jeux les mythes sanglants et lascifs des hommes. Tous les jours les parents et les maîtres-juges et géoliers — punissent les enfants. La peinture de Peláez est la vengeance de l'enfant qui a dû passer des heures et des heures devant un mur. Le mur de la punition est devenu tableau et le tableau est devenu espace intérieur : lieu de révélation non du monde qui nous entoure, mais des mondes que nous portons en nous. Les soleils enfantins qui brûlent dans la peinture-mur sont des éclatements psychiques ; ils ne sont pas des signes, ils ne sont pas lisibles — sinon comme les signes d'une explosion. Ils sont les dévastations et les résurrections du désir. Le désapprentissage d'Antonio Peláez a été la reconquête du regard sauvage de l'enfant.

SORIANO

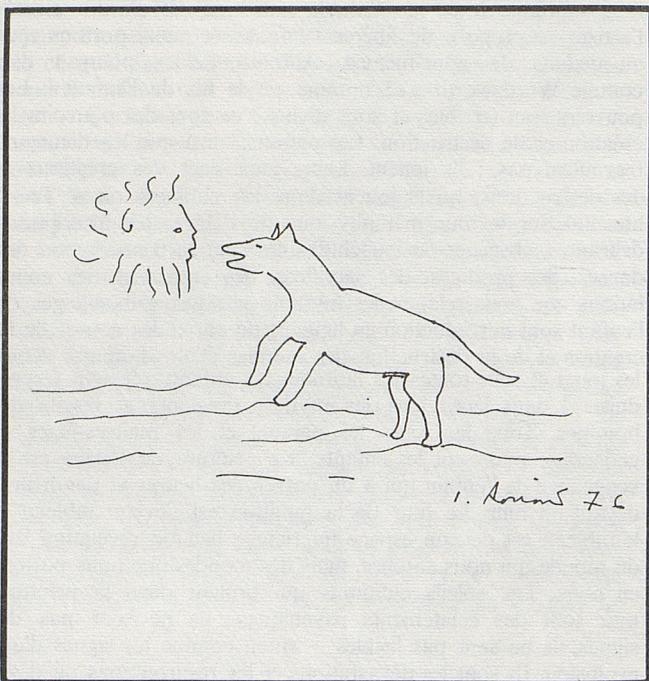
NOUVELLES IMAGES

par Sergio PITOL

Il n'est point d'œuvre littéraire, contenant des personnages, qui ne reflète, de façon tacite et presque toujours oblique, les prédilections de son auteur. Ces bals auxquels assistent les

héroïnes de Jane Austen sont les mêmes que ceux dont elle se régala elle-même. Le complexe rituel vespéral du thé, dans lequel officient si minutieusement les personnages de Ivy

Compton Burnett, est celui-là même qui apparaît une fois après l'autre dans les pages où ses biographes ont établi son portrait. Les personnages d'Alejo Carpentier écoutent de la musique, méditent à propos d'elle et en discutent avec autant de passion que cet auteur cubain peut le faire dans ses interviews. L'épouvantable dictateur de *Le Recours de la Méthode* ne profite-t-il pas d'une nuit d'escalade à New York pour assister à l'une des premières représentations de Pelléas et Mélisande? Et le consul et Lowry ne boivent-ils pas la même marque de *mezcal*? L'énumération serait infinie et



oiseuse. Et le fait lui-même ne me sert qu'à déclarer que si, en ce moment, j'étais en train d'écrire un roman et que j'essayais de trouver certains traits qui pussent contribuer à fixer la vraisemblance psychologique de l'un ou l'autre des protagonistes, il est fort probable que je choisirais de lui attribuer le goût pour la fréquentation, la conversation et l'œuvre de Juan Soriano; oui, pour la peinture de n'importe laquelle des trois périodes entre lesquelles les critiques divisent son œuvre — et qui nous semblent, à moi et à l'hypothétique personnage de ce roman inexistant, n'être que les variations, les points de départ et d'arrivée d'un processus visuel unique.

En route sur tous les chemins. De retour de presque tous. Sceptique et désenchantée, et, en même temps, éveillé et heureux, soumis devant la beauté et exalté par elle, Juan Soriano est l'auteur de l'une des œuvres plastiques les plus personnelles, les plus éloignées de toute rhétorique, de toute facilité tapageuse qui existe, et que l'on puisse trouver aujourd'hui au Mexique.

Sa peinture actuelle peut se placer sans trop d'obstacles à côté de ses tableaux d'il y a trente ou quarante ans. Parce qu'il y a en elle une fidélité, une loyauté irrévocable à l'égard de la poésie. S'il est vrai que tout dans son œuvre refuse le verbiage, et encore, que sa peinture est parmi celles qui se prêtent le moins à tisser de la littérature à ses dépens, il n'est pas moins certain que peu de tableaux suscitent autant que les siens un sentiment lyrique. Il y a en eux ce souffle indéchiffrable, vague et limpide — si je puis me permettre l'oxymoron — qui constitue l'un des attributs du poème.

Il y a toujours eu chez Soriano une conviction pleine d'amour pour ses thèmes et ses procédés. Réjouissance et communion avec ce qui est créé. « Je ne vois que ce que j'aime! Je suis épris du monde que je transcris! » Une semblable passion retenue, une semblable perplexité amoureuse se trouvent dans les fillettes tristes, dans les paysages et les chevaux, dans la femme langoureuse couchée dans un hamac de ses premières années et, dans les toiles exaspérées de son voyage en Grèce, tableaux à l'huile où les couleurs semblaient s'incendier et les formes trouvaient une nudité et une concision qui avant n'avaient été qu'ébauchées. Une nouvelle vision de l'érotisme apparut également dans ces toiles. Dans ses travaux antérieurs cet élément existait de façon profonde, il est vrai, mais avec pudeur; avec la même chaleureuse anxiété que celle qui se révèle dans la poésie de Lopez Velarde. Le sexe devient, dans les tableaux grecs, un élément libéré et libérateur; d'où le fait que dans le Mexique paisible des années cinquante, il revêtisse un caractère de profond défi envers les sempiternels tartuffes et les dissimulateurs. Et cette perpétuelle conviction amoureuse transpire, s'intensifie et s'épure dans les tableaux des dernières années; il est difficile de trouver dans les arts plastiques actuels un univers aussi débordant d'affirmation que celui-ci: colombes, arbres en fleurs, jeunes corps, ciels sillonnés par d'étranges présages, forêts d'un bleu terne parcourus par de blêmes fils d'argent, familles de sirènes qui jouent à se confondre avec l'océan qui les entoure. Les thèmes et les éléments chromatiques constituent un chant serein, palpitant, tremblant d'amour envers tout ce qui respire et vit, tout ce qui joue et danse. Chant en aucune façon programmatique, mais surgi d'une authentique joie de vivre capable d'arrêter le chaos et de l'exclure à jamais du tableau. Chant qui naît avec autant de naturalité que le fait de respirer.

Dans les nouveaux poèmes de Juan Soriano, ses moyens d'expression sont utilisés avec plus de sagesse que jamais. Son humeur est plus secrète. Son habileté consiste en ceci, qu'aussi bien dans ses peintures à l'huile que dans ses lithographies, tout procédé technique a tendance à disparaître, ainsi que tout autre support matériel de l'œuvre, pour se fondre en une pure image visuelle, vibrante, lyrique, enrichie par tout ce qui a contribué à la créer, mais en même temps indépendante, autonome, sans aucun appui, suffisamment mûre pour établir ce dialogue mystérieux, différent selon les périodes et les latitudes, mais toujours cohérente avec lui-même, qui est le soutien de toute œuvre d'art auprès de ses spectateurs.

Paris, juin 1976.

CORONEL

LA COULEUR ET SES SIGNIFICATIONS

par Juan ACHA

Les motifs abondent — et aussi les mérites — pour qualifier de coloriste ce peintre mexicain (né en 1923). La prédominance visuelle de la couleur sur les formes confère à ses œuvres l'actualité que suppose le fait même d'explorer les possibilités d'expression ouvertes par la libération de la couleur. L'agressivité chromatique caractérise sa peinture et lui confère sa qualité esthétique. Mais le fait de porter l'audace coloriste jusqu'à ses extrêmes conséquences picturales implique des dangers, dans la mesure où l'on s'efforce ainsi de corriger et de rénover les habitudes du langage visuel. On en vient de la sorte à heurter les présuppositions et à altérer l'équilibre entre rupture et continuité, qui devrait être observé — du moins le supposons-nous — en toute création culturelle.

S'il est exact qu'elle heurte ainsi notre sentiment hédoniste de l'harmonie, l'œuvre de Pedro Coronel nous suggère toute une gamme de significations diverses et enrichit le panorama artistique de son pays et de l'Amérique Latine toute entière. Rares sont les artistes qui nous offrent au même degré que lui une orchestration emplie de lumières et de flamboiement, qui finit par nous captiver par son dynamisme et parce qu'elle porte en elle cette violence chromatique que nous considérons, à tort ou à raison, comme quelque chose qui nous est propre, dans le monde préhispanique et dans nombre de nos manifestations populaires, cette violence chromatique dans laquelle nous voyons aujourd'hui l'une des marques distinctives de notre personnalité latino-américaine et de notre identité nationale.

Mais la question n'est pas aussi simple, aussi unilatérale que nous pourrions le croire. L'agressivité chromatique de Coronel est loin, en effet, d'être uniforme et constante.

En examinant son évolution depuis sa première exposition individuelle (en 1954), nous pouvons constater ses incursions dans un expressionnisme de style «picassiste», dont les objets de la vie quotidienne constituent souvent le thème central, puis ses intentions allégoriques et évocatrices, en des œuvres où il juxtapose des personnages mythiques. Après l'étape de la flambée des couleurs et de la simplification de la figure, il se plaît, à partir de 1962, à exalter la texture. Il entre, ensuite, dans une phase d'abstractionnisme qu'il ne tarde pas à dépasser, pour retourner aux ornements en 1964 et pour imprimer à ses œuvres, à partir de 1966, une franche agressivité chromatique. A certains moments, il lui arrive de se consacrer à la sculpture ou d'exposer sporadiquement des dessins. Tous ces faits sont patents; nous ne pouvons cependant parler d'une évolution ordonnée, cohérente et continue. Pedro Coronel,

en effet, reste réfractaire aux systèmes et il échappe au piège des théories. Il préfère la libre spontanéité. C'est ainsi que, jusqu'à ce jour, il a fait indistinctement appel à toutes sortes



Pedro Coronel

Dessin original de Pedro Coronel

de configurations, de formes et de styles. Il recule, change de chemin et avance, en toute insouciance, sans nulle affectation. Ce qui l'intéresse est la lutte que la couleur est en mesure de soutenir contre toutes sortes de formes, d'ornements et de textures. Il met tout au service de la couleur, et parvient ainsi à une intensité chromatique qui, à maintes reprises, a été taxée de vide ou purement décorative. Ses peintures continuent à osciller encore aujourd'hui entre le nuancé subtil et l'abrupt chromatisme, entre la délicatesse et la rudesse, le poli et le granuleux, la couleur directe et la transparence; et, dans certains cas exceptionnels, la forme parvient à s'imposer. On peut se demander d'où vient cette conception de la couleur, en quoi elle consiste et vers quoi elle tend.

On peut se demander également — et ceci constitue encore une question à laquelle il n'est pas simple de répondre — si la gamme chromatique de Pedro Coronel est typiquement mexicaine ou latino-américaine en général. Nous savons seulement qu'en aucune façon son œuvre ne peut se situer dans le prolongement de l'art européen ou nord-américain. Faut-il penser qu'il emprunte la couleur à la réalité locale ou qu'il l'invente, avec une sensibilité qui est le produit de notre écologie? Faut-il croire à l'existence de couleurs qui seraient le fruit d'une identité nationale, d'intensités chromatiques qui relèveraient d'une idiosyncrasie ou simplement de préférences pour telle ou telle gamme? Nous posons toutes ces questions parce que la couleur, comme tout ce qui est perceptible, nous parle de l'homme, et parce que bien des idées préconçues nous empêchent encore de capter ses messages.

Si, en parcourant son œuvre, nous contemplons son tableau à l'huile *Naturaleza Muerta*, de 1958, par exemple, nous nous trouvons en présence d'un rythme de figures imbriquées, avec une couleur qui les harmonise. Le problème est nettement plastique, dans la mesure où l'artiste conçoit la superficie en fonction de la peinture moderne et apporte des solutions dans un esprit de totalité. Il déforme les figures, avec des intentions expressionnistes, et il les harmonise avec une couleur qui est fort loin d'être locale (propriété des objets représentés) ou localiste, mais qui a pour objet de stimuler les états émotifs. Si nous éprouvons une sensation de primitivisme à certaines étapes de la création de l'artiste, c'est en raison d'une sensibilité picturale, qui ne prête pas encore beaucoup d'attention à l'existential et au monde environnant.

Le primitivisme est plus évident encore dans la figure unique de *Lo interno mágico*, de 1963, qui se situe à mi-distance du totem et de la configuration bio-morphique, avec son rythme de creux et de concavités, ambiguïté qui stimule notre imagination et nous transporte en des mondes infiniment éloignés dans le passé. La couleur, pour sa part, est lumineuse, et elle renforce le primitivisme de la figure, par les inter-réactions que les rouges, les violets et les oranges exercent les uns sur les autres et sur le fond de pur azur. A première vue, nombre de personnes penseront de bonne foi que Pedro Coronel a subi l'influence de Tamayo, un maître qu'il admire. Cependant, en examinant plus attentivement, nous constaterons de grandes différences entre l'art de Coronel et celui de ce pionnier qui s'écarta des gammes admises pour conférer à sa palette une aura lyrique, magique et populaire. Dès cette époque la luminosité de Pedro Coronel a déjà un caractère unique.

Par contre, dans *Los orilleros del espacio* (les lisières de l'espace), de 1964, la palette devient lyrique, grâce à la gradation du coloris et aux personnages, désormais mieux définis, vraisemblables et identifiables, et qui naissent de l'imagination créatrice de l'artiste en tant qu'expression d'une nostalgie du passé précédée d'une angoisse existentielle. Les préoccupations exclusivement picturales ont cédé la place aux émois existentiels, et le sentiment de monumentalité devient plus évident.

Le triomphe de la couleur est total dans des œuvres comme *Año I luna*, de 1969, avec son alternance rythmique de taches soigneusement délimitées. Après la figure-objet, la figure mythique et l'ornement, Pedro Coronel passe alors à des formes qui constituent tantôt des signes et tantôt de simples périmètres de zones chromatiques. Les trois couleurs primaires et les trois secondaires sont présentes; ce sont leurs dimensions, leurs répétitions et leurs emplacements qui confèrent sa vie propre à la superficie picturale.

Dans tous les cas, nous sentons que la sensibilité de Pedro Coronel jaillit sans attaches formelles ou picturales, sans intention d'exprimer des faits ou des états d'esprit. Le message jaillit de la couleur même avec une ivresse de plus en plus visible. En cette activité dionysiaque, nous voyons ce qu'il y a de plus essentiel en cet artiste mexicain.

Son jaillissement dionysiaque des couleurs est le cri d'un homme agrippé à ce que son identité comporte de plus élémentaire, Nietzsche n'a-t-il pas écrit avec raison que, dans le dionysiaque, la nature « se réconcilie avec l'homme, son fils perdu? » En d'autres termes, ce jaillissement est la résurrection de l'homme des catacombes, qui à l'aide de signes et de dessins, créait les germes d'un art nouveau, au moment où, au dehors — ou au-dessus — l'art gréco-romain était en train d'agoniser. Car le coloris de Pedro Coronel est celui d'un homme qui renonce à bénéficier des conquêtes de l'art et qui sent, avec angoisse et avec joie, qu'il est nécessaire de s'engager sur un autre chemin, qu'il considère comme plus proche des aspirations de sa collectivité ou propre à cette dernière.

Nous pourrions trouver, dans l'œuvre de Coronel, d'autres exemples d'exubérance de la couleur. Par exemple en cette sorte de paysage imaginaire de *Poética lunar 6*, de 1972, ou encore dans l'allégresse de *Edad de los silencios*, de 1973. Si nous préférons la délicatesse du nuancé, nous devons penser aux trois œuvres présentées au cours de sa dernière rétrospective au Palais des Beaux-Arts, en hommage à Justino Fernández, et qui s'intitulent *Sobre la tumba de Justino* (Sur la tombe de Justino).

Sa force coloriste nous éblouira en toute occasion. Nous serons impressionnés par sa monumentalité, captivés par sa vigueur démoniaque. Pour sa part, le milieu artistique mexicain et latino-américain lui est redevable de la destruction des tabous auxquels restait soumis le domaine de la couleur. Sa personnalité artistique est indiscutable. Espérons que sa valeur de coloriste sera, tôt ou tard, pleinement reconnue en Amérique Latine. D'ores et déjà, nous savons parfaitement que nous n'arriverons jamais au terme de l'étude de son coloris, de sa perception et de nos interprétations. Son œuvre exige un renouvellement périodique de nos conventions de lecture.

es de
grada-
éfinis,
nation
je du
ations
kisten-
vident.

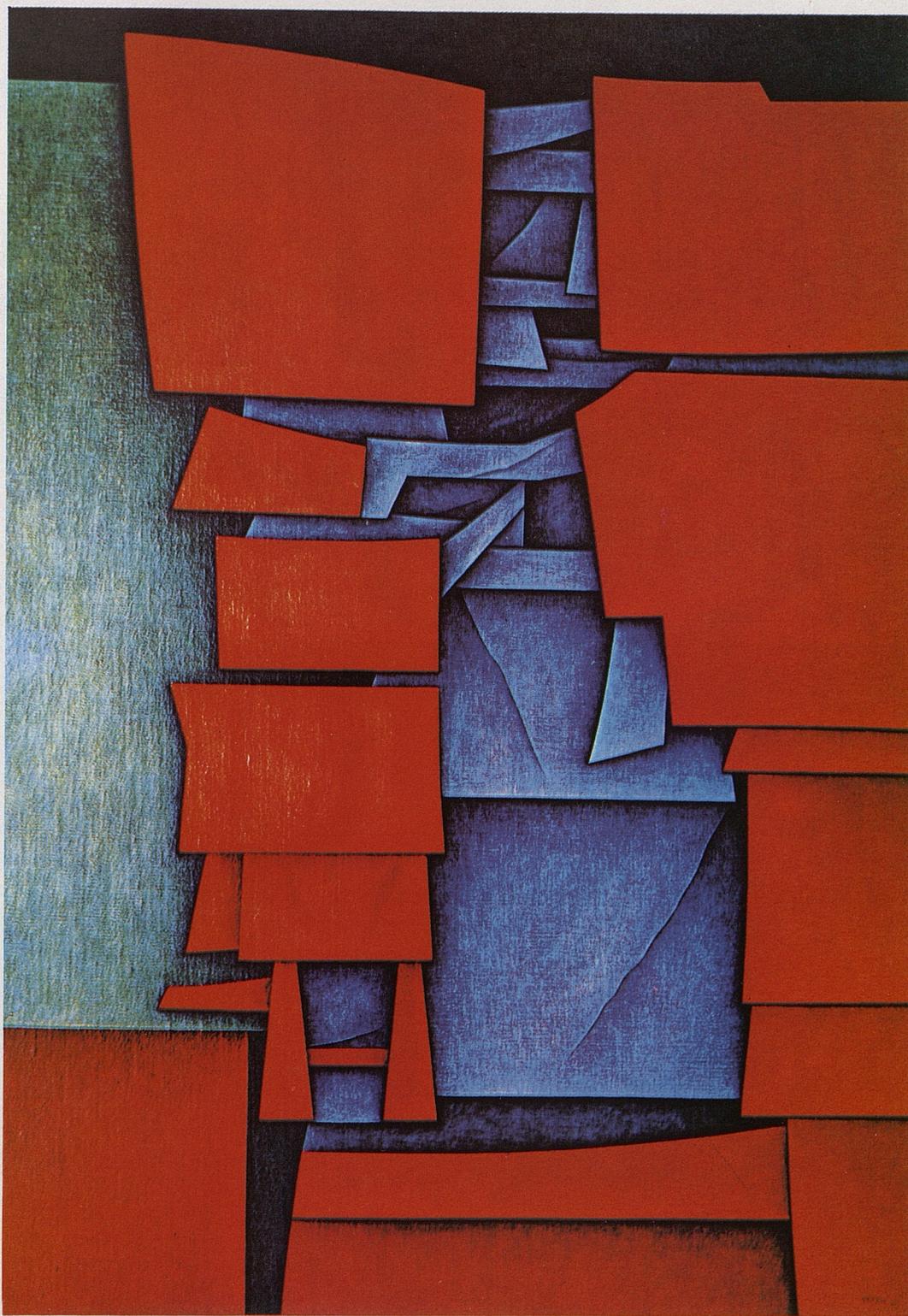
omme
aches
e my-
ormes
mètres
trois
leurs
opre à

Pedro
inten-
essage
plus
il y a

d'un
s élé-
ns le
n fils
ection
des-
i, au
train
d'un
t qui
s'en-
roche
nière.

autres
cette
2, ou
73. Si
penser
spec-
Fer-
ur la

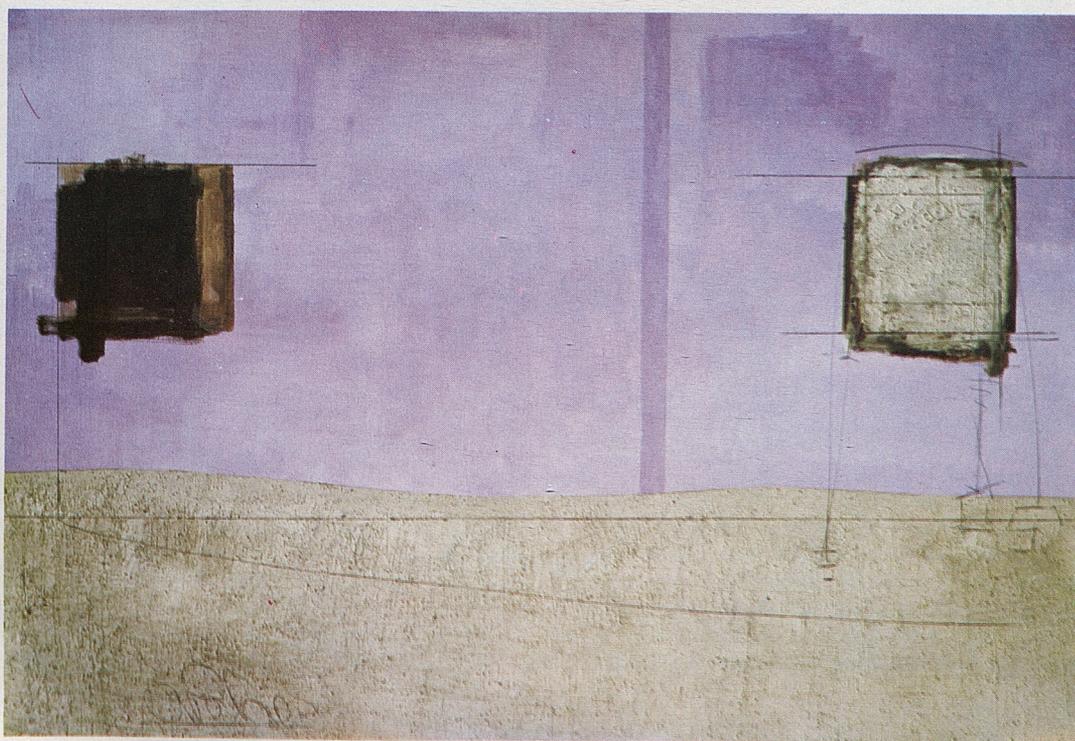
Nous
ar sa
xicain
n des
r. Sa
valeur
Amé-
nous
de sa
enou-



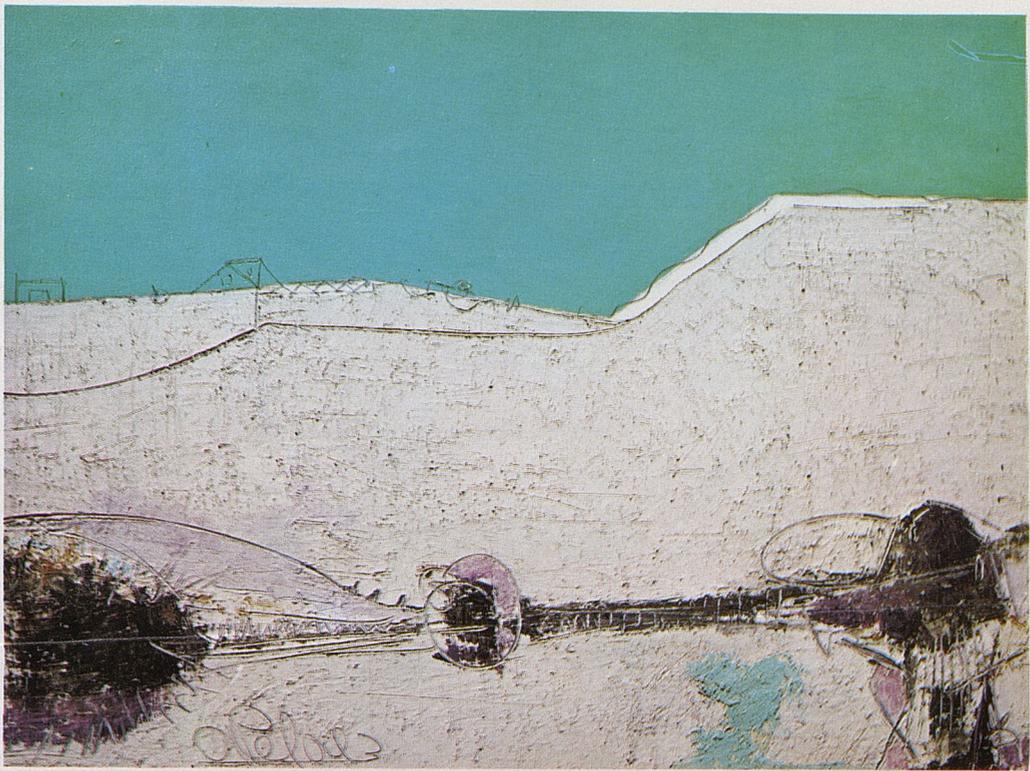
Gunther Gerzso



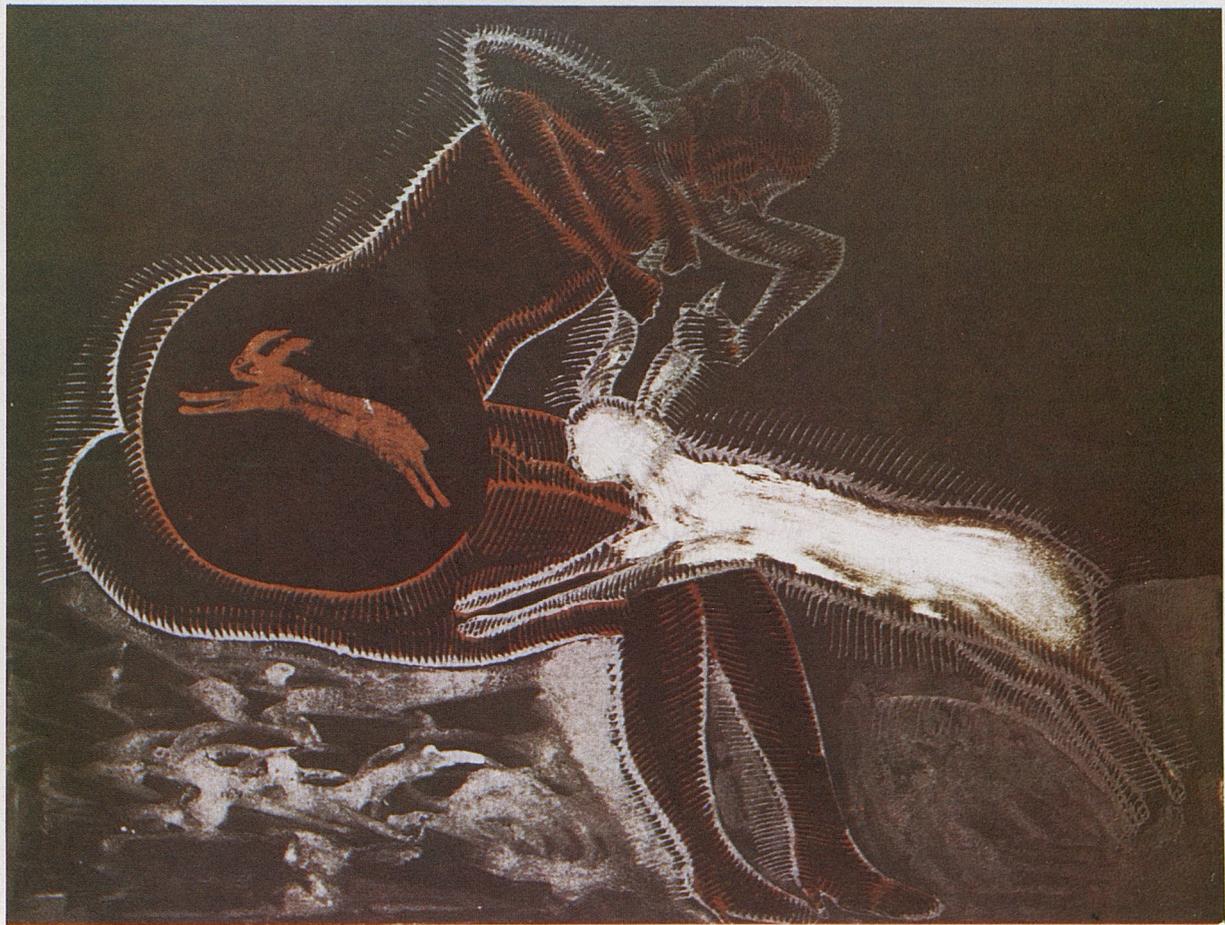
Francisco Toledo.



Antonio Pelaez



Antonio Pelaez.



Francisco Toledo



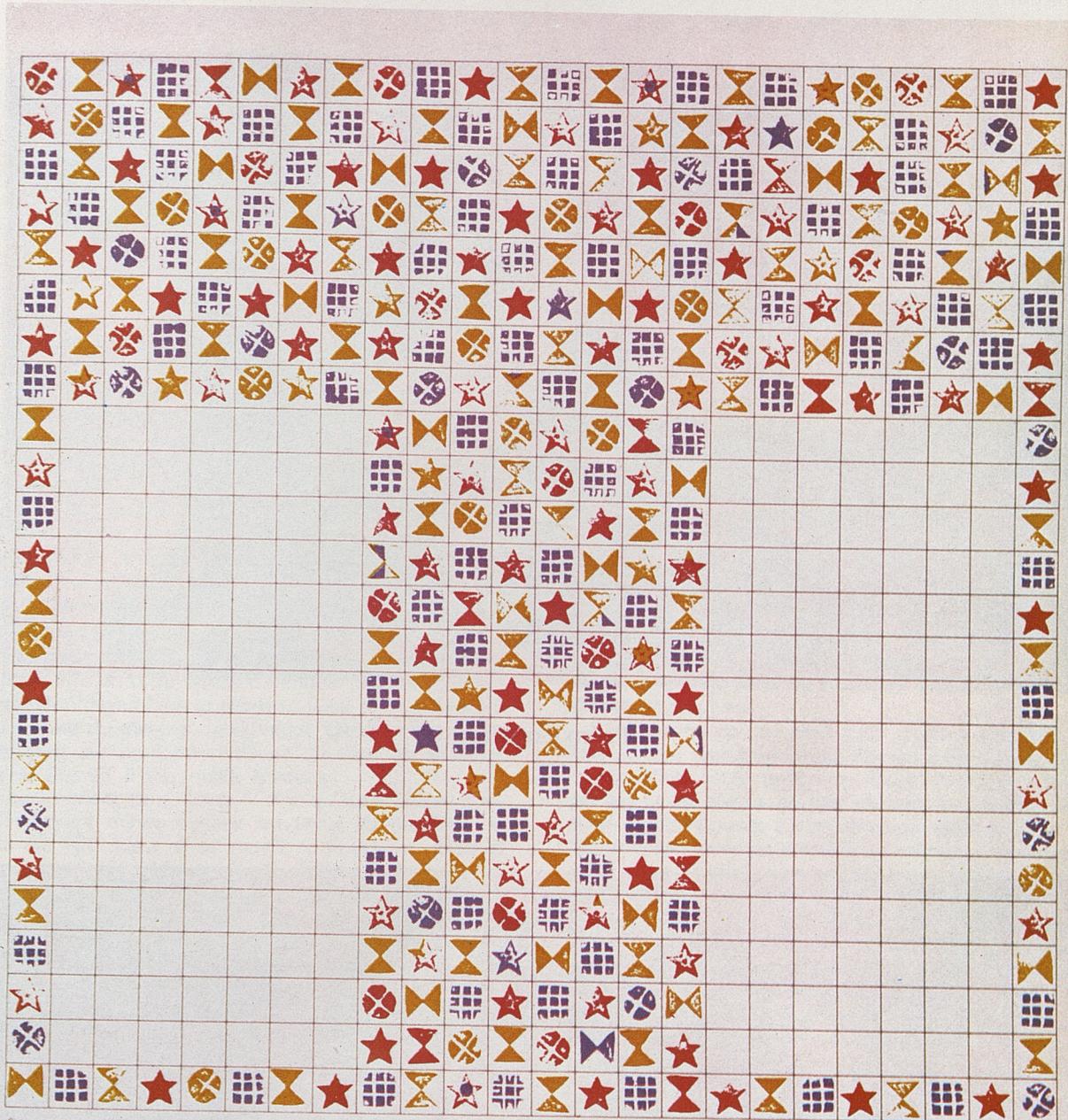
Juan Soriano



Alberto Gironella



José Luis Cuevas



PA

1079 75

Vicente Rojo



Pedro Coronel



Pedro Coronel
28

GIRONELLA

DU BON USAGE DES REINES MORTES

par Edouard JAGUER

Hier, ou mieux voici deux siècles ou trois c'était un personnage de chair : une reine, s'il vous plaît, belle peut-être, comme assez bizarrement une comparaison fréquente prétend qu'elles soient toujours, mais reine en tous cas et par cette grâce de riches brocarts parée, parmi les ors de l'Escorial... Un tour d'objectif, et puis la voilà peinte, et puis morte et ensevelie, et voici au Prado son effigie contemplée par les silencieuses cohortes de touristes, reproduite dans les livres et tirée en cartes postales, par millions, d'un méridien à l'autre. Et puis advient l'ultime péripétie : un autre peintre passa par là et une idée lui naît... De peintre à peintre, à deux siècles et plus de distance, une tête de reine ne compte plus guère, et un dialogue peut s'établir, d'aucuns diraient à tue-tête. Et enfin, telle qu'en elle-même un jour ou l'autre un coup de canif vengeur dans le contrat de l'immortalité devait bien la changer, voici ce que devient l'ancienne reine du tableau : une vague tache ourlée de lignes blanches sur un fond sableux ; ou bien un masque abandonné auprès d'une quille baroque.

Tout ceci revient sans doute à dire qu'issue d'une figuration, et l'ayant minée comme on verra, la peinture de Gironella est elle aussi, à sa manière, figurative. Mais il importe d'examiner comment elle le devient, même si l'on saisit d'emblée qu'elle ne peut l'être que par négation ou litote. Ainsi, l'on connaît, de Picasso, ces « ménines » ou ces « femmes d'Alger », coups d'épée ou coups de chapeau, qui ne sont, malgré toute la virtuosité apportée à la transformation du thème initial, qu'opération purement linéaire, où la « révision » et la « correction » souhaitées par Picasso ne s'exercent que sur un plan. Au contraire, Gironella, partant par exemple du portrait de « la Reine Mariana » de Velasquez, s'attaque simultanément non seulement à tous les aspects sensibles de ce chef-d'œuvre connu et reconnu, mais aussi à toutes ses perspectives secrètes, selon les différents clivages matériels et spirituels que sa fantaisie suggère à l'opérateur. Cet écorcement, doublé de dissection, le peintre y parvient tant par des modifications successives de la silhouette du modèle que par la substitution d'autres objets aux accessoires du décor initial, tout en altérant progressivement les textures essentielles qui ont servi de prétexte à l'art spécifique de Velasquez : le rendu des étoffes, la tonalité des carnations, les coques de la chevelure. Le surgeon final de ce travail de greffe patient et insidieux, ce peut être, comme nous l'avons vu, un hibou, ou un chien, ou bien encore une monstrueuse arabesque perdue dans l'angle d'une plage de bitume : en tout état de cause une image absolument différente de sa souche. En apparence tout au moins, car l'on peut en fin de compte se demander si l'étonnante analyse spectrale à laquelle se livre Gironella ne révèle par le contenu véritable de l'image initiale, monstre latent dans le portrait du personnage depuis le moment

où il posait pour Velasquez.

Passage sur un autre plan encore, ces modifications de la matière dont la moindre, ici, consistera dans le remplacement de la « figuration » de l'étoffe (robe de la reine et draperies environnantes) par l'étoffe elle-même, à ceci près que les riches tissus deviendront chemin faisant nippes et haillons bien appropriés à la carcasse disjointe autour de laquelle ils flottent. Puis, au-delà des changements de « grain » ou de « pâte », au-delà de l'incorporation de toiles de sac déchirées et recousues, à la Burri ou à la Millarès, voici poindre, comme naturellement entraînés par une sorte de magnétisme à la fois sournois et diluvien, certains éléments parfaitement extra-picturaux, empruntés au domaine du « ready-made » ou du « relief » : masques et mains de bois ou de cire, fragments de boiseries, pieds de meubles saugrenus et moulures.

L'on devine ce que peut avoir d'effarant pour le spectateur encore tout emmitoufflé de ses préventions anciennes et nouvelles, cette randonnée à dos de totem à travers les plaines et les sierras de l'art de tous les siècles, depuis le tracé rupestre jusqu'à l'assemblage fascinant des épaves quotidiennes dont les prétendus « nouveaux réalistes » tirent un si mauvais parti ; en passant bien entendu par le « style » classique, celui de l'image initiale, riche encore de tous ses fastes et de toute sa poussière culturelle, par la touche passionnée à la Daumier ou à la Géricault, les vibrations impressionnistes, la construction par plans du cubisme, les carrés abstraits et les zigzags de l'abstraction lyrique. Anthologie frénétique de la peinture, et peinture critique par conséquent que celle de Gironella. Mais aussi critique lyrique.

Car admettre que l'un des principes qui gouvernent l'expérience de Gironella tient dans cette collision de styles et d'éléments hétéroclites ne suffit pas. En fait, il existe à cet aspect purement négateur de la démarche de Gironella une contre-partie strictement poétique, et de sublimation délibérée, sur un plan de rencontre qui leur avait jusqu'alors fait défaut, de ces styles et de ces éléments disparates. Cette collision (ou cette collusion) de techniques et de matériaux hétéroclites, parfois selon les trois dimensions de l'espace sensible, ne va pas sans évoquer la « collision flamboyante de mots rares » préconisée par Jacques Vaché dans une de ses « Lettres de Guerre » d'autant mieux que ce n'est pas par simple caprice que Gironella prend pour cibles d'illustres personnages du passé, et qu'en ce sens au moins son expérience relève davantage de la machination éthique, à vocation subversive, que de la simple irrévérence.

Bien davantage qu'à l'abstraction véritable ou au pastiche généralisé, les fins qu'il poursuit ressortent à la plus haute *distraction* : non pas mascarade, mais symphonie déconcertante où la déchéance d'un thème ressassé et déformé à satiété ne fait que préluder à la triomphante apparition de formes nouvelles.

TOLEDO

« LE LANGAGE DES CHOSES »

par Jorge Alberto MANRIQUE

Toutes les choses que nous voyons dans le monde, celles qui s'animent à la lumière du jour, bien que nous ne connaissions pas leur langage, ont leur parler, leur façon d'être et leur compagnie...

(Bernardo de Balbuena : El Bernardo)

L'œuvre de Francisco Toledo nous offre un mode d'approche et de vision du monde.

C'est peut-être là l'élément clé, ou l'un des éléments clé de son tracé de l'huile sur la toile, de la gouache sur le papier, de la laine sur la trame d'un tapis, du crayon sur le papier ou de l'acide sur la plaque de cuivre. Dans tout son labeur (qu'il nous faut bien appeler artistique faute d'un mot plus adéquat — bien qu'en le faisant nous commençons à ressentir l'agacement d'un terme qui ne cadre pas parfaitement) nous apparaît cette possibilité de reconsidérer notre attitude envers les êtres et les choses. Toledo nous demande de revenir à la vision de la réalité qui est celle, ou peut être celle des fous, celle des vieilles cultures : celle que l'exercice de ce que nous nommons raison nous a arrachée. La vision acceptée en ce qui concerne le monde, celle qu'on nous permet de pratiquer, est une vision dans laquelle les choses sont forcément objectivées. Une raison qui établit une séparation comme unique possibilité de comprendre la réalité.

Mais c'est ici que Toledo parle le langage des choses et nous fait découvrir (ou plutôt redécouvrir) que dans la réalité sourd une vie en tout et partout comparable à la nôtre. C'est cela qui rend déconcertantes les œuvres de Toledo, et en même temps ce qui les rend infiniment attrayantes. Ce qui peut, fût-ce un seul instant, nous arracher à notre univers quotidien, nous faire toucher à des zones normalement endormies de notre être intérieur et nous mettre en face de quelque chose dont le souvenir nous est interdit, produit en nous un bouleversement et une fascination spectaculaires.

L'école, la vie quotidienne, nous font concevoir le monde par cloisons étanches, gouvernées par des catégories définies et différentes entre elles. L'apparence nous présente une réalité — partagée en règnes, familles, genres, espèces — définie, classifiée, mesurée. Mais derrière cette apparence, à un autre niveau de vérité, de telles distinctions commencent à s'effacer et à perdre leur sens. C'est à ce niveau que se réfèrent les formes inventées par Toledo : une situation où tout ce qui existe semble appartenir à une même espèce. Ici l'on n'applique pas notre échelle de valeurs normale (anormale?). Les formes et les caractéristiques ne sont pas liées indéfectiblement aux choses, mais ont des fonctions aisées, libres, transitoires, à la recherche d'un objet où se poser. Le passage d'une espèce d'objet à une autre espèce est non seulement possible, mais continu, puisque il n'existe qu'une seule espèce universelle qui acquiert successivement divers visages.

Les images et les formes dans les œuvres de Toledo ne nous disent ni ne nous décrivent rien de spécifique. Son écriture n'est pas un tracé hiéroglyphique qui contiendrait des messages

déchiffrables. Tenter un tel genre de lecture dans ses tableaux serait une tâche oiseuse et inutile, vouée à l'échec : elle se noierait dans une mer de confusion et de superficialité. La seule lecture qu'on en puisse faire — j'entends — est celle qui peut nous amener à reconsidérer notre attitude devant le monde. Cette démonstration implicite que la réalité est impossible à appréhender rationnellement nous invite à renoncer à disséquer la réalité, à accepter le fait que la réalité ne peut être entendue, mais seulement vécue. Et être vécue de façon telle que la barrière fallacieuse qui nous sépare des objets-outils disparaisse. Plongés dans le monde en un continu « prends et donne », nous vivons effectivement et honnêtement en lui dans la mesure où nous nous intégrons à lui, où nous nous fondons en lui, où nous admettons notre appartenance à cette espèce unique de telle sorte que nous nous reconnaissons pierre, arbre, bête et que dans les pierres, les arbres et les bêtes nous voyions nos égaux.

Si nous agissions ainsi nous retrouverions le monde des mythes, le monde que Francisco Toledo redécouvre dans ses œuvres et nous propose. Le monde mythique du Ixtepec de son enfance, celui des contes des grands-parents, de ceux qui les savent encore. Mais il ne s'agit pas d'une réalité fantastique, comme on pourrait le penser par erreur. Le fantastique propose une réalité sublimée, spirituelle (dans le sens traditionnel du terme) qui est ou prétend être par-delà, par-dessus la réalité qui nous entoure et qui se veut supérieure à elle. Le mythe, par contre, ne se veut pas supérieur à l'existence des choses, mais il se contente d'en rendre compte, il est au-dessous d'elles ou de leur apparence, comme fonction de la relation, de la fraternité qui nous fait un avec les choses. Le mythe n'est ni un jeu ni un ornement, il est une véritable manifestation du lien indissoluble entre hommes, animaux, plantes, pierres. Lorsque nous objectivons le mythe, par cela même nous lui faisons perdre son essence et sa condition de vérité. Il n'y a pas de mythe véritable et vivant sinon alors qu'on le réinvente, qu'il est revécu par chacun des individus qui appartiennent à la communauté qui l'a créé. Chacun refait les mythes, s'ils lui sont nécessaires pour justifier sa place dans le monde; sinon, il les change uniquement en contes.

Toledo, personnage culturellement hybride, ne raconte pas de mythes dans ses œuvres : ses œuvres, dans lesquelles se mêlent indistinctement des éléments champêtres et citadins, anciens et modernes, extraordinaires et quotidiens, participent de la condition du mythe; elles sont la manière par laquelle Toledo rend compte des choses et — pour cela — elles nous proposent de réorganiser notre situation dans le monde de ce que nous appelons objets. Dans sa marche à travers le monde,

dans son contact avec des situations très éloignées de celle qui lui a donné sa première inspiration, Francisco Toledo a trouvé d'innombrables engins : il les a faits siens, en les incorporant à sa vision mythique de l'univers, et, comme tels, ils apparaissent dans ses œuvres. L'action a été possible précisément parce que le mythe n'est pas pour lui un récit objectivé, mais quelque chose qui devient acte à chaque instant. Il invente des mythes au même titre que les inventèrent les anciens, comme les inventent journellement ceux qui peuvent participer d'une même communion avec le monde que notre culture « rationnelle » nous interdit. Passer d'une espèce à une autre, affirmer l'existence d'une seule espèce qui se montre sous des apparences différentes et instables, s'étend maintenant à des objets très variés, mais le processus est le même. Certaines choses se modifient au contact des autres, de même que nous les modifions et que nous nous modifions en entrant dans cette sorte de contact avec elles.

Le passage constant de l'un à l'autre, à tel point que « l'un » et « l'autre » commencent à perdre leur sens, est aussi vrai dans cette situation *dans* la réalité (plutôt que *face* à la réalité) qu'il est vrai dans les œuvres de Toledo. Nous ne pouvons pas distinguer le moment où le poisson cesse d'être poisson, pour devenir phallus, où il ne s'agit déjà plus d'une grenouille mais d'une femme, où la table commence à marcher par sa propre volonté. Nous ne savons pas quand les souliers ont commencé à parler, et les pierres à avoir un comportement sexuel.

Le sexe est une présence constante dans les œuvres de Toledo. Hommes, femmes, animaux, choses, dansent une sorte de danse œcuménique du sexe. Car, dans le fond, toute relation véritable, qui va au-delà du superficiel, ramène d'une façon ou d'une autre à l'acte sexuel, dans tout ce qu'il a de lucide et de profond, d'agréable et de solennel. Si l'acte sexuel a été à l'origine du monde, sa marque se fait sentir dans toutes les choses et dans le fonctionnement des choses, les unes par rapport aux autres. Lutte et union, jeu et liberté, le deux, la dualité première. Dans Tloque, dans Nahuague, nuit et jour, rêve et veille, soleil et terre. Notre rapport avec les hommes et les choses, pour être véritable, est une sorte de rapport sexuel. Notre intimité la plus vraie est marquée par cette dimension de nous-même qu'est le sexe; en nous ouvrant jusqu'à ce niveau nous débordons et nous fondons avec l'autre. Rite et acte sacré, l'acte sexuel sacralise notre vie de relation.

Le problème de l'expression n'existe pratiquement pas

ROJO

SON CAHIER D'ECOLIER

Vicente Rojo est parvenu à exercer parallèlement son double métier de peintre et d'artiste graphique. Ses premiers tableaux étaient, pour cette raison, rigoureusement structu-

rés. Il aimait employer de grandes toiles et des quantités généreuses de peinture à l'huile pour sentir la matière avec exactitude. Il représentait la plupart du temps des hommes

dans l'œuvre de Toledo, car il est relégué à l'arrière-plan par le problème de la relation, Toledo ne veut pas que nous nous demandions qui il est, quels sont ses problèmes, ses malheurs ou ses joies. Il ne tente pas d'exprimer, de nous montrer, son intimité, mais de nous proposer une possibilité de relation avec les choses.

La douceur de ses teintes, éparses sur les surfaces comme par vagues, ou ses discordances élaborées, ses figures qui se tordent, s'élargissent, grossissent ou rapetissent, l'apparition d'étranges solutions dans les conjonctures, établissent des rythmes et des pulsations capables de placer le spectateur en état de déséquilibre. Cela devient encore plus remarquable par l'apparition de zones hachurées qui s'insinuent scandaleusement dans les champs chromatiques et obligent — celui qui contemple l'œuvre — à un ajustement de perception. Parfois un rythme enveloppant suffit pour que le tableau irradie des vibrations accueillantes. D'autres fois la répétition d'une même figure à différentes échelles, ou la présence de figures rythmiquement distribuées en frises, peut être interrompue violemment par un élément étranger. Le désarroi, le plaisir, le jeu, le hiératisme, sont présents sans que nous puissions distinguer quelle partie du tableau correspond à chacun de ces éléments ou à d'autres connotations. Tout contribue à construire ces œuvres éminemment rituelles : conjurations, sorcellerie, mais aussi jeux, mascarades, qui mettent constamment à l'épreuve notre relation avec le tableau et, ce faisant, mettent à l'épreuve notre relation avec le monde.

Si Toledo nous propose de redécouvrir un mode d'approche du monde, perdu il y a longtemps, c'est parce que les formes de ses œuvres ont assez de force pour le faire; parce qu'elles sont capables de se soutenir et de se justifier, sans aucun appui extérieur au tableau. Lui qui sait le langage des choses, fait revivre le mythe dans chacune de ses œuvres. L'efficacité de ces formes avalise son invitation à rétablir un mode mythique de relation avec le monde...

Mais celui qui, par un heureux destin et le rayonnement bénéfique de son étoile, arrive à comprendre la voix de cette harmonie miraculeuse, libre d'imperfections, il la trouve si savoureuse pour le corps et l'âme que — à toute heure pris par elle — il ne vit plus que de sa seule délectation et ne reçoit nulle autre chose.

(El Bernardo)

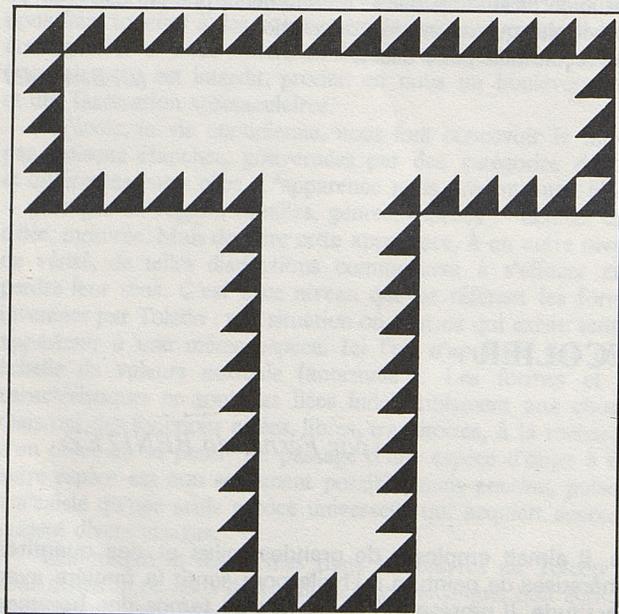
par Fernando BENITEZ

à cheval ou des luttes entre guerriers, et bien qu'il employât à foison les couleurs primaires — particulièrement le bleu, le rouge, le jaune —, une sensation d'angoisse, d'agression, de quelque chose de lancinant, émanait de ses tableaux, peut-être parce qu'ils étaient structurés en forme de losanges, de triangles aigus et de piquants. Nous ne devons pas oublier que Vicente était un enfant au moment de la guerre d'Espagne. Il ne put pas se battre, mais il sentit l'horreur des bombardements, de sa ville assiégée et affamée, de la défaite, de l'exil et de la dispersion des siens. Plus tard vinrent les représailles et les offenses au moyen desquelles les franquistes essayèrent de soumettre l'esprit de la Catalogne, et cette somme d'événements amers doit avoir eu une influence et laissé sa trace, car nous sommes la conséquence de ce qui eut lieu pendant notre enfance. Le douloureux déchirement de ces années se refléta de façon naturelle, non seulement dans ses premières œuvres, mais aussi dans tout ce qu'il a peint jusqu'à présent.

A partir de 1964, Rojo commence à définir un courant : les grands espaces structurés et la recherche de nouvelles formes. Cette période laisse apparaître une crise. Il abandonne les textures, dans lesquelles la couleur constituait son seul langage, et il s'intéresse plus particulièrement au relief, à l'utilisation d'éléments étrangers à la peinture. Il employait des tapis de bain, des objets en plastique et jusqu'à des morceaux de bois, des estafilades et des déchirures qui détruisaient brusquement l'équilibre du tableau. C'étaient là de simples exercices, des balbutiements de quelque chose qu'il ne parvenait pas à exprimer. Il y avait certainement un désir de défi, de déranger le spectateur en lui jetant le tableau à la figure, mais ce n'était pas en tout cas de l'anti-peinture.

« C'était peut-être — me dit Vicente — une peinture trop évidente, un cahier d'écolier taché et raturé, et cependant, je voudrais toujours garder ce défi. »

Je me souviens qu'en 1965, quand il exposa à la *Casa de Lago*, les tableaux de cette période, les gens se sentirent



déconcertés et agressés. Sa peinture malveillante et inquiétante n'était pas faite pour être accrochée sur les murs. Cela aurait été l'équivalent d'exposer une boucherie, un assassinat, et personne ne remarqua plus tard que cette peinture, malgré son évidence, ses ressources simplistes, ses saillants osés, ses blancs sales et sa volonté de casser, de salir ce qui devait être préservé sans contamination, était, en un mot, la profanation du sacré, la destruction de sa propre œuvre. Le peintre partait de zéro. Il connaissait d'avance le refus qui l'attendait ; il garda ses œuvres stigmatisées et continua à peindre. Il attaqua la destruction d'une façon moins évidente et revint inconsciemment au plus simple : la ligne, la courbe, l'élémentaire, ce que fait l'enfant et qu'il confie à son cahier d'écolier. Les angles perdirent leur blesant aiguïsement et s'arrondirent, ce qui était aussi une façon de s'apaiser, d'approfondir.

Tenant une place au centre d'un tourbillon, entouré de peintres et d'écrivains conflictuels, exacerbés, sa maison est ouverte à tous. Ennemi du vin et du tabac, il peut les voir boire et fumer des heures durant, sans que cela l'affecte. Il ne dit jamais à personne : « ne bois pas, ou ne fume pas, ou ne fais pas de folies qui te sont nuisibles ». Jamais il ne se présente comme modèle ou comme juge face aux erreurs d'autrui, ni ne fait de commentaires, ni ne prétend redresser ce qui est tordu. Ses portes sont toujours ouvertes et sa table mise. La tendresse qu'il éprouve envers sa femme et ses enfants est la véritable magnificence, le véritable luxe de sa maison ; et c'est peut-être dans ces vertus si simples, dans cette façon de préserver l'essentiel sans vantardise, que se trouve le secret de ses nombreuses et diverses amitiés.

Et cependant Vicente Rojo, qui est si équilibré, si paisible, sur qui on peut se reposer en confiance, porte à l'intérieur de lui-même une bombe à retardement. S'il retourne à chaque fois aux signes de l'enfance, ces courbes possibles, choisies à présent, ne tardent pas à subir les effets d'un séisme, et la peinture se transforme en géologie. Les courbes ajoutées, symétriques, soudain se brisent devant un obstacle invisible, elles se remplissent de taches, perdent leur rythme de pleine mer qui commençait à subjuguier le spectateur, et l'édifice se lézarde et s'effondre. Miroirs qui reflètent la même destruction, la même sensation de quelque chose de cassé, de volontairement inachevé, et qui forment l'anti-image, l'anti-marine, l'anti-conventionnel. Il assassine ce qui décore les salles à manger et les salons des gens bien pensants.

— Ce n'est pas un pinceau que tu as entre les mains — dis-je à Vicente — c'est un marteau ou une mitrailleuse ; tu détruis cycliquement ta peinture et tu te détruis toi-même.

— Toute possibilité de casser, de profaner, de salir, est un acte d'amour.

— Oui, mais toi, tu assassines la peinture avec tes biffures, la criblant, la déchirant, la salissant, la cassant. On sent que tu poignardes le tableau. Tu le tués pour qu'il renaisse ?

— Cet assassinat est un acte fondateur. Quand je retrouve mon enfance, je ne découvre pas un paysage orné de fleurs, mais garni de spectres.

Plus tard, il trouva une nouvelle formule dans ses tableaux doubles. Ce sont des tableaux très grands, eux aussi, qui présentent une face sereine et une autre — semblable — torturée. Il travaille peut-être sans en avoir conscience, sur la dualité si appréciée par les peintres espagnols et mexicains qui

représentent une femme moitié en chair et habillée, et moitié dévorée par les vers ou transformée en un simple squelette.

Il n'y a pas en peinture de nouveaux thèmes, mais de nouveaux symboles. L'enfance ou la dualité — l'opposition entre vie et mort, entre naissance et destruction — ne peuvent être exprimés de façon réaliste qu'à travers des clés, des signes qui aient en eux-mêmes une valeur plastique.

Pour Vicente Rojo l'art n'a jamais été un problème de marché. Il ne se soucie pas de vendre ou non ses tableaux, du fait qu'ils soient appréciés ou non, qu'ils suscitent la répulsion ou la complaisance. Il vit de son métier artisanal, et pour une peinture qui, appartenant à son époque, et sensible aux influences de cette dernière, puisse exprimer ses propres valeurs personnelles. Sa peinture se décante et se purifie laborieusement en lui-même. Le baroquisme de ses débuts, si surchargé de pâte, l'évidence de ses symboles, son attirance pour les objets extra-picturaux, et jusqu'à ses textures, tout subit une sensible modification. Une fois un tableau achevé, il le signe, c'est-à-dire qu'il le clôt par la vergeture de la cicatrice, par la couture grossière, par la rature. Mais déjà de l'agressivité, de la furie élémentaire, de son caractère provocateur surgissent des formes plus élaborées, des couleurs plus sereines, une présence nocturne s'annonce. De 1967 à 1970 se succèdent des formes que l'on retrouvera toujours comme motifs essentiels de ses derniers tableaux : le T, le cercle, le triangle, la ligne courbe, seuls ou combinés. Le peintre a traversé une frontière et il évolue dans un autre monde. Sa résistance à retourner à la couleur qui l'accompagne au début de sa carrière est notoire.

Il ressemble à un prêtre qui éteindrait un à un les flambeaux de l'autel abandonné. Il préfère les couleurs grises, les bleus éteints, les tons terreux, violacés, et les fonds monochromes. Une atmosphère sévère où de temps en temps brille, comme au milieu d'une nappe de lave froide, un rouge ardent ou les étincelles dégagées par un feu d'artifice, un bref éclair ou un soleil qui s'effrite dans la nuit.

Le tableau se dépouille peu à peu de tout ce qui est superflu, anecdotique, excessivement violent ou circonstanciel. Il y a là une évolution vers un langage d'une extrême rigueur, vers la synthèse. Son idéal, comme il le dit lui-même avec humour, consiste à exprimer la totalité à travers un simple trait où pourraient se fondre son nihilisme, son défi, son désir de destruction, avec son lyrisme et son angoisse.

Dans les tableaux les plus récents, la texture persiste mais elle est devenue plus délicate et presque transparente. Dans l'un des derniers, le T est peint avec ce procédé : sa sérénité est perturbée par un ondolement de couleurs éteintes, un jeu subtil de gradations et de chocs qui créent une tempête contenue à l'intérieur de lui. Tableaux nocturnes, imprégnés d'un lyrisme grave et dans lesquels il y a une prédominance de bleus, ou un soleil qui se dilue en flammes dans l'atmosphère céleste ; on ne sait trop bien si le soleil se lève ou se couche, ce qui contribue à augmenter l'inquiétante ambiguïté. La couleur, intégrée dans un signe, continue à parler par elle-même, et son harmonie intacte crée finalement la mystérieuse image que nous portons, indéfinie, à l'intérieur de nous-mêmes. A la contempler du dehors, nous nous souvenons d'elle, et retrouvons ainsi, soudain, la plénitude de son vécu.

L'ŒUVRE DE JOSE LUIS CUEVAS

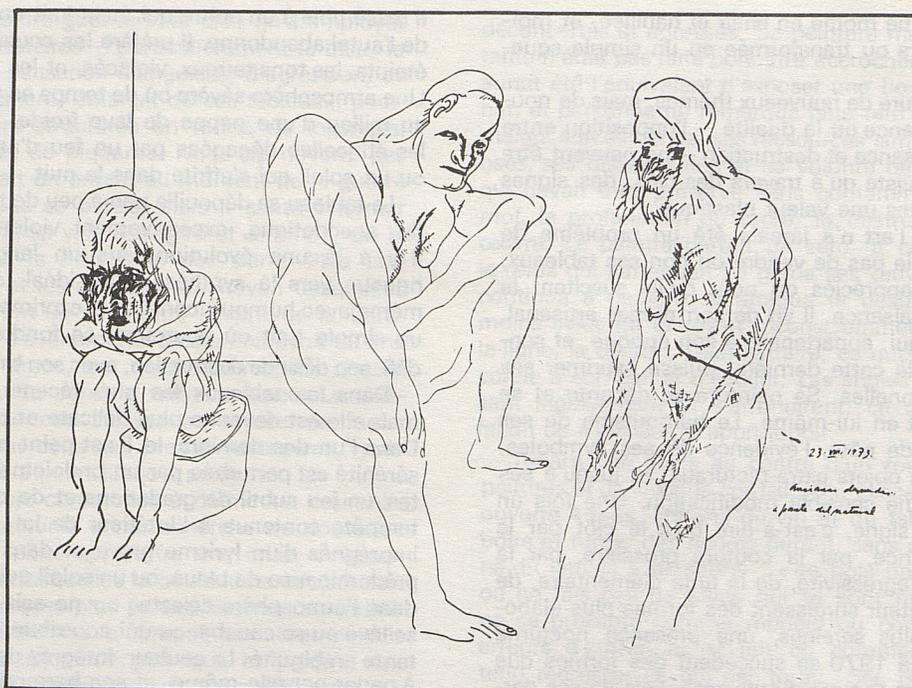
La nécessité de l'œuvre (1)

par Juan Garcia PONCE

Il n'y a aucune obéissance à la vérité anatomique dans l'œuvre de José Luis Cuevas. Cette révélation est immédiate et trop facile à saisir ; mais si l'œuvre est intelligible, elle doit être susceptible, en outre, d'être interprétée. Et, nous ne trouvons, dans cette œuvre aucun démembrement. La première impression pourrait produire cet effet-là. Il est évident que lorsque Cuevas nous présente, par exemple, le portrait de quatre prostituées d'Acapulco, il est en train d'agir vis-à-vis de l'apparence avec une volonté de lui imposer ses propres normes que l'on pourrait considérer semblable à celle de Picasso. Mais ce n'est pas là ce que son œuvre nous livre. En elle, le démembrement, l'obéis-

sance à un devenir pur et simple ne sont pas réalisés. L'artiste obéit à d'autres impératifs. Malgré tout, par-dessus tout, c'est là une œuvre qui s'impose de répondre à une profonde exigence traditionnelle, au sens le plus élevé et le plus profond du terme, en suivant un chemin qui nous mène jusqu'à la reconnaissance de cette antique volonté de **recouvrement**. L'œuvre exige, cherche, nécessite une organisation de la réalité. Si nous avions à la définir à l'intérieur de l'un des termes proposés et opposés*, nous devrions affirmer qu'elle sauve la réalité des apparences, même à travers son indéniable liberté, et que le caractère de cette œuvre a une nature apollinienne en ce sens qu'elle organise et renvoie vers nous la vérité de l'apparence. Cependant, en elle, — et voilà qui est en dernier lieu troublant, et terrible — la représentation qui fait appa-

(1) Titre de la rédaction.



raître la réalité par la reconnaissance des apparences s'offre à nous en tant que maîtresse d'une terrible réalité.

Rien n'est « vrai » dans l'œuvre de José Luis Cuevas. Tout y est le résultat d'une convention que nous devrions appeler la « nécessité de l'œuvre ». Cette nécessité naît et s'impose à l'artiste pour éprouver la force de ses dons particuliers. Cuevas est un grand dessinateur au sens le plus direct du mot : l'exigence de la forme, du fait de **donner** une forme, est chez lui une imposition vitale. Pour son tempérament, dans son tempérament, habite cette nécessité mystérieuse, inexplicable, aussi vieille que l'art lui-même, de faire jouer la ligne, de montrer la lumière dans l'ombre, de créer cet espace qui se ferme en tant qu'espace et se limite, se posant à lui-même une limite, au moyen de laquelle il puisse se constituer, pour que la représentation apparaisse et qu'en elle le monde se dévoile. Ce qui apparaît alors sera, bien entendu, le monde de José Luis Cuevas.

Mais, qu'est-ce qui y est représenté, qu'est-ce qui apparaît dans ce monde ? L'on a beaucoup insisté sur la fréquence obsessive avec laquelle l'artiste revient à un certain groupe de thèmes ou de personnages. C'est là une caractéristique de l'œuvre que l'on ne peut ni négliger, ni ne pas considérer comme une qualité. Le monde de Cuevas est en effet un monde unique, obsédant et répétitif jusqu'au délire. Une fois après l'autre, les figures reviennent, se réunissant, se dispersant et sont toujours seules, surgies du regard du créateur et liées entre-elles par ce regard unique qui se regarde regarder, et qui, si souvent, fait son propre auto-portrait, seul, les yeux écarquillés et profonds dans cette immobile figure de garçon, ou bien entouré par ces mêmes

figures qu'il a fait apparaître et à côté desquelles il se perd, quand il se montre dans cet espace de l'irréalité absolue, de la présence qui est absence d'une présence, et qui constitue son œuvre.

L'on a aussi parlé avec non moins d'insistance du caractère marginal des « personnages » de Cuevas. Cette œuvre se plaît à choisir des figures qui, justement, ont perdu leur place, qui n'en ont pas une dans le monde organisé des relations sociales, ou qui ne font que la reproduire de façon grotesque qui caricature et dénonce la débile nature de cette organisation : fous, clowns, prostituées, travestis, êtres difformes ou du moins supposés intérieurement difformes, et dont la difformité affleure, devient toute entière apparence dans l'œuvre. Si l'on veut, d'une certaine façon, c'est là le monde du crime, un monde sorti de l'ordre et qui ne parvient pas à trouver un ordre propre. L'on pourrait penser que le choix de cette marginalité est une façon de marquer l'attitude, marginale aussi, de l'artiste, qui n'a pas ou ne trouve pas sa place dans le monde parce que son regard est dirigé ailleurs que vers le lieu qui permet d'assurer la robustesse des institutions : le négatif au lieu du positif, le refus d'affirmer la vie au lieu de la tentative pour trouver le courant à l'intérieur duquel elle pourrait se développer pleinement, protégée par les normes qu'elle établit elle-même. Il y aurait alors, de par l'artiste, l'acceptation d'une sorte de sentiment de culpabilité le rapprochant des persécutés et le faisant devenir lui-même quelqu'un de persécuté pour autant qu'il dévoile et dénonce l'invalidité de ces normes. Il est indubitable qu'il y a dans l'œuvre de José-Luis Cuevas un élément extérieur de persécution.

Lorsqu'y apparaissent ces violateurs d'un ordre établi «recherchés», contre la capture desquels est offerte une récompense, et dont l'artiste trace les portraits en tant que faisant partie de l'affiche elle-même où l'avis de recherche est annoncé, l'on peut légitimement supposer que Cuevas fait, une nouvelle fois, son propre portrait.

Or le monde du crime, en un sens profond, ne montre rien d'autre que l'autre côté du même monde, celui qui vit caché, dans l'obscurité et non pas dans la lumière, mais qui ne cesse pas pour autant, même alors qu'il a été repoussé et qu'on prétend l'ignorer, d'appartenir au monde. Celui-ci peut être regardé comme un jardin paisible et lumineux ou bien comme un asile d'aliénés retors et souffrant, et cependant il sera toujours le monde. Ce qui s'est écarté de la lumière et demeure dans l'obscurité ne montre rien d'autre que l'Autre, mais cette altérité, secrète et occulte, perverse et maudite, difforme et désagréable, ne cesse pas pour autant d'affirmer la réalité du Même, de l'autre côté d'elle-même; et c'est pour cela que la réalité en a besoin pour se compléter, voire pour mieux se montrer à travers cette évidente opposition. La marginalité devient dès lors appartenance. L'artiste l'incorpore dans une réalité unique et totalisatrice, précisément en lui imposant, en lui faisant prendre une apparence.

Le sens secret, peut être secret pour l'artiste lui-même, de cette opération peut devenir plus évident lorsque nous remarquons la fréquence avec laquelle José Luis Cuevas emploie des exemples célèbres dans l'histoire de la peinture pour en nourrir — de façon obsessionnelle aussi bien, étant donné le nombre de fois que cela se produit — son œuvre. Une fois après l'autre nous retrouvons différentes versions de **Les Arnolfini** de Van Eyck. L'original est sans aucun doute un tableau troublant. A l'intérieur de sa naturalité objective, apparaît un élément inquiétant, et les figures sont répétées et reflétées dans le miroir qui se trouve lui aussi dans le tableau, et qui les déforme. C'est cette déformation que José Luis Cuevas souligne quand il reprend ce même tableau et qu'il l'interprète, comme pour rendre évidente l'existence de cet autre côté de la réalité à l'intérieur de la réalité elle-même. La présence devient absence. La réalité apparente devient apparence de l'irréalité. Et c'est comme si cette irréalité avait toujours été présente, menaçante et secrète. Cuevas se tourne vers Rembrandt, Goya, Dürer. Il ne va pas chercher leur pureté ou leur grandeur. Ce n'est pas elles qui sont mises ici en question. Derrière cette caricaturale — dans le sens le plus élevé du mot — version des figures dans lesquelles l'art a édifié ses propres sommets dans le visible, apparaît l'intention de révéler ses abîmes aussi bien. Il y a là, toujours, cette altérité qui détruit la sécurité, même si le peintre se déguise en Rembrandt ou prétend réaffirmer Dürer.

D'une certaine façon, tout a cessé d'être en rapport, de montrer sa capacité de recouvrement, d'affirmer la possible existence d'une unité, de cet Un qui se manifesterait par la multiplicité à travers laquelle la vie se déploie. C'est pour cela qu'il est presque impossible de parler des œuvres de Cuevas en termes de composition dans le sens courant et traditionnel. Dans ces tableaux, nous nous trouvons souvent devant des figures diverses, mais ces figures n'ont pas de

rapport entre elles, elles ne se regardent pas l'une l'autre, ni ne forment une composition; elles se trouvent là, isolées et solitaires, chacune fermée dans sa propre difformité, dans l'apparence monstrueuse et mélancolique que l'artiste leur a attribué sans même se soucier de trouver un espace particulier pour leur existence précaire. Il n'y a pas un espace, l'espace de l'œuvre, l'espace que l'œuvre crée, dans les tableaux de Cuevas. Tout semble se superposer, se passer et se manifester dans le vide, et c'est ainsi que maintes fois nous pouvons trouver des dessins à l'intérieur des dessins, des portraits qui surgissent à côté du portrait principal, ou une simple accumulation de figures, unifiées par leur impossibilité de rapport entre elles, qui, cependant, sont là et constituent le spectacle du monde: elles affirment la vérité en tant qu'existence de l'apparence.

Que nous montre cette apparence? Malgré tout, sa propre vérité. Ceci devient particulièrement évident dans le rapport, manifeste et recherché, de l'artiste avec l'altérité définitive; non plus celle du monde de la criminalité, qui apparaît comme une opposition face au monde de l'ordre, mais celle de la plus radicale de toutes les marginalités, qui nous fait plonger sans remède de l'autre côté de la vie, cette marginalité définitive qui s'impose avec le visage sans visage de la mort. Cuevas fait aussi très souvent ce qu'il appelle des «croquis de cadavres sur le motif». Ceci est très significatif: la réalité cadavérique n'est en aucune façon la réalité de la mort, parce que justement la mort n'a aucune réalité à l'intérieur de la réalité; elle est la non-présence absolue, la pure absence, le vide: le rien. Quand José-Luis Cuevas contemple et dessine «la mort», ce qu'il dessine en réalité c'est cette ultime présence de la vie en tant qu'apparence qui devient manifeste dans la réalité du cadavre, dans cette dernière apparence qui disparaîtra probablement très vite, mais qui est encore une apparence en tant que figure inerte et immobile du cadavre. L'altérité radicale, celle qui n'est plus qu'un pur esprit, qui peut-être n'est rien, n'est ni apparente ni visible dans la réalité cadavérique, dont précisément elle est absente. Rien ni personne n'est autant ce qu'il est qu'un cadavre: une pure apparence sans rien au-delà d'elle-même. Mais nous voyons dès lors que c'est cette absence d'un esprit que l'on retrouve dans tous les travaux de José-Luis Cuevas. Ce que ces œuvres nous offrent et qu'elles font surgir à l'évidence, c'est le vide absolu que les apparences elles-mêmes rendent manifeste. L'irréalité devient ainsi une sorte de dénonciation qui recouvre jusqu'à l'artiste lui-même et dans laquelle l'artiste se sacrifie et s'égaré. L'apparence recouvrante, la seule réalité que peut offrir un art qui n'affirme pas un démembrement significatif, ne montre autre chose que le vide, l'irréalité d'une réalité qui cherche en vain une unité disparue à travers sa propre Grammaire, à travers ses formes. Sur cette absence, l'œuvre de José-Luis Cuevas se constitue en une déchirante présence: un monde qui, en se manifestant, rend sa propre disparition à l'évidence, et qui alimente avec elle le fonds nostalgique et monstrueux de cette solitaire et interminable congrégation de fantômes, lesquels se sont avant tout perdus eux-mêmes. Ce monde-là constitue l'œuvre de José-Luis Cuevas.



LA PENSÉE POLITIQUE ET LE PROGRAMME DE José LÓPEZ PORTILLO PRÉSIDENT ÉLU DES ETATS-UNIS DU MEXIQUE

La liberté

Quiconque accepte la liberté, accepte en même temps la nécessité de faire un effort pour convaincre. Il n'y a pas d'autre alternative.

Vivant en régime de liberté, nous avons confiance, confiance dans nos propres valeurs; et pour sauvegarder notre liberté nous acceptons les risques qu'elle comporte. Nous nous sentons capables de concevoir la vie en commun comme un pacte et non pas comme une domination imposée par la force brutale, comme une obligation de se soumettre à des positions intransigeantes qui, dans le fond, ne révèlent rien d'autre qu'une totale incapacité de convaincre, une incapacité qui reflète le vide idéologique, l'absence de valeurs et de confiance en soi-même.

Colima, 28 octobre 1975.

Nous vivons dans un pays de liberté qui permet à tous les Mexicains de circuler et de s'établir en toute liberté. Mais quel est le devoir d'un Gouvernement responsable et démocratique désireux de donner toute sa signification à la liberté? Son devoir est de faire des prévisions afin que la liberté ne se convertisse pas en problèmes et en conflits, et, pour cela, il n'y a qu'une voie — que j'ai déjà indiquée à diverses reprises — et cette voie est la planification, qui permet de faire face aux problèmes et de prévoir des solutions afin de ne pas être obligé de recourir à la politique que j'ai qualifiée de « politique du pompier » et qui consiste à apaiser les incendies lorsque les conflits sociaux ont éclaté. J'admets la dissidence qui est à la base de la démocratie et du progrès et qui est une manifestation de confiance en soi-même et de bonne foi. Si j'ai des arguments, je réussirai à convaincre. Si l'autre possède des arguments, il me convaincra. Telle est la condition humaine et l'exercice responsable de la liberté.

*Victoria, Etat de Tamaulipas
avril 1975*

Démocratie

Nous avons affirmé à maintes reprises que la démocratie ne se borne pas au processus électoral mais qu'elle commence en lui. La démocratie, comme le dit l'article 30 de notre Constitution, est beaucoup plus qu'un régime juridique ou un système politique. C'est tout un style de vie fondé sur une amélioration des conditions économiques, sociales et politiques de la population. La démocratie est un système de vie qui, comme tout ordre vital, se réalise chaque jour.

Mexico, D.F., septembre 1972

Syndicalisme

L'un des secrets de la stabilité politique de notre pays et de sa capacité à atteindre ses objectifs fondamentaux, est la fonction accomplie par le syndicalisme, tant dans l'entreprise nationale que dans l'administration elle-même. J'ai toujours considéré que c'est ainsi que l'on a pu maintenir un difficile équilibre entre l'intérêt commun, objectif essentiel de l'Etat, et la justice distributive que l'on doit à chaque individu, et qui peut prévaloir dans la mesure où les ayants droit se groupent pour défendre leurs intérêts légitimes. Seule la force du syndicalisme démocratique, et par conséquence libre et responsable, a permis cet équilibre entre les intérêts généraux et les intérêts particuliers.

Mexico, D.F., août 1974

L'éducation, première priorité

L'investissement le plus important qui puisse être réalisé dans ce pays est celui qui est destiné à l'éducation, à la formation de nos spécialistes, de nos intellectuels, de nos travailleurs qualifiés et enfin, de tous ceux qui sont en train de construire ce pays et qui devront poursuivre cette tâche.

Mexico, D.F., septembre 1975

Economie mixte

Notre pays doit se développer dans le cadre d'une économie mixte à laquelle participent le secteur public, les travailleurs et le secteur privé. J'ai toujours affirmé que l'économie mixte nous propose une ample gamme de possibilités dont nous commençons à peine à prendre conscience.

Les diverses formes de coopération entre les facteurs qui participent au système d'économie mixte nous offrent un panorama pratiquement infini de solutions et nous permettent ainsi de doser, de façon équilibrée, nos efforts visant à établir la justice et ceux qui ont pour objet de sauvegarder la liberté.

*Déclaration au journal « Excelsior »,
22 septembre 1975*

Le droit au travail

Nous affirmons que le premier droit, le droit fondamental, aussi essentiel que le droit de vivre, c'est le droit au travail. Seul le travail permet de réunir les conditions nécessaires pour une vie digne. Aussi notre régime consacre-t-il le droit au travail comme l'une des caractéristiques fondamentales de son existence.

*Allocution prononcée au cours d'une visite
à l'entreprise Tremec, Ajuchitlán, 10 octobre 1975*

Fonction sociale de la propriété

La propriété constituée conformément à l'article 27 de la Constitution, est une fonction sociale; et ceux qui possèdent une propriété productrice doivent accomplir et réaliser cette fonction sociale en faisant un effort d'efficacité et de productivité et en créant des emplois.

*Guadalajara, Etat de Jalisco,
20 octobre 1972*

Agriculture secteur prioritaire

Je répète que l'agriculture est le problème prioritaire de notre pays : nous avons la nécessité absolue de produire des aliments pour une population en pleine croissance, des matières premières pour une industrie en plein développement et aussi des biens d'exportation, dans le cas où cela est souhaitable et possible.

Tepic, Etat de Nayarit, 2 novembre 1975

Collectivisation de la production agricole

Le regroupement des *ejidatarios* en de nouvelles unités de production — desquelles sera exclu le système de l'exploitation de l'homme par l'homme — et une juste distribution : telles sont les solutions pour les *ejidatarios* et pour le pays. Car il ne faut pas oublier que de la culture de la terre dépend, non seulement la subsistance des paysans, mais aussi l'alimentation du reste de la population. Nous devons assurer une juste rétribution des efforts des paysans, tout en assurant l'alimentation aux autres habitants de la République.

*Celaya, Etat de Guanajuato,
16 octobre 1975*

Justice sociale et distribution de la richesse

Ayant présent à l'esprit que le premier impératif de notre système de vie constitutionnel est l'amélioration constante des conditions de vie de la population dans le domaine économique, social et culturel, notre démocratie ne tend pas simplement à l'égalité des chances — qui n'est pas encore pleinement établie — mais à l'égalité de la sécurité, qui est loin d'être obtenue.

Acapulco, mars 1975

J'estime que la tâche fondamentale du prochain sexennat consistera à réorganiser le système de distribution des ressources, à ouvrir les sources de la production afin de convertir les besoins existants et croissants en demande réelle, effective. Et cette conversion des besoins en demande permettra de faire un bond dans le développement du pays tout en réalisant un effort en vue de la justice sociale.

Tepic, Etat de Nayarit, 3 novembre 1975

Assurance chômage

On est en train d'étudier la structure de l'assurance-chômage; et l'un de mes projets est de poursuivre rapidement ces efforts afin de pouvoir atteindre cet objectif.

Tijuana, Basse-Californie, 29 mai 1976

Le Mexique et le Tiers-Monde

Le Mexique est un pays qui a connu, au cours de son Histoire, l'expérience des problèmes du Tiers-Monde et qui a pris la décision d'ériger son expérience particulière en normes générales de comportement. Notre pays ne prétend en aucune façon à être un guide. Et s'il s'est permis de proposer des solutions dans ce domaine, c'est parce qu'il sait que les problèmes internes ne peuvent plus être résolus aujourd'hui dans le cadre des souverainetés nationales et qu'ils requièrent des solutions conjointes d'ordre international.

*Déclaration au journal « La Stampa » de Turin,
Salamanca, Etat de Guanajuato, 18 octobre 1975*

Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats

La Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats est également l'expression d'un effort fondamental pour assurer la justice à l'intérieur de la société mexicaine en lui assurant la garantie d'un cadre international propice. Un cadre dans lequel prévaudra un code général de conduite permettant de jeter les bases d'une société civile entre les nations, de manière à échapper à la loi de la jungle.

Acapulco, mars 1974

AU MEXIQUE

La loi urbaine

Au cours de la session extraordinaire du Congrès, la loi urbaine (ley de asentamientos humanos) a été approuvée, le 13 mai 1976, par la Chambre des Députés, à l'issue d'un débat long et passionné, au cours duquel divers amendements furent introduits dans le texte originel. Le Sénat a approuvé la loi à l'unanimité le 20 mai.

Précisant la portée de ce texte au cours d'une réunion qui eut lieu le 1^{er} avril précédent au Musée de la Ville de Mexico, sous la présidence du Chef de l'Etat et en présence de représentants de tous les secteurs de la population, M. Ignacio Ovalle Fernández, Ministre de la Présidence, avait déclaré : « *Seuls les spéculateurs en possession de biens urbains peuvent craindre le poids de la loi urbaine. Celle-ci permettra de rationaliser la croissance des villes et de mettre fin aux abus de quelques uns.* »

La nouvelle loi autorise l'Exécutif Fédéral, les Gouvernements des Etats et les Municipalités à adopter des mesures en vue de « *réglementer la fondation, la conservation, la rénovation et la croissance des centres urbains* » (Article 28). Les attributions des diverses autorités sont soigneusement délimitées par la loi. La fondation d'une nouvelle agglomération doit être autorisée par le Gouvernement de l'Etat, mais il appar-



« *Rationaliser la croissance des villes...* »
M. Ignacio Ovalle Fernández.

tiendra à la municipalité de délimiter la zone urbaine destinée à l'établissement du nouveau centre. Les autorités pourront également prendre des mesures pour assurer la conservation ou la rénovation des espaces verts et des édifices. Enfin elles sont autorisées à constituer des réserves territoriales destinées à la croissance des agglomérations. Les terrains choisis seront expropriés pour cause d'utilité publique dans les formes prévues par les lois antérieures.

Congrès internationaux au Mexique

LA REUNION DES MINISTRES DE L'AGRICULTURE D'AMERIQUE LATINE

La réunion des Ministres de l'Agriculture d'Amérique Latine et de la Zone des Caraïbes a débuté le 14 mai 1976 à Cancún, Etat de Quintana Roo, sous la présidence de M. Oscar Brauer Herrera, Ministre Mexicain de l'Agriculture.

Cette réunion organisée par le GIDAAL (Groupe international pour le développement de l'Amérique Latine) sous les auspices de la BID, avait pour objet la fixation de normes de coordination en vue d'accélérer la production agricole dans le monde latino-américain.

La plupart des orateurs ont souligné l'action négative des sociétés transnationales parmi les facteurs qui freinent actuellement le développement agricole dans cette région du monde.

Dans son discours, M. Oscar Brauer Herrera, Ministre de l'Agriculture du Mexique a déclaré qu'il était urgent d'organiser des échanges d'information entre les pays latino-américains, en vue d'accroître la productivité agricole.

REUNION DES GOUVERNEURS DE LA BID A CANCUN

Inaugurant le 17 mai, à Cancún (Quintana Roo), la XVII^e Assemblée des Gouverneurs de la Banque Interaméricaine de Développement (BID), dont les travaux se sont prolongés jusqu'au 19 mai, le Président Echeverría a exhorté les peuples latino-américains à s'écarter des exemples étrangers pour adopter leurs propres modèles de développement.

Succédant à la tribune à M. Diogenes H. Fernández (Rép. Dominicaine), Président sortant, M. Mario Ramón Beteta, Ministre mexicain des Finances et du Crédit Public, élu Président de la Conférence, a prononcé un important discours dans lequel il a souligné les difficultés croissantes des pays en développement.

Dans ses résolutions finales, la réunion de la BID approuva une augmentation des ressources de la banque se montant à 6 milliards 300 millions de dollars.

A l'issue de la réunion trois crédits, totalisant 81 millions de dollars, ont été octroyés au Mexique par la BID.

LE JOUR DE LA LIBERTE DE LA PRESSE

Le « Jour de la Liberté de la Presse », célébré comme de coutume le 7 juin à Mexico, en présence de nombreux représentants d'organes de presse de tout le pays, de hauts fonctionnaires fédéraux et de gouverneurs de provinces, a revêtu cette année un éclat tout particulier.

Cette réunion, à laquelle assistaient les délégués au Congrès latino-américain de journalistes, alors présents à Mexico, marquait, en effet, le vingt-cinquième anniversaire de cette coutume.

Le banquet-anniversaire du 7 juin était également le dernier avant l'expiration du mandat en cours. Aussi a-t-il donné lieu, à une sorte de bilan de sexennat. Après avoir remercié les journalistes qui l'ont si souvent accompagné au cours de ses voyages, le Président Echeverría a réaffirmé l'attachement du régime mexicain à la liberté d'expression : « *A la différence de ceux qui considèrent — dit-il — l'exercice public de l'intelligence comme un facteur d'instabilité ou une menace aux institutions, nous estimons, au Mexique, que l'examen rigoureux des tâches et des hommes, la controverse permanente sur notre politique interne et nos positions internationales, ainsi que l'analyse de tous les grands thèmes, ont constitué un facteur de cohésion et de santé sociale.* »

A l'issue de son discours, le Président Echeverría a reçu un parchemin exprimant la gratitude des directeurs de journaux et des journalistes pour la façon stricte et scrupuleuse dont la liberté d'expression a été respectée au cours des six dernières années.

Au cours de la cérémonie, le Chef de l'Etat a, pour la première fois, procédé à la remise des Prix Nationaux de Journalisme.

PREMIER CONGRÈS LATINO-AMÉRICAINS DE JOURNALISTES

Sous la présidence du Chef de l'Exécutif mexicain, M. Luis Echeverría, le Premier Congrès latino-américain de journalistes inaugura ses travaux à Mexico le 4 juin 1976, en présence des délégués de 23 républiques latino-américaines.

Sur la proposition de la délégation mexicaine, les participants décidèrent de créer une Fédération Latino-américaine de journalistes. Le Congrès a également approuvé une motion présentée par M. Gómez Talarillo, de l'Association Brésilienne de Presse, demandant que le Prix Nobel de la Paix soit décerné au Président Echeverría pour son labeur en faveur des droits humains, de la coexistence pacifique et de la paix.



M. Alfonso García Robles.

LE MEXIQUE DANS LE MONDE

Le Chancelier García Robles réaffirme les principes essentiels de la diplomatie mexicaine

Les principaux aspects de la politique extérieure du Mexique ont été précisés par le Chancelier Alfonso García Robles au cours d'une conférence de presse donnée à Los

LE PREMIER MINISTRE D'ISRAËL AU MEXIQUE

« Aucun malentendu passager ne pourra détruire les relations entre le Mexique et Israël », déclara le Premier Ministre d'Israël, M. Yigal Allón devant le Congrès au cours de la visite officielle qu'il réalisa au Mexique du 29 février au 2 mars 1976, en vue de

Les points de convergence des deux pays en matière de politique internationale ont été mis en relief par le Premier Ministre d'Israël et le Chancelier García Robles au cours d'une conférence de presse où furent abordés, avec une grande franchise, divers thèmes internationaux.

Le Premier Ministre d'Israël, au cours de sa visite, a été reçu par le Président Echeverría, s'est entretenu avec le Ministre du Patrimoine National, M. Francisco Alejo, et a eu, avec le Chancelier Alfonso García Robles plusieurs séances de travail

SEJOUR DU PREMIER MINISTRE LUXEMBOURGEOIS AU MEXIQUE

M. Gaston Thorn, Premier Ministre Luxembourgeois et Président en exercice du Conseil des Ministres de la Communauté Européenne, a effectué, en compagnie de Madame Thorn, un séjour au Mexique du 10 au 14 avril 1976.

Accueilli à l'aéroport par M. Mario Moya Palencia, Ministre de l'Intérieur, et par le Chancelier Alfonso García Robles, M. Thorn a eu avec le Président Echeverría plusieurs entretiens de travail, qui ont porté notamment sur les possibilités d'accroître les investissements européens au Mexique et sur les échanges commerciaux entre ce dernier et les pays de la CEE, en particulier l'Union Belgo-Luxembourgeoise.

Pinos le 8 janvier 1976, à l'issue d'une longue conversation avec le Chef de l'Etat.

Le Chancelier a rappelé les « principes immuables » qui inspirent la politique extérieure du Mexique : « *Egalité souveraine des Etats, non intervention, auto-détermination des peuples, proscription de la menace et de l'usage de la force dans les relations internationales et consolidation et développement d'une politique de coopération économique fondée sur la justice et l'équité* ».

En terminant son exposé, le Chancelier a annoncé la création au Ministère des Affaires Etrangères d'un troisième Secrétariat d'Etat chargé des Affaires et des Etudes Internationales spéciales. L'ambassadeur Jorge Castañeda a été appelé à ce poste,

Resserrement des liens d'amitié entre le Mexique et le Canada

Le Premier Ministre du Canada, M. Pierre Elliott Trudeau et son épouse ont fait un séjour officiel au Mexique du 23 au 26 janvier 1976.

Au cours du déjeuner offert à cette occasion par le Président Echeverría, le Premier Ministre canadien a affirmé le désir de son pays de contribuer efficacement à l'établissement des structures indispensables pour renforcer la coopération internationale et créer un nouvel ordre économique mondial.

Répondant aux paroles de son hôte, le Président Echeverría a souligné que « *le nationalisme vigoureux des pays du Tiers-Monde représente aujourd'hui la meilleure garantie pour l'organisation d'un nouvel ordre économique basé sur l'indépendance des peuples libres* ».

Dans le communiqué conjoint signé le 25 janvier, le Président et le Premier Ministre exprimèrent le souci de développer les relations entre leurs deux pays dans tous les domaines.

Les principaux programmes envisagés portent sur l'industrie électrique, sur le développement de l'élevage et sur la constitution de sociétés mixtes dans le domaine de la construction de wagons de chemins

LE CHANCELIER GARCIA ROBLES SOULIGNE L'ACCELERATION DE LA COURSE AUX ARMEMENTS

Présidant la délégation mexicaine à la Conférence 1976 du Comité du désarmement (Genève, mars 1976), le Chancelier García Robles demanda que cet organisme modifie ses méthodes de travail et « fasse des efforts spéciaux cette année afin de ne pas se présenter une fois de plus les mains vides devant l'Assemblée Générale. « Le Ministre rappela, en effet, la menace que la course aux armements fait peser sur le monde entier. Il révéla que les arsenaux nucléaires des deux super-puissances possédaient des réserves équivalant à un million de bombes du type de celles qui furent jetées sur Hiroshima en 1945. Le Chancelier García Robles ajouta que le coût des armements dans le monde s'est élevé en 1975 à plus de 300 milliards de dollars.

de fer, dans le secteur minier et dans l'industrie touristique.



Le Président et Mme Echeverría accueillent à l'aéroport de Mexico, le Premier ministre du Canada et Mme Trudeau.

Le Président Echeverría à la Conférence de l'Habitat

Arrivé à Vancouver (Canada), le 29 mai 1976, accompagné de diverses personnalités mexicaines, pour prendre part à la Conférence des Nations-Unies sur l'Habitat, le Président Echeverría, après s'être entretenu avec M. Jules Léger, Gouverneur Général du Canada, et avec M. Kurt Waldheim, Secrétaire général des Nations-Unies, prit la parole, le lundi 31 mai, au Théâtre Reine Elizabeth, où avait lieu la conférence en présence de 3 000 délégués.

Le Président du Mexique s'est tout d'abord attaché à souligner l'ampleur du problème de l'habitat et ses multiples facettes : « migrations massives de la campagne vers la ville, prolifération des bidonvilles autour des grandes cités ». Le Président poursuit en insistant sur l'interdépendance entre les divers problèmes socio-économiques qui affectent le monde contemporain.

Mais les possibilités de transformation

LA III^e CONFÉRENCE DU DROIT DE LA MER

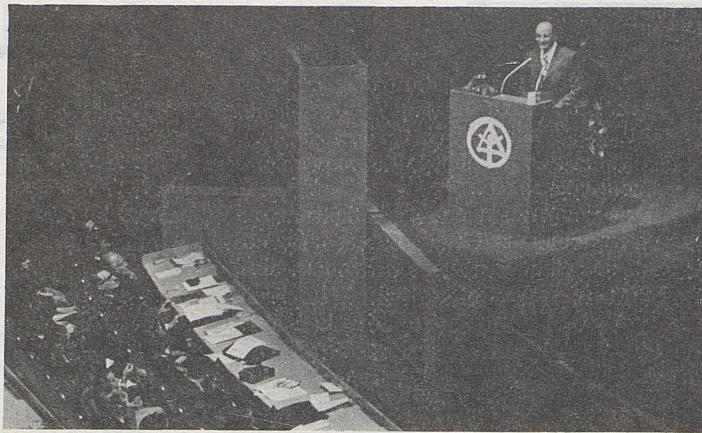
La III^e Conférence du Droit de la Mer, réunie à Caracas, Vénézuéla, du 16 mars au 7 mai 1976, avec la participation de 1 400 délégués de 156 pays, s'est séparée, après huit semaines de délibérations,

L'Ambassadeur et juriste vénézuélien, Andrés Aguilar, qui présidait la commission des eaux territoriales, déclara qu'un accord général semblait être intervenu sur les points suivants : fixation à 12 milles de l'étendue des eaux territoriales, et établissement d'une zone économique exclusive de 200 milles,

La thèse mexicaine sur la mer patrimoniale et la décision du Mexique d'étendre sa souveraineté sur une zone de 200 milles, se trouveraient donc ainsi implicitement acceptées par la communauté internationale.



Le Président Echeverría et le Maréchal Tito à Cancún.



Le Président Echeverría prononçant son discours devant la Conférence de l'Habitat.

des pays en développement sont limitées — comme le remarque le Président du Mexique — par les difficultés de tous ordres dans lesquelles ils se débattent : « Comment peut-on demander à nos pays un effort persistant et continu de planification, alors que nombre d'entre eux luttent contre la misère ? »

Après avoir rappelé que, dans ce domaine, comme en bien d'autres, il appartient aux organismes internationaux de « coordonner les efforts et d'élaborer des programmes concrets », le Président conclut : « C'est seulement dans la recherche d'un ordre international plus juste et plus équilibré que la présente Conférence sur l'Habitat pourra trouver des solutions de fond ».

LE MARECHAL TITO EN VISITE OFFICIELLE AU MEXIQUE

Invités au Mexique à la suite du séjour que le Président Echeverría effectua en Yougoslavie en 1974, le Maréchal Josip Broz Tito et son épouse Jovanka, sont arrivés en visite officielle à Veracruz, le 10 mars 1976. Ils furent accueillis à leur arrivée par le Président et Madame Echeverría.

Le communiqué conjoint signé le 13 mars réaffirme la volonté des deux pays de développer leurs échanges commerciaux et leur coopération culturelle, scientifique et technique. « Les deux Chefs d'Etat — poursuit le communiqué — analysèrent avec une particulière attention la crise de l'injuste système qui régit en ce moment les relations économiques internationales et ils examinèrent les négociations qui se déroulent actuellement dans le cadre des Nations Unies ou d'autres organismes compétents, en vue d'établir un nouvel ordre économique international. »

M. FRANCOIS-XAVIER ORTOLI A MEXICO

Arrivé à Mexico le 7 avril pour un séjour de 5 jours, M. François-Xavier Ortoli, Président de la Commission de la Communauté Economique Européenne et son épouse, ont été reçus à l'aéroport par le Président et

Madame Echeverría.

M. Ortoli et ses collaborateurs d'une part, et de l'autre, le Chancelier García Robles, M. Mario Ramón Beteta, Ministre des Finances et du Crédit Public, M. José Campillo Sáinz, Ministre de l'Industrie et du Commerce, M. Francisco Javier Alejo, Ministre du Patrimoine National, et M. Julio Faesler, Directeur de l'Institut Mexicain du Commerce Extérieur (IMCE) ont examiné les premiers résultats de l'accord signé le 15 juillet 1975 entre le Mexique et la C.E.E. Les experts français et mexicains ont constaté qu'il est nécessaire de prendre des mesures pour équilibrer la balance des échanges commerciaux entre le Mexique et la C.E.E.

LE MEXIQUE, PORTE-PAROLE DU TIERS-MONDE A LA REUNION DU FONDS MONETAIRE INTERNATIONAL

M. Mario Ramón Beteta, Ministre des Finances, a pris une part très active aux deux réunions au sommet du plus haut niveau du Fonds Monétaire International, qui ont eu lieu à Kingston (Jamaïque) respectivement les 5 et 6 et 7 et 8 janvier 1976.

Désigné comme porte-voix des pays du Tiers-Monde dans les négociations les plus difficiles, M. Mario Ramón Beteta se trouvait, de ce fait, investi de la représentation de 2 milliards d'êtres humains.

LE MEXIQUE A LA IV^e UNCTAD

La délégation mexicaine dirigée par M. José Campillo Sáinz, Ministre de l'Industrie et du Commerce, a participé activement aux travaux de la IV^e Conférence des Nations Unies sur le Commerce et le Développement (UNCTAD), qui se sont déroulés à Nairobi du 5 au 30 mai 1976.

La délégation mexicaine se joignit aux autres délégations du Tiers Monde — au nombre de 112 — qui ont présenté à la Conférence un programme fondé sur la déclaration de Manille, prévoyant notamment la création d'un fonds commun de stabilisation des prix des produits primaires et des mesures en vue d'alléger le poids de la dette extérieure des nations en développement.

SOLIDARITE ENTRE LE MEXIQUE ET LES PARTIS SOCIO-DEMOCRATES D'EUROPE ET D'AMERIQUE LATINE

La délégation mexicaine, dirigée par M. Porfirio Muñoz Ledo, Président du PRI, a participé très activement aux travaux de la réunion des partis socio-démocrates, qui s'est déroulée à Caracas, du 23 au 25 mai.

Ouverte par le Président du Venezuela, M. Carlos Andrés Pérez et présidée par M. Rómulo Betancourt, ex-Président du Venezuela, la conférence a déclaré, dans ses résolutions finales, que « la démocratie politique n'est réellement authentique que lorsqu'elle est complétée par la démocratie sociale » et que « chaque pays, chaque région doit trouver son propre chemin vers la liberté et la justice sociale ». Adoptant la thèse mexicaine, le point 5 de la déclaration finale proclame que « les relations internationales doivent être régies par des normes précises dans l'esprit de la Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats ».

Au cours d'une interview donnée à la radio vénézuélienne, M. Porfirio Muñoz Ledo a déclaré que la conférence de Caracas ouvrait une nouvelle ère de « diplomatie des partis ».

« Nous, les représentants des partis politiques réunis ici — ajouta Porfirio Muñoz Ledo —, sommes tous persuadés qu'il est possible d'arriver à des formules de justice sociale sans détruire les libertés individuelles. »

De passage à Mexico à l'issue de la conférence de Caracas, 13 des dirigeants socio-démocrates qui avaient participé à cette réunion — MM. Willy Brandt (R.A.F.),



Le Président Echeverría entouré des leaders socio-démocrates européens. A gauche, à côté de M. Willy Brandt, on reconnaît M. Porfirio Muñoz Ledo.

Bruno Kriesky (Autriche), Anker Jorgensen (Danemark), Mario Soares (Portugal), Felipe González (Espagne), Bernt Carlssen (Suède), Liliane Uchtenhagen (Suisse), Reulf Steen (Norvège), Luis Alberto Monge (Costa-Rica), Augusto Mahave Villalba (Venezuela), Willy Claes (Belgique), et Fabio Lozano Simonelli (Colombie) ont été reçus à Los Pinos par le Président Echeverría.

Au cours de la conférence de presse organisée à cette occasion, le Président Echeverría a rappelé que le Mexique, pays frontalier des Etats-Unis, s'est trouvé de ce fait en première ligne dans la longue lutte soutenue par les pays latino-américains pour préserver leur autonomie économique et l'originalité de leur culture. « L'Amérique Latine — poursuit le Président — est née pour la liberté. Les incidents anti-démocratiques sont transitoires et le peuple, dans nos pays, continuera à être le protagoniste de l'Histoire. »

LE MEXIQUE A ETABLI DES RELATIONS AVEC 57 PAYS DEPUIS 1970

Au cours d'une réunion de travail qui se déroula le 13 mai 1976 sur le thème « Six ans de relations internationales du Mexique, 1970-1976 » et à laquelle participèrent le Président Echeverría, le Chancelier García Robles, les trois sous-Secrétaires d'Etat aux Relations Extérieures, MM. González Sosa, Gallástegui et Jorge Castañeda et d'autres hauts fonctionnaires de ce département, un bilan exhaustif de la politique étrangère mexicaine au cours de ces six années, a pu être établi.

Le Chancelier rappela que le Mexique, tout au long de son histoire, jusqu'en 1970, avait établi des relations avec 67 pays. Ce nombre a été pratiquement doublé sous le mandat du Président Echeverría, arrivant au total de 124. Le Chef de l'Etat a visité 35 pays d'Europe, d'Amérique, d'Asie et d'Afrique.

LA VISITE AU MEXIQUE DU PRÉSIDENT DU GUATEMALA RENFORCE LA SOLIDARITÉ ENTRE LES DEUX PAYS VOISINS

Le général Kjell Eugenio Laugerud García, Président du Guatemala et Madame Lossi de Laugerud séjourneront à Mexico les 23 et 24 juin 1976.

A l'occasion de cette visite, les deux gouvernements ont signé un accord de coopération pétrolière en vertu duquel le Mexique fournira une assistance technique au Guatemala pour le développement de cette industrie.

EN S'ABSENTANT DE PARTICIPER A LA CONFÉRENCE DE L'OEA, LE MEXIQUE REFUSA DE LÉGITIMER LE RÉGIME MILITAIRE CHILIEN

Le 20 mai 1976, au cours d'une conférence de presse à laquelle assistèrent de nombreux représentants de la presse mexicaine et étrangère, le Chancelier Alfonso García Robles fit savoir que le Mexique n'assisterait pas à la réunion de la OEA prévue pour le 4 juin à Santiago du Chili.

Exploitant les motifs de cette décision, le Chancelier déclara que le Mexique qui a maintenu une ferme attitude vis à vis de la junte chilienne, ne pouvait participer à une réunion qui « risquerait d'être considérée comme une légitimation d'un régime militaire, issu d'un coup d'Etat ».

Cette décision, qui a été chaleureusement approuvée au Mexique, par des personnalités appartenant au PRI, au Congrès, aux milieux intellectuels et à d'autres secteurs de la population, a eu de profondes répercussions à l'extérieur.

LA VISITE DU Dr KISSINGER A MEXICO

Le Dr Henry Kissinger, Secrétaire d'Etat nord-américain, et Mme Nancy Kissinger ont séjourné à Mexico du 10 au 12 juin.

Accueilli à l'aéroport par le Chancelier Alfonso García Robles, le Dr Kissinger a fait, dès son arrivée, des déclarations soulignant le caractère « normal et constant » des consultations entre les deux pays.

Le communiqué conjoint publié à l'issue de la visite du Dr Kissinger, déclare notamment que le Président du Mexique et le Secrétaire d'Etat nord-américain « furent d'accord pour estimer que l'écart entre les pays riches et les pays pauvres constitue un péril pour la paix. » « A cet égard — poursuit le communiqué — ils constatèrent qu'il est urgent d'adopter des mesures pour accélérer le développement économique sur des bases justes et équitables. »

En ce qui concerne les relations commerciales entre les deux pays, le communiqué signale que « Le Secrétaire d'Etat reconnu que les Etats-Unis devront prendre en considération dans le proche avenir diverses suggestions mexicaines tendant à réduire le déséquilibre de la balance commerciale entre les deux pays ».

LE MEXIQUE EN CHIFFRES

Progrès économiques réalisés au cours du sexennat 1970-1976

CÉRÉALES

« Nous atteignons cette année à l'auto-suffisance dans les domaines où en 1975 il fallait encore procéder à des importations » a déclaré M. José Campillo Sainz, Ministre de l'Industrie et du Commerce, au cours d'une conférence de Presse, en avril 1976.

Le Ministre a précisé qu'en ce qui concerne les haricots noirs et le riz, qui au cours des années précédentes ont donné lieu à des importations, les récoltes de l'année en cours permettront d'assurer l'alimentation de la population et laisseront des excédents exportables. La production de maïs, encore inférieure à la demande interne, a néanmoins sensiblement progressé, ce qui permettra de diminuer les importations et de réaliser ainsi une économie d'un milliard de pesos. La production de blé atteint cette année le volume sans précédent de 3 088 000 tonnes.

PÊCHE

De 1970 à 1974, le volume de la pêche augmenta à un rythme moyen annuel de 11,4 %, qui en 1975 a été porté à 16,2 %. La production nationale a atteint en 1975 un volume de 446 000 tonnes et on espère qu'elle atteindra en 1976, 500 000 tonnes, représentant le double de la production enregistrée en 1970, soit 254 000 tonnes.

PRODUCTION MINIÈRE

La valeur de la production minière a pratiquement doublé au cours du sexennat 1970-1976, passant de 7 344 millions de pesos en 1970 à 15 milliards en 1976.

Ces chiffres ont été fournis par M. Francisco Javier Alejo, à l'occasion de la 39^e assemblée ordinaire de la Chambre Minière du Mexique. Le Président de cette corporation a constaté avec satisfaction que le Mexique a retrouvé dans la production mondiale d'argent, la première place, perdue en 1967.

Le Mexique occupe également la première place en ce qui concerne la fluorite, la seconde en ce qui concerne l'arsenic, la troisième pour l'antimoine, la quatrième pour le soufre, le plomb et le bismuth et la cinquième pour le zinc et le mercure.

En outre, les travaux réalisés dans la mine « La Caridad » Etat de Sonora, permettront de porter la production mexicaine du cuivre de 75 000 tonnes, chiffre actuel, à 300 000 tonnes en 1978.

Le Mexique qui occupe actuellement la

seizième place parmi les producteurs de ce métal passerait ainsi au septième rang.

INDUSTRIE

« Au cours de la période 1971-1975 le secteur industriel mexicain a progressé au rythme moyen annuel de 7,5 % » a déclaré M. José Campillo Sainz, Ministre de l'Industrie et du Commerce, à l'issue d'une réunion de travail le 29 avril 1976.

Sidérurgie

La production d'acier a presque doublé au cours du sexennat, passant de 3 millions 100 000 tonnes en 1970 à 6 millions cette année.

Pétrole

« Le Mexique prendra place cette année parmi les grandes nations pétrolières du monde » a déclaré le 20 mai 1976, M. Francisco Javier Alejo, Ministre du Patrimoine National.

Le Ministre a révélé que la production pétrolière qui, en 1970 était de l'ordre de 350 000 barils par jour, atteindra cette année 1 million 250 000 barils par jour.

Les exportations de pétrole brut qui sont

actuellement de 150 000 barils par jour, passeront à la fin de l'année à 200 000 par jour.

D'importants investissements ont été réalisés dans les raffineries afin que les exportations de pétrole brut fassent place à des exportations de pétrole raffiné. Petroleos Mexicanos (PEMEX) produit quotidiennement 700 000 barils de produits raffinés

Electricité

La capacité installée qui est actuellement de 12 millions kW représente le double de celle qui existait en 1970.

M. Javier Alejo qui fit connaître ces chiffres ajouta que les ouvrages en cours permettraient de porter cette capacité à près de 14 millions de kW à la fin de 1976.

COMMERCE EXTÉRIEUR

Le Mexique a augmenté ses exportations au cours du présent sexennat au rythme de 17 % par an. A prix constant, la valeur des ventes à l'étranger a passé de 16 025 millions en 1971 à 35 732 millions en 1975.

De 1970 à 1973 le pourcentage des produits industriels dans le total des exportations mexicaines a passé de 39,1 % à 57,6 %

Le rapport annuel de la Banque du Mexique

Le Directeur général de la Banque du Mexique, M. Ernesto Fernández Hurtado, a souligné, dans son rapport annuel, le bilan positif de l'économie mexicaine au cours de l'année 1975

Alors que, dans la plupart des pays industrialisés, on notait une diminution du PIB de l'ordre de 2 %, on a enregistré, au Mexique, un taux de croissance du PIB de l'ordre de 3,8 à 4,2 en termes réels,

Production

Après avoir constaté, en matière agricole, un relèvement sensible de la production de denrées alimentaires de première nécessité — riz, haricots noirs... —, le rapport indique, à partir du second semestre 1975, une reprise de l'activité industrielle (taux de croissance : 5,3 au lieu de 2,9 au cours du premier semestre), qui se manifeste surtout dans les secteurs de la pétrochimie (+ 12,8 %), des industries de transformation (+ 6 %) et de la construction (+ 4,2 %).

Transactions extérieures.

En dépit des importations de biens de capital exigées par le développement industriel, on a constaté, au cours de l'année 1975, un certain ralentissement du rythme d'accroissement des importations. Mais de leur côté, les exportations n'ont pratiquement pas progressé, en raison de la crise des marchés externes. Ces faits expliquent l'augmentation du déficit de la balance des paiements. Alors que les rentrées totales de devises, en compte courant, furent de 6 303 millions de dollars, les sorties de devises s'élevèrent à 9 947 millions de dollars. Le déficit passa de 2 558 millions en 1974 à 3 643 millions de dollars en 1975. Ce déficit fut entièrement compensé par les denrées de capitaux à long terme, de telle façon que la réserve de la Banque du Mexique — or, argent et devises — augmenta, au cours de l'année, de 165 millions de dollars, atteignant, le 31 décembre 1975, le montant de 1 608,9 millions de dollars.

Economie publique : souveraineté et justice sociale

Au cours d'une réunion de travail qui s'est déroulée le 16 mars 1976, sous la présidence du Chef de l'Etat, sur le thème : « *Economie publique : souveraineté et justice sociale* », M. Francisco Javier Alejo, Ministre du Patrimoine National, a défini les grandes lignes de la politique du gouvernement en matière économique.

Le Ministre a déclaré que la politique du Président Echeverría, fondée sur la convic-

tion que « *le progrès partagé est la meilleure garantie de la souveraineté* », n'a pas seulement pour objet « *la simple augmentation de la richesse, mais la réalisation de toutes les virtualités de l'homme, dans un climat de liberté, indépendance et justice distributive* ».

« *Ainsi — poursuit le Ministre — ont été jetées les bases d'une société mexicaine libre, mixte sur le plan économique, pluraliste en matière politique, qui conçoit le développement comme une responsabilité collective* ». Constatant que « *les instruments traditionnels de la politique économique ne suffisent pas pour permettre à l'Etat d'accomplir les tâches qui sont les siennes dans la société moderne* », M. Francisco Javier Alejo rappelle que l'Exécutif Fédéral a adopté depuis 1970 une série de mesures tendant à « *fortifier le rôle de l'Etat en tant que promoteur du développement économique et social* ».

XXXVIII^e ANNIVERSAIRE DE LA NATIONALISATION DU PETROLE

Le XXXVIII^e anniversaire de la nationalisation du pétrole par le Président Lázaro Cárdenas a été célébré à Tula (Etat de Hidalgo, à 96 km au nord de Mexico), sous la présidence du Chef de l'Etat.

En inaugurant la nouvelle raffinerie de Tula qui portera le nom de Miguel Hidalgo, le Président Echeverría inaugurait en même temps de façon symbolique les 178 ouvrages construits au cours de l'année 1975 par *Petroleos Mexicanos* (PEMEX).

Grâce à l'apport de cette nouvelle raffinerie, la production totale Mexicaine de pétrole raffiné doit atteindre cette année le total de 910 000 barils par jour.

En rendant compte de l'activité de PEMEX au cours de l'année écoulée, l'ingénieur Dovali Jaime, Directeur de cet organisme, a déclaré que de 1971 à 1975, 572 puits exploratoires avaient été perforés.

La production de pétrole brut s'est élevée en 1975 à 294 millions 300 000 barils.

INAUGURATION DE L'USINE THERMO-ELECTRIQUE DE TULA

A l'occasion de sa visite à Tula (Etat de Hidalgo) le 18 mars 1976, le Président Echeverría a inauguré, en présence de l'ingénieur Arsenio Farrell Cubillas, Directeur Général de la Commission Fédérale de l'Electricité, une usine thermo-électrique la plus importante du Mexique et d'Amérique Latine, qui se compose de 4 unités de 300 000 kW chacune. La construction de cette usine a commencé en août 1972 et les investissements effectués à ce jour dans cette entreprise s'élèvent à 2 milliards 600 millions de pesos.

RALENTISSEMENT SENSIBLE DU RYTHME DE L'INFLATION

Selon les données fournies par la Banque du Mexique, l'indice général du coût de la vie a marqué de juillet 1975 à juin 1976, une augmentation de 13,3 %. Ce chiffre marque un très sensible ralentissement du rythme de l'inflation, puisque l'on avait enregistré, pour la période antérieure (juillet 1974- juin 1975) une hausse de 19,4 %.

LE RAPPORT DE LA BANQUE MONDIALE SOULIGNE LA SOLIDITE DE L'ECONOMIE MEXICAINE

Dans un rapport rendu public au début d'avril 1976, la Banque Mondiale déclare que « le Mexique a de grandes possibilités de garder une économie forte et par conséquent d'attirer d'importants crédits internationaux pour financer son développement économique ».

Ce rapport souligne que le Mexique en dépit des circonstances économiques internationales défavorables, mène à bien un important programme de développement, particulièrement dans les domaines de l'agriculture, de l'acier, du pétrole, de la pétrochimie, des engrais et de la production minière.

Le rapport fait également l'éloge de la politique agricole de l'administration Echeverría, de la nouvelle loi des eaux, de la loi de réforme agraire, du programme hydraulique national et des efforts en vue de mener à bien une décentralisation économique.

La XLII^e Convention de l'Association des Banquiers du Mexique

Le Président Echeverría a inauguré le 29 mars 1976 au centre des Congrès à Acapulco la XLII^e Convention Nationale bancaire qui réunissait plus de 2 500 délégués.

M. Mario Ramón Beteta, Ministre des Finances, a prononcé un important discours dans lequel il a souligné l'accroissement des ressources du Gouvernement Fédéral : le produit des impôts qui était en 1970 de 33 milliards 868 millions de pesos a pratiquement triplé parvenant en 1975 à 103 milliards. Et l'on estime que pour l'année 1976 les rentrées atteindront 125 milliards. Le Ministre ajouta que les réserves internationales du Mexique — celle de la Banque du Mexique et les lignes d'appui secondaire — s'accroissent de 400 millions de dollars au cours de l'année 1975.

Pour sa part, M. Ernesto Fernández Hurtado, Directeur de la Banque du Mexique, a indiqué parmi les facteurs qui autorisaient une vision optimiste de la situation mexicaine, la réduction du déficit de la balance des comptes et la reprise touristique.

Parlant au nom du secteur privé, M. Cortina Portilla, Président de l'association des banquiers, a souligné que le Mexique avait, en dépit de la crise économique internationale, atteint en 1975 un taux d'accroissement économique de 3,8 % à 4,2 % grâce à « *la stratégie de développement économique adoptée par le Président de la République* ». « *Cette stratégie — poursuit M. Cortina Portilla — a permis de défendre notre stabilité monétaire, de ralentir le rythme de l'inflation, d'accroître les rentrées fiscales, d'attirer au Mexique de nouveaux capitaux*

et de jeter les bases d'un développement qui s'accompagne d'un équilibre social.

De son côté, M. Miguel de la Madrid, sous-secrétaire d'Etat aux Finances, a insisté sur l'augmentation de la capacité de captation du système bancaire du pays. De 1970 à 1975 l'accroissement des ressources captées a été en moyenne de 19 % par an.

Avant de se séparer, les banquiers ont élu comme Président de leur association, M. Rubén Aguilar en remplacement de M. Manuel Cortina Portilla.

EXPOSITION MEXIQUE-EUROPE

Le Ministre du Patrimoine National, M. Francisco Javier Alejo, a inauguré le 5 avril à Rotterdam (Hollande) l'exposition commerciale et industrielle Mexique-Europe.

Examinant les résultats de cette manifestation commerciale, la plus importante que le Mexique ait encore réalisée en Europe, M. Jorge Canavati qui, en sa qualité de Sous-Directeur de Promotion de l'Institut Mexicain du Commerce Extérieur (IMCE) avait dirigé l'organisation de l'exposition, a déclaré le 11 avril, jour de la clôture, que les ventes de produits mexicains avaient atteint 7 millions 400 000 dollars, et qu'elles portaient principalement sur les aliments, les boissons, les vêtements, les objets d'artisanat, les textiles, les chaussures, les articles de cuir et les machines-outils.

A la suite de cette exposition, un bureau permanent de l'IMCE a été établi à Rotterdam.

LA VIE CULTURELLE AU MEXIQUE

Le IV^e Festival de Guanajuato

Le IV^e Festival Cervantes de Guanajuato s'est déroulé du 30 avril au 16 mai 1976, avec la participation de 17 pays.

Au cours de ce IV^e Festival, ouvert par une représentation du Ballet National de Cuba, sous la direction d'Alicia Alonso, la participation théâtrale a été particulièrement riche.

L'Italie et la France ont été représentées respectivement par le groupe « Il Patta-grupo » qui a interprété une pièce sur la conquête du Mexique basée sur un texte d'Antonin Artaud, et par le groupe « Capricorne » qui a présenté une adaptation dramatique de « Candide », de Voltaire.

La troupe anglaise « The Actors Company » a interprété une comédie de Bernard Shaw; et le groupe « Camera 55 », de Yougoslavie, a été très applaudi pour un Becket qui a démontré l'efficacité du théâtre populaire.

La Belgique a envoyé deux groupes théâtraux : le laboratoire « Vacinal » a présenté la pièce « I », dans laquelle l'actrice Anne West a fait preuve de hautes qualités artistiques dans un monologue étonnant qui a constitué une véritable séance de psychodrame. Le deuxième groupe belge, « l'esprit frappeur » a interprété pour sa part, une pièce de l'auteur mexicain Carlos Aguirre Lago intitulée « Iris ». De son côté, la jeune troupe polonaise « STU » a produit une forte impression en organisant un spectacle complètement ouvert au public.

Le Mexique était représenté par deux groupes. Le premier, celui de l'Institut des

Beaux-Arts, dirigé par Hector Azar, a interprété « La mort d'Adelita », tandis que le second, celui de l'Université de Mexico, dirigé par Hector Mendoza, présentait une pièce sur la vie et la mort du poète Acuña.

FILMS MEXICAINS PRIMÉS EN U.R.S.S. ET A BERLIN

A l'issue du festival cinématographique de Tashkent au cours duquel furent présentés des films d'Asie, d'Afrique et d'Amérique Latine, l'Union des Cinéastes de l'U.R.S.S. a octroyé un prix au film mexicain « *Actas de Marusia* » (28 mai 1976).

Par ailleurs le film « *Canoa* » du jeune metteur en scène mexicain Felipe Casals a obtenu « L'Ours d'Argent » au 26^e Festival International de Cinéma de Berlin.

Décès de deux grands écrivains

DANIEL COSIO VILLEGAS

Décédé le 10 mars 1976 à Mexico, d'un infarctus, Daniel Cosío Villegas, historien, professeur, essayiste et journaliste, polémiste ardent, aura été l'un des intellectuels les plus brillants de sa génération.

Né à Mexico le 23 juillet 1898, tour à tour élève de l'Ecole Nationale d'Ingénieurs, étudiant en philosophie à l'Ecole des Hautes Etudes, Daniel Cosío Villegas s'inscrit ensuite à l'Ecole Nationale de Jurisprudence.

Au cours de sa longue et féconde vie intellectuelle, Daniel Cosío Villegas a publié nombre d'ouvrages historiques dont le plus important est « *L'Histoire Moderne du Mexique* », et de nombreux articles de fond dans des publications. Parmi ses œuvres des dernières années, dans lesquelles il a analysé les conditions socio-politiques du Mexique, il faut mentionner « *Le système politique mexicain* », « *Le style personnel de gouvernement* » et « *La succession présidentielle* ».

Fondateur du *Colegio de Mexico* et du *Fondo de Cultura Económica*, Daniel Cosío Villegas a été, en 1975, titulaire du Prix national des Lettres.

Ses restes ont été inhumés au Panthéon Jardin. Le Ministre de l'Education Nationale, M. Victor Bravo Ajuha, qui représentait le Président de la République, a prononcé l'éloge funèbre.

LES PEINTURES DU MUSEE DE L'HERMITAGE A MEXICO

Le Président Echeverría a inauguré le 29 mai 1976, au Musée d'Art Moderne de Mexico, en compagnie du Vice-Ministre Soviétique de la Culture, M. Wladimir Popov, et du Dr Victor Flores Olea, Ambassadeur du Mexique en URSS, l'exposition des tableaux prêtés par le Musée de l'Hermitage et le Musée d'Etat de Leningrad.

« Cette exposition — déclara le Président Echeverría — constitue un message d'amitié que nous recevons avec joie au Mexique. »

Pour sa part, le Vice-Ministre Soviétique a lu un message écrit du Premier Secrétaire du Parti Communiste de l'U.R.S.S., M. Leonid Brejnev, qui se réjouit du resserrement des liens d'amitié entre les deux pays.

Le Directeur du Musée d'Art Moderne, M. Fernando Gamboa, souligna l'importance de cette exposition qui vient satisfaire « *l'un des plus chers désirs de tous ceux qui, parmi nous, souhaitent faire mieux connaître au Mexique les valeurs permanentes de l'Art* ».

L'exposition se composait de 42 œuvres de maîtres de diverses nationalités et de diverses époques — depuis Caravage et Lucas Cranach jusqu'à Gauguin, Matisse, Cézanne et Picasso, en passant par Velazquez, Poussin, Rembrandt et Rubens.

Ouverte au public du 29 mai au 11 juin, l'exposition a reçu plus de 250 000 visiteurs.

LIVRES RÉCENTS

Servitude naturelle et liberté chrétienne
par le Dr Silvio Zavala
(Ed. Porrúa)

Dans cet ouvrage tout à la fois historique et moderne puisqu'il traite de l'éternelle question du racisme, le Dr Zavala, ancien ambassadeur du Mexique à Paris, étudie les polémiques qui se sont déroulées dans les milieux espagnols, au lendemain de la Conquête sur la condition des Indiens. Revenant une fois de plus sur les thèses qui ont inspiré plusieurs de ses ouvrages antérieurs et notamment « *Les institutions juridiques dans la conquête de l'Amérique* », l'éminent historien met à la portée du lecteur les textes originaux des théoriciens du XVI^e siècle.

JOSE REVUELTAS

Décédé le 14 avril 1976, l'écrivain José Revueltas était né le 20 novembre 1914, à Papasquiario, village de l'Etat de Durango, dans une famille vouée à l'art : son frère, Silvestre est l'un des maîtres de la musique mexicaine contemporaine; son autre frère, Fermín, fut l'un des fondateurs de l'Ecole mexicaine de peinture.

Au terme d'une adolescence dramatique et rebelle, José Revueltas a abordé, dans son premier roman, « *Les murs de l'eau* », les expériences de sa réclusion dans les îles Mariás. En 1943, il obtint pour son roman, « *Le deuil humain* », le premier prix parmi les écrivains mexicains, dans le concours continental organisé par la maison d'édition Farrar & Rinehart, de New York. Sa production romanesque se poursuit avec « *Les jours de la terre* » (1949), puis « *Dans une vallée de larmes* », « *Les raisons de Caïn* », « *Les erreurs* » et « *El Apando* ». Revueltas a, en outre, publié trois recueils de contes très appréciés : « *Dieu sur la terre* », « *Dormir dans la terre* » et, en 1973, « *Hôpital de rêves* ».

José Revueltas est considéré, aux côtés de Agustín Yáñez et de Juan Rulfo, comme l'un des fondateurs du roman moderne post-révolutionnaire au Mexique.

PRESENCE DU MEXIQUE EN FRANCE

Expositions de photographies d'Alvarez Bravo

L'Ambassadeur du Mexique, accompagné de Mme Carlos Fuentes, de M. Sergio Pitol, Conseiller Culturel auprès de l'Ambassade du Mexique en France, et d'autres personnalités mexicaines, a inauguré, le 14 avril 1976, à la Photogalerie de la rue Christine, à Paris, dirigée par M. Georges Bardawil, une rétrospective de l'œuvre du photographe mexicain Manuel Alvarez Bravo.

Parmi les très nombreuses personnalités qui se pressaient à la galerie de la rue Christine, on reconnaissait notamment l'Ambassadeur du Mexique auprès de l'UNESCO et Mme Cuevas Cancino, Mme Elisa Breton, veuve de l'illustre écrivain, M. Juan Buñuel, les photographes français Cartier-Bresson, Bouvat et Riboud et le peintre mexicain Vicente Rojo.

Agé de 74 ans (il est né à Mexico en 1902), Manuel Alvarez Bravo a reçu en

novembre 1975 le Prix National des Beaux-Arts du Mexique, qui était décerné pour la première fois à un photographe.

Dans un article intitulé « *Le Mexique sans folklore d'Alvarez Bravo* », le critique d'art du quotidien *Le Figaro*, Michel Nuridsany écrit (26 avril 1976) : « *Si l'on veut bien laisser de côté les séductions faciles de l'exotisme, on découvre qu'Alvarez Bravo nous montre dans ses photographies un Mexique plus réel que celui que nous pouvions connaître.* » Après avoir rappelé qu'Alvarez Bravo travailla avec Buñuel, photographia Eisenstein et que la célèbre revue *Le Minotaure* présenta, en 1939, dix photographies d'Alvarez Bravo accompagnées d'un texte d'André Breton, le critique rend hommage à la « *beauté grave* » des photographies de l'artiste, « *imprégnées de sérénité, de grandeur* »



L'Ambassadeur du Mexique et Mme Carlos Fuentes à la porte de la Photogalerie à l'issue de l'inauguration de l'exposition Alvarez Bravo. A droite : Le Photographe. A l'arrière plan : M. Sergio Pitol, Conseiller Culturel.

Coopération pour le développement

Nouveau protocole de crédit acheteur à Pemex



M. Manuel Pérez Guerrero, Ministre des Affaires économiques du Venezuela, prend congé de l'Ambassadeur du Mexique et du Dr Alfredo Navarrete, à l'issue de la réception offerte à la Résidence à l'occasion de la signature du protocole financier entre PEMEX et diverses banques françaises.

Un protocole financier a été signé le 8 juin dernier à Paris entre « Petroleos Mexicanos » (PEMEX), représenté par son Directeur Financier M. Alfredo Navarrete, et les représentants de trois banques françaises : la BFCE, la Société Générale et le Crédit Lyonnais.

Cet accord octroie à PEMEX des crédits d'un montant global de 140 millions de francs au taux de 7,5 % par an. Ce financement accordé pour une durée de 7 à 8 ans, pourrait même être portée à 10 ans pour des commandes particulières.

Ce nouveau crédit fait suite au financement accordé à PEMEX l'année dernière par le BFCE et la Société Générale pour un montant de 70 millions.

Le « *Moniteur du Commerce International* » (MOCI) qui, dans son numéro du 24 mai 1976, publie sous le titre « *Regard sur le Mexique* » une étude très documentée sur la situation économique du Mexique, en insistant sur le commerce extérieur et particulièrement sur les échanges franco-mexicains, écrit que le protocole financier signé en 1975 entre PEMEX et plusieurs banques françaises, a constitué une réussite « *qui fera date dans l'histoire des activités bancaires internationales de la France.* » Et la revue ajoute : « *La formule semble si bien convenir aux besoins de certains pays que sous le nom de « Ligne de crédit aux grands acheteurs », elle est actuellement proposée par l'administration française à plusieurs pays.* »

UN SPECTACLE DU GROUPE FOLKLORIQUE DE LA MAISON DU MEXIQUE

Dans le cadre des semaines culturelles de la Cité Universitaire, le Ballet folklorique de la Maison du Mexique a présenté le 18 mai au théâtre de la Cité Universitaire, un spectacle de danses, en présence de M. Cuevas Cancino, Ambassadeur du Mexique auprès de l'UNESCO, de M. Pierre Marthelot, Délégué général de la Cité Universitaire, du Dr Silva, Directeur de la Maison du Mexique, de M. Sergio Pitol, Conseiller culturel et de M. González Camarena, de l'UNESCO.

Au programme de ce spectacle, qui a duré une heure et demie, avec un constant succès, figuraient des danses pré-hispaniques et des danses populaires des régions de Chiapas, Michoacan, Oaxaca, Veracruz et du Nord de l'Etat de Jalisco.

L'exposition Cuevas au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris

Organisée dans le cadre des échanges culturels franco-mexicains, par le Ministère mexicain des Affaires Etrangères, d'une part, et, de l'autre par le Ministère français des Affaires Etrangères, le Secrétariat d'Etat à la Culture et la Ville de Paris, sous les auspices de l'Association française d'Action Artistique, l'exposition des œuvres du peintre mexicain José Luis Cuevas, a été inaugurée le 30 avril 1976, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris par l'Ambassadeur du Mexique en France, qui était accompagné de Mme Carlos Fuentes, de M. Fernando Gamboa, Directeur du Musée d'Art Moderne de la Ville de Mexico, et de M. Sergio Pitou, Conseiller Culturel. Les autorités françaises étaient représentées par MM. André Burgaud, Président de l'Association française d'Action Artistique, Alain Trapenard, Directeur de l'Action culturelle, de la jeunesse et des sports de la Ville de Paris, Claude Menard, Directeur général des expositions au Secrétariat d'Etat à la Culture, Gaston Diehl, Chef de la section des arts plastiques au service des échanges artistiques du Ministère des Affaires Etrangères, et Jacques Lasseigne, Conservateur en Chef du Musée d'Art Moderne.

Une centaine de dessins, d'aquarelles et de collages et 95 gravures de Cuevas ont été regroupés à cette occasion.

Dans sa préface au catalogue, M. Fernando Gamboa remarque que « c'est la première fois que l'on présente en Europe, dans un ensemble vaste et individuel, la force et l'originalité d'expression des figures de Cuevas, sa conception singulière de l'image



Le jour de l'inauguration de l'Exposition Cuevas, l'Ambassadeur du Mexique en compagnie de M. Fernando Gamboa et de l'artiste.

humaine, du figuratif imaginé ». Pour sa part, M. Jacques Lasseigne a souligné l'acuité du regard que Cuevas pose sur le monde, son penchant à « interroger les êtres et les choses jusqu'à l'excès », à la façon de Goya, à « dévider inlassablement l'écheveau du réel pour atteindre une vérité plus cachée. »

M. Carlos Fuentes s'attache, de son côté, à présenter au public français la « violente identité de José Luis Cuevas » : « Cuevas — écrit l'Ambassadeur — a refusé la couleur, le relief et l'identité certaine, pour rester enfermé entre ses quatre parois fragiles et obsessives, avec les fous, les clowns, les monstres, les criminels, les parias et les tortionnaires. Cuevas part à la recherche des nouvelles identités des hommes, il part à l'assaut du château de l'identité avec ses frères armées pleine d'humour, de folie, de rage. Rire et déraison, caricature et folie marchent de pair. L'humour violent de Cuevas atteint alors le rang de Hogarth, de Goya, de Daumier. »

Analysant l'art de Cuevas, dans une chronique publiée dans « Le Figaro » en date du 8 mai, Jeanine Warnod souligne l'humour

proche du désespoir avec laquelle le peintre analyse « les faiblesses et les aspects monstrueux de l'homme ». Dans *Le Quotidien de Paris*, le critique Jean-Jacques Lévêque loue sans réserve la maîtrise technique de Cuevas : « Admirable exposition que celle-ci qui révèle un artiste pratiquement inconnu en France. »

CONRADO DOMÍNGUEZ AU FOYER INTERNATIONAL D'ACCUEIL DE PARIS

Le peintre mexicain Conrado Domínguez, boursier du Gouvernement français a exposé une sélection de ses œuvres du 3 au 25 mars 1976 au Foyer International d'Accueil de Paris.

ZÁRATE AU SALON DE MAI

Le Mexique a été représenté cette année au Salon de Mai par le jeune peintre Luis Zárate, qui a exposé un tableau sur bois de 70 cm sur 1 m, appartenant à la série « Animalias ».

LE FESTIVAL DE CAGNES-SUR-MER DECERNE UN PRIX A JUAN SORIANO

Dans le cadre du Festival International de Peinture de Cagnes-sur-Mer, qui s'est déroulé en juillet 1976, le jury a décerné une mention spéciale au peintre mexicain Juan Soriano.

MILLE ANS DE CIVILISATION MAYA A LA TV FRANCAISE

La télévision française (TF 1) a présenté le 15 juin une émission consacrée à la grande époque classique de la civilisation Maya.

Réalisé par le cinéaste Marcel Boudou, avec un commentaire de l'éthnologue et homme politique Jacques Soustelle et une musique de Serge Kaufmann, cette bande fait partie d'une série de trois émissions, d'une durée totale de deux heures et demie, intitulées « Mille ans de civilisation Maya ».



Une vingtaine de travailleurs de la « Dina Renault », de Ciudad Sahagun, qui ont rendu visite à l'Ambassadeur du Mexique en France dans la journée du 13 juin, sont réunis autour de ce dernier, dans la bibliothèque de la Résidence. Aux côtés de l'Ambassadeur : la journaliste bien connue María Luisa Mendoza.

Les monnaies du Mexique à la Monnaie de Paris

Annoncée par de grandes affiches répandues à profusion dans tous les quartiers de Paris, l'exposition des monnaies mexicaines a été inaugurée le 24 juin 1976 au Musée de la Monnaie de Paris par Mme Christiane Schrivener, Secrétaire d'Etat à la Consommation, qui représentait M. J.-P. Fourcade, empêché, en présence de l'Ambassadeur du Mexique en France, et de Mme Carlos Fuentes, du Directeur du Musée des Monnaies et de Mme Pierre Dehaye, de la Conservatrice du Musée, Mme Goldenberg, et de diverses personnalités françaises et mexicaines.

Placée sous le patronage des Ministres des Finances de France et du Mexique, cette exposition a été préparée par M. Fernando Gamboa, sous-directeur technique de l'Institut National des Beaux-Arts et directeur du Musée d'Art moderne de la ville de Mexico, en liaison avec la Banque du Mexique, représentée à Paris à cette occasion, par M. Enrique Ruiz, avec la Direction du Musée des Monnaies de Paris et avec le Conseiller Culturel auprès de l'Ambassade du Mexique en France M. Sergio Pitol.

Cette exposition, qui sera ouverte au public jusqu'à septembre 1976, présente 800 pièces, prêtées par la Banque du Mexique, et qui s'échelonnent, dans le temps, depuis l'époque pré-hispanique jusqu'à nos jours.

NOUVEAUX DIPLOMATES MEXICAINS EN FRANCE

Dr Manuel Navarrete

Le Dr Manuel Navarrete — né à Mexico en 1933, marié, 3 enfants —, a été nommé en février 1976 Conseiller Scientifique en France. Ce poste nouveau a été créé en vue de représenter le CONACYT auprès des organismes français correspondants (CNSR, ACTIM, DERST), de promouvoir des programmes d'échanges scientifiques et technologiques entre les deux pays et de s'occuper des boursiers mexicains en France.

Le Dr Navarrete, ingénieur chimiste de l'Université Nationale Autonome de Mexico (1958), a effectué un long stage en Angleterre, au Leicester College of Technology, où il a soutenu une thèse de 3^e cycle, en 1965. Licencié en Philosophie de l'Université Nationale du Mexique en 1968, avec une thèse sur les rapports entre les mathématiques et la réalité physique, puis chercheur au Centre d'Etudes Nucléaires de l'Université Nationale du Mexique, le Dr Navarrete a exercé, de 1971 à janvier 1976, les fonctions de directeur de cet organisme. Il a publié une quinzaine de travaux dans des revues spécialisées du Mexique, des Etats-Unis et d'Europe.



Mme Christiane Schrivener inaugurant l'exposition des Monnaies. A ses côtés, l'Ambassadeur du Mexique et Mme Carlos Fuentes, M. Pierre Dehaye et Mme Goldenberg.

« ACTAS DE MARUSIA » AU FESTIVAL DE CANNES

Le film mexicain « Actas de Marusia » a été présenté le 27 mai 1976 à Cannes, dans le cadre du XXX^e Festival International du Cinéma, en présence de M. Rodolfo Echeverría, Directeur de la Banque Cinématographique du Mexique, de M. l'Ambassadeur du Mexique et de Mme Carlos Fuentes, de M. Alberto Campillo, représentant de CIMEX en France, et du metteur en scène chilien Miguel Littin, réalisateur du film.

Ce film, qui retrace un épisode des luttes sociales au Chili, au début de notre siècle, a été commenté de façon élogieuse par la presse française. « Miguel Littin — écrit Louis Marcorelles, dans le Monde en date du 29 mai 1976 — a offert à Cannes le film le plus violent, le moins gratuit que nous ayons vu, de mémoire de festivalier, s'inscrire sur l'écran du Palais des festivals. »

CONGRÈS INTERNATIONAL DES MEXICANISTES

Organisé par l'Institut d'Etudes Mexicaines de l'Université de Perpignan (organisme unique en Europe), le Congrès International des Mexicanistes sur le thème « *Le Mexique en 1976 : Economie, Politique, Société* », s'est déroulé du 10 au 15 mai 1976 au Palais des Congrès de Perpignan, avec la participation de délégués venus de 15 pays d'Europe et d'Amérique.

Ce Congrès qui se proposait — selon la formule du journal local « *Le Travailleur Catalan* » — de « *faire un premier bilan du mandat présidentiel qui s'achève et une estimation des tâches qui attendent José López Portillo* », a été inauguré par M. Yves Serra, Président du Centre Universitaire. Après avoir souhaité la bienvenue aux congressistes, M. Serra a passé la parole à M. Jean Meyer, qui présida les travaux.



L'actrice mexicaine Marta Verduzco a présenté, avec Leopoldo Mendez, un spectacle, le 13 mai, au Palais des Congrès de Perpignan, à l'occasion du Congrès International des Mexicanistes, réuni dans cette ville du 10 au 15 mai 1976. On la voit ici dans une magistrale interprétation de « *Nostalgies de la mort* », de Xavier Villaurrutia.

Lu dans la presse française

LE MEXIQUE ET LA SOCIAL-DEMOCRATIE EUROPEENNE

Dans un important article publié par l'hebdomadaire « *Le Nouvel Observateur* » du 24 au 30 mai 1976, Gilles Martinet met l'accent sur le rapprochement qui s'esquisse entre le Mexique et les partis socio-démocrates européens.

Gilles Martinet passe ensuite à l'analyse des phénomènes nouveaux issus du développement lui-même. D'abord la démographie galopante. « *Un Mexicain sur deux a aujourd'hui moins de 14 ans* ». Croissance démographique qui a pour corollaire un exode paysan vers les villes. Deuxième phénomène souligné par le commentateur : le développement de la classe moyenne. « *Ce n'est pas la misère qui frappe tout d'abord le voyageur au Mexique. C'est au contraire l'abondance. La circulation des voitures pose autant de problèmes à Mexico qu'à Paris, Chicago, Rome ou Tokyo. Comme tous les pays en voie de développement qui ont déjà franchi le premier seuil de l'industrialisation, le Mexique a vu grandir une nombreuse classe moyenne. C'est cette classe qui représente le gros de la demande solvable. Des millions de Mexicains connaissent la société de consommation et la civilisation de l'automobile cependant que d'autres millions vivent encore dans le monde préindustriel.* »

Aussi le « *parti au pouvoir* », qui — comme le rappelle Martinet — est « *hégémonique mais pas unique* » doit-il « *faire face à des revendications contradictoires* ». « *Cette crise ne menace pas encore le régime qui demeure le plus stable de l'Amérique Latine, mais elle l'oblige à s'interroger sur son avenir.* » Martinet souligne les efforts d'un « *certain nombre de dirigeants du P.R.I. dont son nouveau et très dynamique Président Muñoz Ledo* » pour rajeunir le parti.

« POINT DE CONVERGENCE » d'Octavio Paz

Dans *Le Monde*, du 5 mars 1976, Bertrand Poirot-Delpeche consacre un long article de cinq colonnes à l'analyse de la pensée d'Octavio Paz et, en particulier, à l'ouvrage publié en version française par les Editions Gallimard et qui, sous le titre « *Point de convergence* », réunit un certain nombre de conférences prononcées à Harvard en 1972.

Le commentateur remarque tout d'abord que ces textes « *prolongent les études réunies dans l'Arc et la Lyre (1956, traduit en 1965) et le prologue de Cuadrivio (1965) où Paz esquissait sa théorie de la modernité.* »

Après avoir signalé quelques-uns des phénomènes contemporains analysés par Paz — le « *doute profond quant à l'emprise scientifique que l'homme se serait assurée sur son avenir* » et le « *désarroi terrible* » qui règne dans le domaine de l'Art — Bertrand Poirot-Delpeche conclut : « *L'esthétique du changement qui nous régit depuis un bon siècle et demi se révélera aussi illusoire que l'imitation des anciens. L'art qui commence recherchera le principe invariant de l'art, le fond commun à l'Odyssée et à Proust. Sans croire à une science de la littérature, l'auteur du « Labyrinthe de la Solitude » met sa confiance dans une « convergence » entre l'écriture et la lecture, à la fois dans le temps et hors du temps : palpitation du présent à mi-chemin du passé fourmillant et du futur dépeuplé. Toute méditation sur le vertige du néant qui s'empare de la création artistique en cette fin de siècle passe obligatoirement par le témoignage capital d'Octavio Paz.* »

DES PERSPECTIVES ECONOMIQUES BRILLANTES

Dans son numéro de juin 1976, la revue « *Expansion* » publie un dossier illustré de 20 pages sur le Mexique, qui constitue un véritable bilan des problèmes et des réalisations de ce pays : données de base, indicateurs économiques, accroissement démographique, développement de l'industrie de la pêche, production de soufre, essor des transports maritimes, tourisme, activités de Pemex, du complexe industriel de Sahagun, des hauts fourneaux du Mexique et d'Aéro-Mexico, naissance de la sidérurgie Lázaro Cárdenas-Las Truchas, échanges avec la France. Analysant en outre la production agricole et tout particulièrement celle du café, la revue publie de très larges extraits de la conférence de presse donnée le 28 février dernier par M. Mario Ramón Beteta, Ministre des Finances et du Crédit Public. Soulignant qu'en 1977, le pays atteindra l'autonomie en matière de fertilisants, la revue analyse, dans une note intitulée « *Des perspectives économiques brillantes* », la politique économique et financière au cours du sexennat 1970-1976. L'auteur conclut sur une note franchement optimiste : « *Peu de nations au monde peuvent, après avoir essuyé les effets des problèmes économiques des années précédentes, envisager l'avenir de façon aussi favorable que le Mexique.* »

LES GRANDS BARRAGES MEXICAINS

Le *Moniteur des Travaux Publics et du Bâtiment* publie dans son numéro 22, du

29 mai 1976, une étude très détaillée sur le XII^e Congrès International des grands barrages qui a eu lieu à Mexico du 29 mars au 2 avril 1976. La revue signale que le Mexique construit dix à quinze grands barrages chaque année.

LE MEXIQUE ECONOMIQUE ET INDUSTRIEL

La revue *Arts et Métiers* a publié en avril 1976, dans le cadre de sa section « *Ouverture sur le monde* » un dossier sur « *Le Mexique économique et industriel* ».

DE GROS BESOINS EN BIENS D'EQUIPEMENT

Dans un dossier très documenté sur le commerce extérieur et le tourisme mexicains, publié, en mars 1976, par la revue « *Exporter* », M. Carlos Morales Troncoso, représentant en France de l'Institut du Commerce Extérieur du Mexique (IMCE), fait d'intéressantes déclarations sur le fonctionnement de cet organisme et sur les échanges avec la France : « *Il est évident — dit-il — que le Mexique a de plus en plus besoin des biens d'équipement de la France dans tous les domaines (d'une certaine technologie plus ou moins poussée), et la seule manière, à mon avis, de compenser cette forte demande de la production industrielle française, est une augmentation substantielle des exportations mexicaines. Mais là, on se heurte au problème de trouver des débouchés pour nos produits, tout en respectant les règles du jeu de l'économie française et les intérêts de la Communauté Economique Européenne.* »

UNE ETUDE SUR LE NOUVEAU COMPLEXE SIDERURGIQUE LÁZARO CÁRDENAS-LAS TRUCHAS

Dans son numéro 25, correspondant à 1974, mais publié au début de 1976, la revue annuelle « *L'Année Sociologique* », publie une étude de 37 pages de Catherine Ballé, sur le thème : « *Industrialisation et développement au Mexique : la création du complexe sidérurgique de Las Truchas* ». L'auteur considère la construction de ce complexe — dont les activités débutent cette année — comme très représentative de l'évolution économique générale du Mexique : « *La décision prise par le gouvernement mexicain — écrit-elle — de créer sur la côte Pacifique du territoire, un des complexes sidérurgiques les plus importants d'Amérique Latine, est au cœur de la transformation générale connue par ce pays. Dans moins de dix ans, Lázaro Cárdenas, petite bourgade de 20 000 habitants, en comprendra près de 100 000; le complexe sidérurgique produira trois millions de tonnes d'acier.* »

PUBLICATIONS RÉCEMMENT PARUES

les aztèques

MIREILLE
SIMONI-ABBAT



LE TEMPS QUI COURT

LES AZTEQUES

par Mireille SIMONI-ABBAT
(Editions du Seuil)

L'ouvrage de Mme Mireille Simoni-Abbat sur la civilisation aztèque, récemment publié par les Editions du Seuil, dans le cadre de la collection « Le temps qui court », constitue une étude approfondie fruit de longues années d'un travail sérieux et passionné sur la question. Mme Simoni-Abbat est actuellement le Chef du Département Amérique au Musée de l'Homme de la ville de Paris.

Elle fait le parcours à travers l'histoire de la civilisation aztèque prenant les personnages qui l'ont profondément marquée. C'est ainsi qu'elle part de Quetzalcoatl, divinité suprême chez les aztèques, jusqu'à Hernán Cortéz qui représente la fin de la civilisation nahuatl.

Ce que Mme Simoni-Abbat prétend démontrer dans son livre est que la société Aztèque était condamnée par ses mythes, par sa structure même, à périr, et que d'autre part, elle fut faite — comme toutes les autres —

par des hommes mais aussi par des dieux qui leur ressemblaient singulièrement... Les Aztèques devaient donc assumer une société dynamique par nature, astreinte au mouvement par sa propre logique, une société condamnée au sang, moteur du soleil, condamnée à l'instabilité, car notre ère, notre soleil s'appelle ollin : « mouvement ».

L'ampleur de la première incompréhension entre conquérants et conquis, la violence de la conquête, la vivacité des premiers témoignages, l'étrangeté de l'art, et de ce que nous savons des mœurs des Mexicains ont peu à peu désincarné cette société si jeune, en ont fait un triste et froid sujet de manuel ou un objet de curiosité exotique et mort. Il ne s'agit pas de dire ici — nous dit Mme Simoni-Abbat dans la préface de son livre — tout ce que l'on sait sur les Aztèques, mais de tenter de leur rendre un peu de vie, un peu de leur éphémère existence.

MEXIQUE

par Xavier POMMERET

Xavier Pommeret et les Editions du Seuil présentent une version revue et modernisée de ce petit livre agile et divers. Dans son chapitre sur l'évolution récente du pays, Xavier Pommeret analyse très brièvement quelques-uns des aspects de la politique du Président Echeverría : relèvement des prix de garantie des produits agricoles, développement du secteur industriel et des énergétiques, loi de paternité responsable, augmentation des impôts sur les gros revenus et les bénéfices industriels et commerciaux, rapprochement avec le Tiers Monde, signature de nombreux accords de coopération économique, notamment avec les pays du Moyen Orient... « *Le pouvoir* — conclut X. Pommeret — *vient de montrer sa capacité à tenir compte des injustices les plus criantes qui pèsent sur les classes défavorisées; la conjoncture économique mondiale a favorisé la recherche et l'exploitation de nouveaux gisements de pétrole; le Mexique s'est hissé à un niveau de contradictions et de difficultés qui est celui des pays industriels. Il a en lui les ressources qui lui permettront de les surmonter, en donnant davantage encore à l'Amérique Latine l'exemple de la recherche de la justice sociale et de la progression économique, dans le respect des institutions.*



john
womack

emiliano
zapata

cahiers libres 314-316

françois maspero

EMILIANO ZAPATA

par J. Womack

Les Editions François Maspero, viennent de publier la traduction française du livre de

J. Womack sur Zapata et la Révolution Mexicaine. Ce livre est paru aux Etats-Unis en 1969, et presque tout de suite après au Mexique. C'est un ouvrage qui nous permet de mieux comprendre le personnage d'Emiliano Zapata et le processus révolutionnaire au Mexique, loin des mythes et des images toutes faites qui se sont formées au long des années.

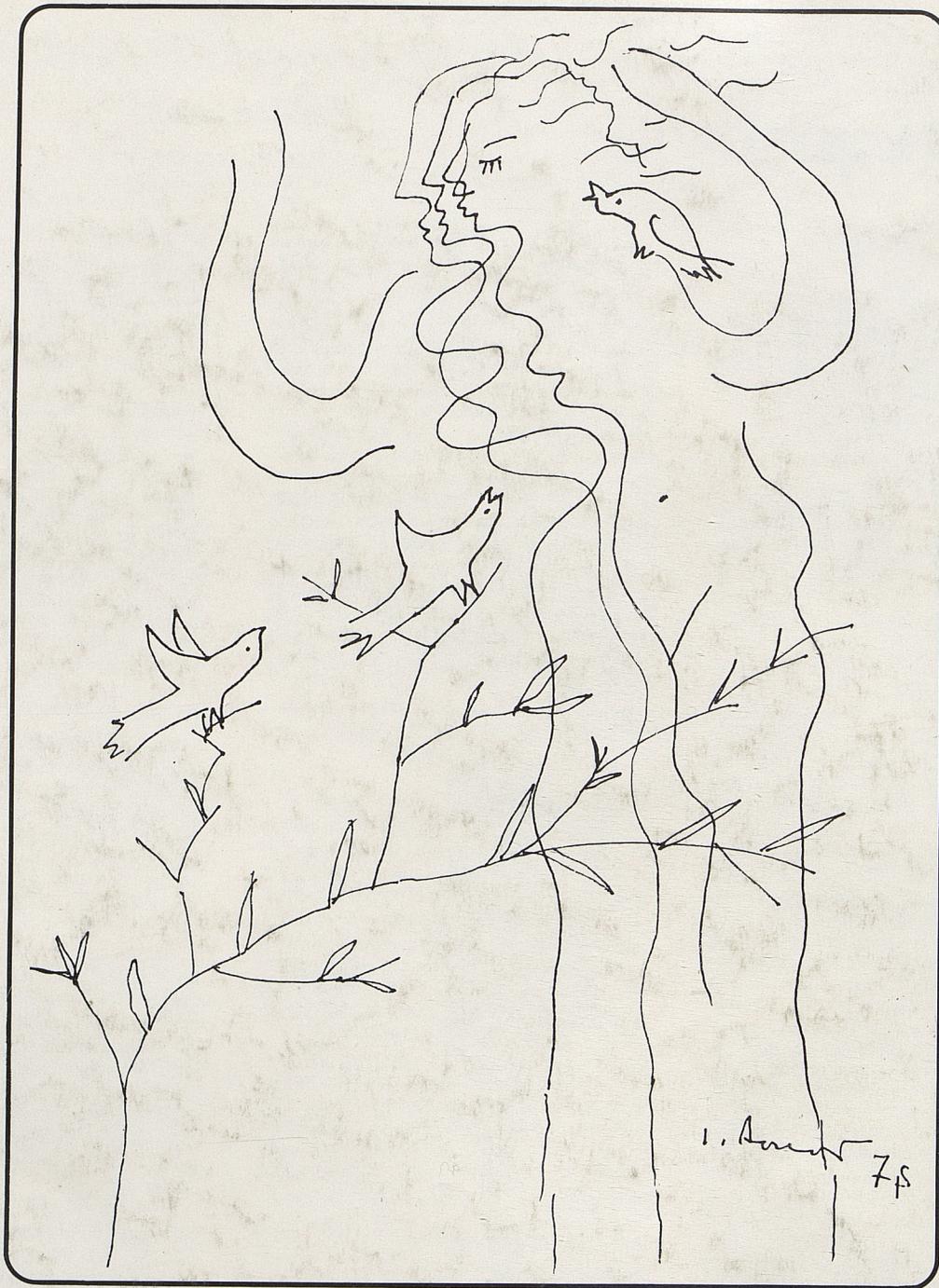
Zapata a été le chef de la rébellion des Etats du Sud, qui n'ont pas accepté, en 1910, que les promesses faites au nom de la révolution par le président Madero soient trahies par ses assassins. En prenant la tête du mouvement révolutionnaire dans le sud, il proclamait un plan politique, notamment de Réforme Agraire, qui reste, soixante ans après, exemplaire. Pendant neuf ans, il a mené la lutte révolutionnaire dans tout le Mexique.

Le mouvement politique d'Emiliano Zapata a survécu à son assassinat en 1919. Les zapatistes ont soutenu l'arrivée au pouvoir du général Obregón en 1920, et plus tard, en 1936, le gouvernement de Lázaro Cárdenas devait encore beaucoup à l'héritage de Zapata.

Il est impossible de comprendre le mouvement révolutionnaire d'Amérique Latine aujourd'hui, sans avoir étudié l'exemple de Zapata.

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs; la reproduction partielle ou intégrale de ces textes et des informations, reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Le directeur de la publication : Sergio Pitou, Conseiller culturel.
Dépôt légal en 1976 (3^e trimestre) Numéro Commission paritaire : 30 303.
Publi-Team, S.A. Paris.



« Justice Economique Internationale » : La Charte des Droits et des Devoirs Economiques des Etats interpretée et commentée par Kurt Waldheim, André Fontaine, Romeo Flores Caballero, Jorge Castañeda, Mihnea Gheorghiu, Eliseo Mendoza Berrueto, Raúl Prebisch, François Perroux, Gunnard Myrdal, François-Xavier Ortoli et Barbara Ward. — La Conférence de Paris par l'Ambassadeur Jorge Eduardo Navarrete. — La Nouvelle Peinture mexicaine : Gunther Gerzso par Luis Cardoza y Aragon, Peláez par Octavio Paz, Soriano par Sergio Pitó, Gironella par Edouard Jaguer, Pedro Coronel par Juan Acha, Toledo par Jorge Alberto Manrique, Vicente Rojo par Fernando Benitez, José Luis Cuevas par Juan Garcia Ponce.